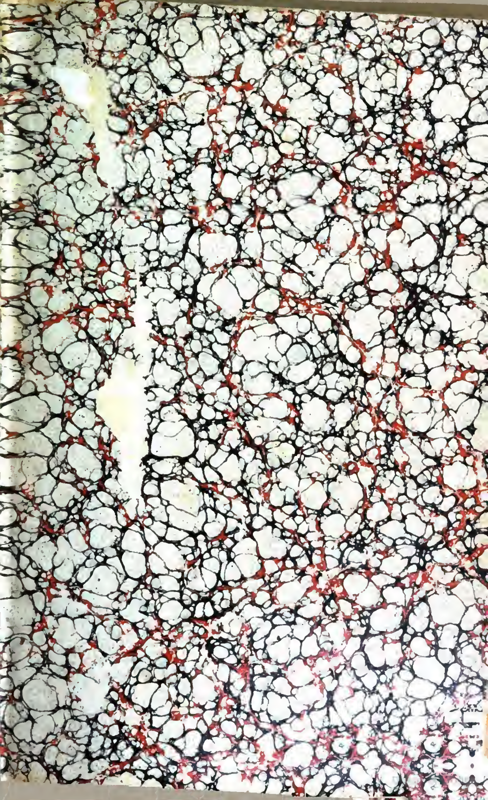


- PALLI



·BIBLIOTECA·
·LVCCHESI·PALLI·




Digitized by Google

COLLECTION MICHEL LÉVY

ŒUVRES COMPLÈTES

D'ALEXANDRE DUMAS

ŒUVRES COMPLÈTES

D'ALEXANDRE DUMAS

PARUES DANS LA COLLECTION MICHEL LÉVY

Amaury	1
Ange Pitou	2
Ascanio	2
Aventures de John Davys	2
Les Baleiniers	2
Le Bâtard de Mauléon	3
Black	1
La Bouillie de la comtesse Berthe	1
La Boule de neige	1
Bric-à-Brac	2
Un Cadet de famille	3
Le Capitaine Pamphile	1
Le Capitaine Paul	1
Le Capitaine Richard	1
Catherine Blum	1
Causeries	2
Cécile	1
Charles le Téméraire	2
Le Chasseur de sauvagine	1
Le Château d'Eppstein	2
Le Chevalier d'Harmental	2
Le Chevalier de Maison Rouge	2
La Colombe, Adam le Calabrais	1
Le Collier de la reine	3
Le Comte de Monte-Cristo	6
La Comtesse de Charny	6
La Comtesse de Salisbury	2
Les Confessions de la marquise	2
Conscience l'Innocent	2
La Dame de Monsoreau	3
La Dame de Volupté	2
Les Deux Diane	3
Dieu Dispose	2
Les Drames de la mer	1
La Femme au collier de velours	1
Fernande	1
Une Fille du régent	1
Les Frères corses	1
Gabriel Lambert	1
Gaule et France	1
Georges	1
Un Gil Blas en Californie	1
La Guerre des femmes	2
Histoire d'un casse-noisette	1
L'Horoscope	1
Impressions de voyage — en Suisse	3
— Une Année à Florence	1
— L'Arabie Heureuse	3
— Les Bords du Rhin	2
— Le Capitaine Aréna	1
— De Paris à Cadix	2
— Quinze jours au Sinaï	1
— Le Speronare	2
— Le Véloce	2
Ingénue	2
Isabel de Bavière	2
Italiens et Flamands	2
Ivanhoe de W. Scott (*Traduction*)	2
Jane	1
Jehanne la Pucelle	1
Les Louves de Machecoul	3
Madame de Chamblay	2
La Maison de glace	2
Le Maître d'armes	1
Les Mariages du père Olifus	1
Les Médicis	1
Mes Mémoires	10
Mémoires de Garibaldi	2
Mémoires d'une aveugle	2
Mémoires d'un médecin (Balsamo)	5
Le Meneur de loups	1
Les Mille et un Fantômes	1
Les Mohicans de Paris	4
Les Morts vont vite	2
Napoléon	1
Une Nuit à Florence	1
Olympe de Clèves	3
Le Page du duc de Savoie	2
Le Pasteur d'Ashbourn	2
Pauline et Pascal Bruno	1
Le Père Gigogne	2
Le Père la Ruine	1
La Princesse Flora	1
Les Quarante-Cinq	3
La Reine Margot	2
La Route de Varennes	1
Le Salteador	1
Salvator	5
Souvenirs d'Antony	1
Les Stuarts	1
Sultanetta	1
Sylvandire	1
Le Testament de M. Chauvelin	1
Trois Maîtres	1
Les Trois Mousquetaires	2
Le Trou de l'Enfer	1
La Tulipe noire	1
Le Vicomte de Bragelonne	6
La Vie au désert	2
Une Vie d'artiste	1
Vingt ans après	3

CLICHY. — Impr. de MAURICE LOIGNON et Cie, rue du Bac-d'Asnières, 12.

LA

DAME DE VOLUPTÉ

MÉMOIRES DE MLLE DE LUYNES

PUBLIÉS PAR

ALEXANDRE DUMAS

TOME PREMIER





PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1864

AVANT-PROPOS

Nos lecteurs se rappellent peut-être la publication des *Mémoires de la princesse de Monaco* dans *le Mousquetaire*, et la façon, aussi inattendue qu'extraordinaire, dont ces Mémoires étaient tombés dans mes mains.

Ne m'occupant point d'habitude de ce genre de publication, je les donnai à revoir à une dame de mes amies, femme de beaucoup d'esprit; cette amie n'a qu'un défaut, qui, pour cette circonstance, devenait une qualité : c'est de se croire vieille, parce qu'à force d'avoir lu les chroniques et mémoires des siècles pas-

sés, elle s'imagine avoir connu les gens qui figurent dans ces mémoires.

Les Mémoires de la princesse de Monaco, revus par elle et publiés par moi dans *le Mousquetaire*, eurent le plus grand succès.

Il en résulta que je fus instamment prié par elle de me mettre en quête de nouveaux mémoires.

Je me rappelai qu'un jour, traversant la ville de ***, où j'étais forcé de m'arrêter cinq heures, et ne sachant que faire de ces cinq heures, j'étais allé visiter un de mes amis, employé à la bibliothèque de cette ville.

Sachant mon goût pour les vieilles écritures, il me mit à même de ses vieilles écritures les plus précieuses, et, avec le flair qui caractérise l'homme habitué à ces sortes de recherches, je tombai presque du premier coup sur un manuscrit intitulé : *Mémoires de Jeanne d'Albert de Luynes, comtesse de Verrue, surnommée la Dame de Volupté.*

Par malheur, je n'en pus lire que le premier volume

mais ce premier volume suffit pour laisser une profonde impression dans mon esprit.

Il en résulta que, lorsque mon amie me demanda de nouveaux mémoires à revoir, comme elle avait fait de ceux de la princesse de Monaco, je me souvins des Mémoires de la comtesse de Verrue.

J'écrivis donc à mon bibliothécaire pour le prier, non pas de m'envoyer ces Mémoires, je savais que, par un arrêté du conseil municipal de la ville, aucun manuscrit ne pouvait sortir de la bibliothèque, mais de me le faire copier à l'instant même.

C'était une trouvaille que ce manuscrit !

La comtesse de Verrue avait joué un grand rôle à la cour de Savoie et à la cour de France.

Elle avait vécu sous huit papes : Clément X, Innocent XI, Alexandre VIII, Innocent XII, Clément XI, Innocent XIII, Benoît XIII et Clément XII; sous trois empereurs : Léopold Ier, Joseph Ier et Charles VI; sous deux rois de France : Louis XIV et

Louis XV; sous deux rois d'Espagne : Charles II et Philippe V; sous cinq rois d'Angleterre : Charles II, Jacques II, Guillaume III et George Ier.

Elle avait connu le duc de Vendôme, Villeroi, Catinat, Villars, le prince Eugène, Voltaire, Marivaux, le régent, le duc du Maine, la duchesse du Maine, tout ce qu'il y avait de grand, de spirituel, de vaillant en France.

Elle avait été dix ou douze ans la maîtresse en titre de Victor-Amédée.

Elle avait, après sa fuite du Piémont, conservé ses vieilles relations à Turin, et noué des relations nouvelles avec l'Espagne.

Sa vie, enfin, avait un côté romanesque qui allait admirablement au genre de publication qu'affectionne ma vieille amie.

Trois semaines après, j'avais le manuscrit.

Pendant ce temps, et pour me faire prendre patience, j'avais rouvert mon *Saint-Simon*.

Je me rappelais qu'il consacrait un paragraphe entier, presque un chapitre à madame la comtesse de Verrue. Je relus ce qu'il avait écrit sur elle, et, comme ce que je relus se trouvait parfaitement en harmonie avec ce que je me rappelais du manuscrit, je déchirai les trois ou quatre pages de Saint-Simon où il est question de cette dame, et les envoyai, pour lui servir de préface, à mon amie, qui, du reste, les connaissait aussi bien et même mieux que moi.

Voici ces pages :

« Parmi tant de choses importantes qui préparaient les plus grands événements, il en arriva une fort particulière, mais dont la singularité mérite ce court récit.

» Il y avait bien des années que la comtesse de Verrue vivait à Turin, maîtresse publique de M. de Savoie : elle était fille du duc de Luynes et de sa seconde femme, qui était aussi sa tante, sœur du père de sa mère, la fameuse duchesse de Chevreuse.

» Le nombre d'enfants de ce second lit du duc de

Luynes, qui n'était pas riche, l'avait engagé à se défaire de ses filles comme il avait pu. La plupart étaient belles; celle-ci l'était fort; elle fut mariée toute jeune en Piémont, en 1683, et n'avait pas quatorze ans lorsqu'elle y alla. Sa belle-mère était dame d'honneur de madame de Savoie; elle était veuve et fort considérée. Le comte de Verrue était tout jeune, beau, bien fait, riche, avait de l'esprit et était fort honnête homme.

» Elle aussi avait beaucoup d'esprit, et un esprit suivi, appliqué à tout, tourné à gouverner. Ils s'aimèrent fort et passèrent quelques années heureuses.

» M. de Savoie, jeune aussi, et qui voyait souvent la jeune Verrue, par la charge de la douairière, la trouva à son gré; elle s'en aperçut et le dit à son mari et à sa belle-mère, qui se contentèrent de la louer et n'en firent aucun compte.

» M. de Savoie redoubla de soins, ordonna des fêtes contre sa coutume et son goût. La jeune Verrue sentit que c'était pour elle, et fit tout ce qu'elle put pour ne

s'y point trouver; mais la vieille s'en fâcha, la querella, lui dit qu'elle voulait faire l'importante, et que c'était une imagination que lui donnait son amour-propre.

» Le mari, plus doux, voulut aussi qu'elle fût de ces fêtes, et que, sûr d'elle, quand bien même M. de Savoie en serait amoureux, il ne convenait ni à son honneur ni à sa fortune qu'elle manquât de rien.

» M. de Savoie lui fit parler; elle le dit à son mari et à sa belle-mère, et fit toutes les instances possibles pour aller à la campagne passer du temps. Jamais ils ne voulurent, et ils commencèrent à la rudoyer; si bien que, ne sachant plus que devenir, elle fit la malade, se fit ordonner les eaux de Bourbon, et manda au duc de Luynes, à qui elle n'avait osé écrire sa dure situation, qu'elle le conjurait de se trouver à Bourbon, où elle avait à l'entretenir des choses qui lui importaient le plus sensiblement, parce qu'on ne lui permettait pas d'aller jusqu'à Paris. M. de Luynes s'y rendit

en même temps qu'elle, conduite par l'abbé de Verrue, frère du père de son mari, qu'on appelait aussi l'abbé de la Scaglia, du nom de sa maison. Il avait de l'âge; il avait passé par des emplois considérables et par des ambassades, et devint enfin ministre d'État.

» M. de Luynes, grand homme de bien et d'honneur, frémit, au récit de sa fille, du double danger qu'elle courait par l'amour de M. de Savoie et par la folle conduite de la belle-mère et du mari. Il pensa à faire aller sa fille à Paris pour y passer quelque temps, jusqu'à ce que M. de Savoie l'eût oubliée ou se fût pris ailleurs. Rien n'était plus sage ni plus convenable que le comte de Verrue vînt chez lui voir la France et la cour, à son âge, dans un temps de paix en Savoie. Il crut qu'un vieillard important et rompu dans les affaires, comme était l'abbé de Verrue, entrerait dans cette vue et la ferait réussir. Il lui en parla avec cette force, cette éloquence et cette douceur qui lui étaient naturelles, que la sagesse et la piété

dont il était rempli devaient rendre encore plus persuasives; mais il n'avait garde de se douter qu'il se confessait au renard et au loup, qui ne voulaient rien moins que dérober sa brebis.

» Le vieil abbé était devenu fou d'amour pour sa nièce; il n'avait donc garde de s'en laisser séparer. La crainte du duc de Luynes l'avait retenu en allant à Bourbon; il avait eu peur qu'il ne sût son désordre; il s'était contenté de se préparer les voies par tous les soins et les complaisances possibles; mais le duc de Luynes, éconduit et retourné à Paris, le vilain vieillard découvrit sa passion, qui, n'ayant pu devenir heureuse, se tourna en rage. Il maltraita sa nièce tant qu'il put, et, au retour à Turin, il n'oublia rien auprès de la belle-mère et du mari pour la rendre malheureuse; elle souffrit encore quelque temps; mais, la vertu cédant enfin à la démence et aux mauvais traitements domestiques, elle écouta M. de Savoie et se livra à lui pour se délivrer des persécutions.

» Voilà un vrai roman; mais il s'est passé de notre temps, au vu et au su de tout le monde.

» L'éclat fait, voilà tous les Verrue au désespoir, et qui n'avaient pourtant à s'en prendre qu'à eux-mêmes.

» Bientôt la nouvelle maîtresse domina impérieusement toute la cour de Savoie, dont le souverain était à ses pieds avec des respects comme devant une déesse. Elle avait part aux grâces, disposait des faveurs de son amant, et se faisait craindre et compter par les ministres. Sa hauteur la fit haïr.

» Elle fut empoisonnée; M. de Savoie lui fit prendre d'un contre-poison exquis qu'on lui avait donné.

» Elle guérit; sa beauté n'en souffrit point; mais il lui en resta des incommodités fâcheuses, qui pourtant n'altérèrent point le fond de sa santé.

» Son règne durait toujours.

» Elle eut enfin la petite vérole; M. de Savoie la vit, et servit durant cette maladie comme aurait servi

une garde, et, quoique son visage en eût souffert, il ne l'aima pas moins après. Mais il l'aimait à sa manière : il la tenait fort enfermée, parce qu'il aimait, lui, à l'être, et, bien qu'il travaillât souvent chez elle avec ses ministres, il la tenait fort de court sur ses affaires.

» Il lui avait beaucoup donné; en sorte que, outre les pensions, les pierreries belles et en grand nombre, les joyaux et les meubles, elle était devenue riche.

» En cet état, elle s'ennuya de la gêne où elle se trouvait et médita une retraite; pour la faciliter, elle pressa le chevalier de Luynes, son frère, qui servait dans la marine avec distinction, de l'aller voir.

» Pendant son séjour à Turin, ils concertèrent leur fuite, et l'exécutèrent après avoir mis à couvert et en sûreté tout ce qu'elle put.

» Ils prirent leur temps que M. de Savoie était allé, vers le 15 octobre, faire un tour à Chambéry, et sortirent furtivement de ses États, avant qu'il en eût le



moindre soupçon et sans qu'elle lui eût même laissé une lettre. Il le manda ainsi à Vernon, son ambassadeur ici, en homme extrêmement piqué.

» Elle arriva sur notre frontière avec son frère, puis à Paris, où elle se mit d'abord dans un couvent.

» La famille de son mari ni la sienne n'en surent rien que par l'événement.

» Après avoir été reine en Piémont pendant douze ou quinze ans, elle se trouva ici une fort petite particulière. M. et madame de Chevreuse ne la voulurent point voir d'abord, gagnés ensuite par tout ce qu'elle fit de démarches auprès d'eux, et par les gens de bien qui leur firent un scrupule de ne pas tendre la main à une personne qui se retire du désordre et du scandale, ils consentirent à la voir.

» Peu à peu, d'autres la virent, et, lorsqu'elle se fut un peu ancrée, elle prit une maison, fit bonne chère, et, comme elle avait beaucoup d'esprit de famille et d'usage du monde, elle s'en attira bientôt, et

peu à peu elle reprit ses airs de supériorité auxquels elle était si accoutumée; et, à force d'esprit, de ménagements et de politesses, elle y accoutuma tout le monde.

» Son opulence, dans la suite, lui fit une cour de leurs plus proches et de leurs amis, et, de là, elle saisit si bien les conjonctures, qu'elle s'en fit une presque générale et influa beaucoup dans le gouvernement; mais ce temps passe celui de mes Mémoires.

» Elle laissa à Turin un fils fort bien fait et une fille, tous deux reconnus par M. de Savoie, sur l'exemple du roi.

» Le fils mourut sans alliance; M. de Savoie l'aimait fort et ne pensait qu'à l'agrandir. La fille épousa le prince de Carignan, qui devint amoureux d'elle. C'était le fils unique de ce fameux muet, frère aîné du comte de Soissons, père du dernier comte de Soissons et du prince Eugène.

» Ainsi, M. de Carignan était l'héritier des États

de M. de Savoie, si celui-ci n'avait point eu d'enfants.

» M. de Savoie aimait assez passionnément cette bâtarde pour qu'il en usât comme le roi avait fait pour madame la duchesse d'Orléans.

» Ils vinrent grossir ici la cour de madame de Verrue après la mort du roi, et piller la France sans ménagement. »

Ce sont les Mémoires de cette femme, chers lecteurs, que ma savante amie met sous vos yeux, non point comme une œuvre d'elle ou de moi, mais comme celle de madame de Verrue elle-même.

ALEX. DUMAS.

LA

DAME DE VOLUPTÉ

I

Je dois d'abord compte à mes lecteurs, quoique, en réalité, je n'écrive que pour moi et quelques amis, des causes qui me font entreprendre ces Mémoires et de la façon dont ils viennent d'être entrepris.

M. de Voltaire partit hier de chez moi à une heure du matin. Il y avait soupé en compagnie de deux beaux esprits subalternes qu'il m'avait priée de recevoir une fois, pour qu'ils pussent l'aller dire et que cela leur donnât une espèce d'entrée là où ils ne fussent pas entrés seuls.

M. de Voltaire a toujours ainsi à sa suite deux ou trois protégés de second ordre, qu'il pousse tant qu'il peut, d'abord pour maintenir sa popularité, et ensuite

parce qu'il sait que, bien que poussés par lui, ils n'iront jamais loin. De mon côté, j'aime à protéger ces pauvres gens qui vivent de leur plume. On ne sait pas ce qu'ils deviennent plus tard : s'ils restent des cuistres ou des fesse-cahiers, cela fait une bonne action en réserve; s'ils arrivent cahin-caha à gravir le Parnasse, la bonne action vous peut rapporter des intérêts. Ceci soit dit en passant; car je ne me soucie guère de cette espèce, à moins que, comme M. de Voltaire, elle ne soit arrivée à des sommités; quant à ceux dont je parle, je ne les reverrai probablement de ma vie et serais bien embarrassée de retrouver leurs noms. Ils restèrent, pendant les deux heures qu'ils passèrent chez moi, plantés comme des termes en face de mes beaux chenets du temps de François Ier, que j'ai payés si cher l'autre jour à un juif, et qui me tiennent si bonne et si brave compagnie quand je suis seule, rappelant mes souvenirs et tisonnant mon feu.

La physionomie et l'humeur de M. de Voltaire ne plaisaient pas toujours; mais il rachetait ce désavantage par un talent bien rare et qui a manqué à plusieurs beaux esprits : par l'agrément de la conversa-

tion. La sienne était vive et saillante; ceux qui n'en ont pas été témoins s'en formeront une idée en lisant quelques-unes des bonnes scènes de *Nanine* et de *l'Enfant prodigue*. C'était un mélange agréable de bons mots piquants, de réflexions intéressantes, d'applications heureuses, de discussions savantes sans apprêt et sans pédanterie. Ce ton est celui de plusieurs de ses lettres; et il faut avouer que ses entretiens leur ressemblaient beaucoup. Sa conversation avait encore la supériorité, parce que, lorsqu'il était de bonne humeur ou que la société devant laquelle il parlait lui plaisait, il animait tout ce qu'il disait par la vivacité de ses yeux, de ses gestes, et par l'air de gaieté, de politesse et d'indulgence qu'il prenait alors. Plusieurs qui étaient venus chez lui avec de fortes préventions se retiraient émus et saisis.

M. de Voltaire et moi, nous causâmes comme si nous eussions été en tête-à-tête; il me fit des vers que j'eus l'air de trouver excellents, et qui ne me paraissaient pas beaucoup meilleurs que ceux que m'adressaient les poëtes italiens du temps que j'étais duchesse, ou à peu près. C'est qu'alors je voyais tout à

travers le prisme de la jeunesse et de l'enchantement.

Il me lut, croyant me faire grand plaisir, un passage d'une brochure d'un certain Melon qui a été secrétaire du régent, laquelle brochure a pour titre : *Essai politique sur le commerce,* et dans laquelle se trouve cette louangerie adressée à moi :

« ... Je vous regarde, madame, comme un des plus grands exemples de cette vérité. Combien de familles subsistent uniquement par la protection que vous donnez aux arts! Que l'on cesse d'aimer les tableaux, les estampes, les curiosités en toute sorte de genres, voilà vingt mille hommes au moins ruinés tout d'un coup dans Paris, et qui sont forcés d'aller chercher de l'emploi chez l'étranger. »

En ceci, M. Melon me paraissait avoir raison parfaitement, et je suis d'avis que nous autres gens de naissance, ne nous occupant pas assez des gens d'art et ne leur faisant pas une assez bonne place dans la société, cela pourrait bien leur donner un jour l'idée de se la faire meilleure, résultat auquel ils n'arriveront pas sans nous gêner un peu.

Mais revenons à M. de Voltaire. Il m'a donc fait des

vers, il m'a lu quelques lignes de la brochure de M. Melon, puis il a causé avec beaucoup d'esprit et de finesse du temps présent, auquel je ne comprends plus grand'-chose, peut-être parce que je suis vieille; il ne me parlait sans doute du temps présent que pour que je lui parlasse du temps passé, où tout allait bien mieux, selon moi, peut-être parce que j'étais jeune.

Je fis selon son désir, et me mis à voyager à reculons dans le jardin fleuri de ma jeunesse.

Il m'écouta avec la plus grande attention.

— C'était, lui racontai-je, pendant la guerre que le duc de Savoie, allié aux impériaux, soutint contre la France.

» Les armées de Louis XIV avaient envahi le Piémont, et M. de la Feuillade avait mis le siége devant Turin. Son Altesse royale monseigneur le duc d'Orléans avait un commandement dans l'armée.

» Ce prince envoya, dès le premier jour, un officier en parlementaire pour s'informer du quartier choisi par le duc de Savoie, pour qu'on ne tirât pas dessus. Il offrait, de plus, des passe-ports pour les princesses, pour les enfants de Son Altesse royale, afin qu'ils pus-

sent se retirer sans danger où il leur conviendrait de se rendre. Le roi avait eu toutes ces générosités dans le but de plaire à madame la duchesse de Bourgogne, sans nuire en rien au succès de ses armes ou à ses intérêts politiques.

» Le duc reçut le parlementaire.

» — Monsieur, dit-il, répondez à M. le duc d'Orléans et à M. de la Feuillade que je suis sensible, comme je le dois, au procédé du roi votre maître. Je n'accepte rien de tout cela. Mon quartier est partout où ma présence sera nécessaire à la défense de la ville; d'ailleurs, je ne consentirais pas à ce qu'on m'épargnât en accablant mes sujets. Quant à ma mère, à ma femme et à mes enfants, le jour où il me conviendra de les faire sortir, ils sortiront sans qu'il soit besoin d'autre protection que la mienne. Remerciez, en mon nom, le général, monsieur, je vous en prie.

» L'officier s'inclina respectueusement.

» — Maintenant, nous allons à l'église rendre grâce à Dieu pour la levée du siége de Barcelone, et, ensuite, nous aurons une petite fête à laquelle vous nous ferez la grâce d'assister. Vous pourrez dire que la cour de

Turin n'est pas moins brillante sous les boulets français qu'au temps de sa splendeur. On vous montrera aussi que les dames de ce pays peuvent rivaliser avec les plus belles de ce monde, et j'espère que vous en rendrez témoignage à nos amis comme à nos ennemis.

» Le parlementaire a retenu ces fières paroles et les a rendues à M. le duc d'Orléans, de qui je les tiens. Il assista aux fêtes, il y fit bon visage, avec cette merveilleuse facilité des Français à se ployer à toute chose. Les dames déployèrent leurs plus beauxa tours et leurs plus séduisants sourires ; il fut reçu comme un galant par toutes : elles prétendaient qu'il devait emporter avec lui un parfum de leur beauté à rendre toutes les femmes de France jalouses, et tous les seigneurs français amoureux.

» Ce qui est sûr, c'est qu'il en rapporta une charmante aventure pour M. le duc d'Orléans, qui me la raconta et ne me fit pas défense de la répéter. Le pauvre prince, d'ailleurs, en eut bien d'autres depuis que tout le monde sait, et qui ne furent ni aussi charmantes, ni aussi parfumées.

» Il avait grande envie de voir la princesse sa sœur,

qu'il aimait fort. On a commencé par la lui donner pour maîtresse avant de lui donner ses filles : ce n'était peut-être pas plus vrai pour l'une que pour les autres. Jamais prince ne fut plus calomnié que le régent; il avait cependant bien assez de vices pour qu'on ne lui en prêtât pas.

» En ce temps-là, c'était un beau prince, tout jeune, déjà corrompu, mais encore romanesque, très-spirituel, très-instruit, très-brave et très-bon; celui des descendants de Henri IV qui lui ressemble le plus, même au physique. On ne saurait le flatter davantage que de lui dire cela.

» Il fit demander à son beau-frère un sauf-conduit pour aller passer la journée chez la princesse Marianne, en donnant sa parole d'honneur qu'il ne verrait rien que ce qu'il devait voir, et qu'il n'y aurait personne dans sa confidence. Il devait se déguiser de façon à n'être pas reconnu.

» Le duc connaissait la loyauté de ce pauvre calomnié; il lui envoya le sauf-conduit, en ajoutant qu'il espérait le voir plus d'une fois en faire usage. M. le duc d'Orléans, dès le soir même, prit un costume de

miquelet (il y en avait dans les deux armées), se présenta à la porte, absolument seul, avec son sauf-conduit, et demanda le chemin du palais.

» On ne l'attendait que le lendemain, aucun ordre n'était donné pour son introduction; comment arriver jusqu'à la duchesse, à une pareille heure, sous un pareil costume, sans être soupçonné?

» Le prince s'abandonna au hasard, entra dans les jardins du palais encore ouverts, à cause de la chaleur, et parce que Victor-Amédée donnait asile à ceux dont les maisons étaient les plus menacées; il y avait donc une foule considérable.

» Il passa inaperçu, allant toujours, cherchant, parmi ces visages, celui qui lui inspirerait assez de confiance pour s'adresser à lui.

» M. le régent a toujours aimé les aventures, celles surtout qui ne ressemblent point aux autres. Il lui semblait très-amusant d'être ainsi perdu au milieu de ces gens qui l'ignoraient en le détestant. L'effet que son nom prononcé eût produit dans ces groupes, si agités déjà de leurs craintes, ne peut se calculer. Il en eût peut-être été victime, la duchesse avec lui, et la con-

fiance aveugle que ces peuples avaient en leur souverain en eût certainement été ébranlée. Aussi M. de Savoie tremblait-il à l'idée d'une imprudence.

» A force de regarder parmi les jolies filles qu'il avait grande envie d'aborder, il en avisa deux assez lestement mises, fort agréables, qui cheminaient ensemble en causant. Il les suivit, écoutant leur caquetage, non pour y puiser des renseignements sur ce qu'il cherchait, mais pour y puiser des renseignements sur elles-mêmes.

» Il trouva l'un et l'autre, et le hasard, bon Dieu! le servit à merveille. C'étaient justement deux filles attachées à la duchesse; elles étaient à la chambre, et l'une d'elles surtout, la plus jolie, semblait tout à fait dans ses bonnes grâces.

» Elles racontaient mille petites aventures du palais, riant à gorge déployée, malgré la tristesse générale, habillant la Saint-Sébastien, la maîtresse du roi, en fidèles servantes, plus jalouses du bonheur de leur maîtresse qu'elle ne l'était elle-même.

» Au bout du jardin, elles se séparèrent; la plus jolie embrassa sa compagne et retourna au palais, pendant que l'autre continuait sa route.

» Le prince attendait ce moment et l'aborda.

» Bien que d'une naïveté relative, elle n'était pas sauvage, elle ne se sauva pas devant ce beau jeune homme, très-poli, qui lui demanda chapeau bas si elle ne pouvait pas l'introduire dans l'appartement de madame la duchesse, et lui faire parler à une de ses filles d'honneur ou à une des personnes de son service intime.

» L'enfant le regarda avec soupçon, et répondit en hésitant :

» — J'en suis, moi, de son service intime; mais que lui voulez-vous, monsieur, à Son Altesse royale?

» — Elle récompensera certainement la personne qui m'introduira chez elle; j'apporte un message qu'elle attend.

» — Une lettre?

» — Non, un message verbal; il faut que je lui parle à elle-même.

» — De la part de qui venez-vous?

» — De la part de son frère, dit-il très-bas.

» — Chut! Suivez-moi et taisez-vous.

» — Voici un sauf-conduit de M. le duc de Savoie, pour

que je puisse entrer dans la ville et en sortir librement. Vous voyez que je ne vous trompe point.

» La jeune fille fit un sourire, ce qui signifiait beaucoup. Elle prenait de l'importance à ses propres yeux, par l'idée d'être liée à un grand secret. Elle marcha devant, faisant signe au prince de la suivre; et ils arrivèrent ainsi à un escalier conduisant chez la duchesse, et descendant directement dans le parterre.

» La jeune fille passa lapremière, lui recommandant de marcher doucement; elle monta deux étages, l'introduisit dans une petite chambre toute blanche, en ferma la porte derrière elle, et lui demanda alors d'un ton décidé :

» — Voyons, maintenant, que lui voulez-vous, à madame la duchesse?

» Le prince se mit à rire.

» — C'est à elle que je dois parler, non pas à vous, la belle enfant.

» — On ne lui parle pas comme cela si facilement, à votre princesse, toute bonne qu'elle est.

» — Je viens de la part de M. le duc d'Orléans, je suis porteur d'un message verbal pour madame la duchesse,

elle m'attend; il s'agit seulement de la prévenir que je suis là, petite curieuse.

» L'enfant hésitait toujours et faisait une moue qui l'embellissait. Le prince la trouvant plus jolie que les grandes dames, il se mourait du désir de le lui dire, et Philippe d'Orléans n'était pas homme à ne point satisfaire un désir quand il rencontrait une bonne occasion.

» — Mademoiselle, votre nom, s'il vous plaît? demanda-t-il.

» — Josepha, monsieur.

» — Mademoiselle Josepha, vous me paraissez aussi obligeante que vous êtes jolie, et j'ai grande envie de me confier à vous, si vous êtes aussi discrète que vous me paraissez obligeante et que vous êtes jolie.

» — Oh! oui, monsieur, je suis bien discrète.

» — Alors vous saurez tout. Mais mon message n'est pas tellement pressé que je ne puisse songer à moi avant de le remplir. Depuis longtemps, je vogue par la ville, je suis fatigué, je me meurs de faim. N'y aurait-il pas moyen de souper un peu avant d'aller chez Son Altesse royale, qui me retiendra longtemps peut-être et ne me renverra à mon maître que fort tard?

» — Je vais sur-le-champ vous conduire à l'office.

» — C'est cela.

» — Alors, venez.

» — Je le veux bien... Mais, à l'office, on se demandera: « Quel est donc cet étranger? que vient-il faire? »

» — C'est vrai.

» — Et alors de deux choses l'une : vous compromettrez votre maîtresse ou vous-même.

» — Vous avez raison.

» — Que faire?

» — Dame! allez souper, ailleurs.

» — Non pas : on ne doit pas me voir ailleurs. Si on me reconnaissait pour Français, on me mettrait en morceaux.

» — Ah! mon Dieu! fit la jeune fille effrayée à cette idée.

» — Il y a bien un autre moyen..., fit le prince avec hésitation.

» — Lequel? demanda Josepha avec empressement.

» — Vous ne le voudrez jamais.

» — Dites tout de même, reprit-elle avec résolution.

» — Si vous alliez me chercher à manger, et si vous m'en donniez ici?

» — Dans ma chambre, monsieur! fit Josepha en rougissant.

» — Oui, dans votre chambre, belle Josepha; et où est le mal? M'y voilà bien en ce moment: il importe peu que j'y sois assis ou que j'y sois debout.

» Le raisonnement fut appuyé d'un sourire, d'un regard croisé avec le regard de la jeune fille, qui se fixait sur un beau visage bien franc, bien loyal, bien ouvert, rempli de promesses, et disant aussi clairement que les plus belles phrases :

» Je vous trouve charmante et je vous aime.

» Josepha était une honnête fille; mais elle était coquette, elle aimait à plaire, elle avait grande confiance en elle-même, et puis elle jouissait à ses propres yeux d'une certaine importance, en traitant chez elle le messager de M. le duc d'Orléans, son confident peut-être. L'imagination d'une jeune fille fait beaucoup de chemin en peu de temps, et le mariage est au bout de tous ses rêves. Le Français si bien tourné pouvait être un bon parti; sa maîtresse et son auguste frère pouvaient les unir, les doter, que sais-je?

» — Enfin, se dit-elle, c'est une excellente action que

d'empêcher ce jeune homme de souffrir ou de tomber entre les mains de ces méchants, qui veulent tuer les Français. Tuer les Français! Il y en a de très-aimables, pourtant.

» Elle se décida.

» Le prince s'installa près d'une fenêtre ouverte sur le parc. La nuit tomba tout à fait. Une nuit embaumée, étincelante, une nuit d'Italie au mois de juin. Il jeta de côté et manteau et chapeau pour être plus à son aise, et remercia la jeune fille avec une ardeur dont elle ne s'effraya pas, et qui la réjouit au contraire.

» Ses projets prenaient une apparence de réussite; qu'un de ses pareils songeât à la séduire, cela ne lui vint pas même à l'esprit; un seigneur, à la bonne heure, elle s'en fût défiée; mais un si jeune cadet, et qui paraissait fort pauvre, un miquelet! quelle apparence!

» — Attendez ici, fit-elle au prince, je reviens bientôt, je vais voler pour vous. J'apporterai ce que je pourrai, il faudra vous en contenter. Par exemple, vous souperez sans lumière, au clair de la lune; une lumière nous trahirait et je serais perdue. Attendez!

» Elle laissa M. le duc d'Orléans seul une demi-heure à peine, et revint chargée d'un souper délicat, qu'elle avait maraudé à l'office; elle lui raconta avec toute la grâce et la gentillesse de son âge, les ruses employées pour se procurer les mets qu'elle plaçait à mesure sur la petite table devant lui, et Philippe se confondait en remercîments.

» — Vous mettez deux couverts, j'espère? dit-il.

» — Il le faut bien, ou je me coucherais à jeun. J'ai annoncé que je resterais dans les cabinets de Son Altesse à attendre ses ordres, et que je ne descendrais point.

» Ils s'établirent tous les deux, jeunes, beaux, riants; l'un si corrompu, qu'il jouait l'innocence à s'y méprendre; l'autre si innocente, qu'elle ne soupçonnait même rien.

» Il l'étourdit de compliments, de folies; il l'intéressa, il la fit rire, il la toucha ensuite; il lui parla des dangers qu'il courait, de la mort suspendue sur sa tête pendant ce siége terrible; il lui représenta la vie qu'il allait perdre comme si belle et si riche à son âge.

» — Et si j'étais heureux encore ! Si j'avais quelques doux moments en ce monde avant de le quitter ?

» La pauvre enfant avait monté, pour son malheur, une bouteille de vin de Sicile, ce vin qui porte si vite au cœur et au cerveau. Pour son malheur encore, elle en avait bu, elle, accoutumée à la sobriété ; pour son malheur surtout, le jeune et beau prince était éloquent et passionné.

» La soirée avait de ces émanations enivrantes que les climats chauds connaissent seuls ; elle pensait que ce jeune homme avait bien droit à un peu de bonheur sur la terre, et qu'il serait cruel, barbare, de lui refuser le baiser qu'il demandait avec tant d'instances. Et puis il lui persuada qu'il l'aimait, qu'il ne vivrait pas sans elle désormais ; il lui persuada ce que les amoureux persuadent si bien aux filles qui les écoutent, et qui se laissent tromper parce qu'elles commencent par se tromper elles-mêmes.

» Il en résulta qu'au lieu d'aller souper avec madame sa sœur, de la voir ce soir-là, il ne parut que le lendemain, comme s'il arrivait.

» Il n'osait plus lever les yeux sur Josepha, qui, en

apprenant son rang, fut bien confuse et bien malheureuse. Le prince n'en vint pas moins chez elle en secret, fort souvent même, au milieu des batailles ou de la mousqueterie. Son caprice pour elle fut assaisonné par ce sel dangereux, qui le rendait plus violent et plus durable.

» Il paraît que la jeune fille s'humanisa.

» En quittant l'Italie, il se confessa à la duchesse et la pria de la marier, en se chargeant de la dot.

» Josepha épousa un certain Paolo Mariani.

» Ce Mariani avait été fort riche; il avait des passions ruineuses, et, dès sa jeunesse, il avait dévoré en grande partie sa fortune..

» Du reste, l'histoire de cet homme est étrange; j'écrirai, dans le cours de ces Mémoires, le récit terrible, sanglant, des événements qui composent la destinée de sa famille.

» Quant à lui, il était entré dans la maison du prince de Carignan, et il vint avec lui à Paris, où il logea longtemps à l'hôtel de Soissons. On sait que le prince obtint le privilége de fournir le local pour la vente des actions de la banque de Law. Mariani fut préposé à la

location des baraques où avaient lieu les transactions, et il fit là, en peu de temps, grâce à des traits peu scrupuleux, une rapide fortune. Il était devenu un des complaisants du cardinal Dubois; il servait ses plaisirs et partageait quelquefois ses débauches. Dubois venait chez cet Italien, et il y vit Josepha, qui était alors dans tout le luxe d'une beauté de trente ans, bien opulente et bien conservée. Il y vit aussi une charmante jeune personne de quatorze ans, fruit des amours de Josepha et du duc d'Orléans. Le ministre du régent, qui ignorait l'aventure de Turin, combina immédiatement un plan séducteur contre les deux jeunes femmes. A lui la mère; à d'Orléans la fille. C'était là un fait assez habituel à ce vil pourvoyeur.

» La fille de Josepha se nommait Teresa; elle était d'une beauté pure et angélique : deux grands yeux noirs brûlant d'un feu ingénu, un front suave, un sourire divin, une taille à dépiter de jalousie vingt coquettes des mieux faites.

» Josepha avait été de mœurs légères, elle l'était peut-être encore; car je sais qu'elle n'a jamais aimé le mari

qu'elle avait dû épouser, et celui-ci, du reste, trouvait ailleurs compensation à l'amour qu'il n'inspirait pas à sa femme. Mais Josepha aimait sa fille, et elle eût mieux aimé la voir morte que de la voir la maîtresse même d'un prince.

» Le cœur a de ces anomalies : il n'y a pas de plus zélé partisan de la vertu que celui qui ne la met pas en pratique.

» Dubois, qui savait quel facile accès on pouvait avoir auprès de l'Italienne, — on nommait ainsi Josepha, — dépêcha vers elle le roué la Fare. La Mariani reçut le capitaine dans un charmant boudoir, tendu, décoré et meublé comme celui d'une petite maîtresse à la mode.

» Disons, à la louange de l'Italienne ou à la hon e de la Fare, que les propositions échouèrent.

» Le capitaine se leva pour sortir.

» — Réfléchissez-y bien, fit-il.

» — Il est tard, c'en est assez, répondit Josepha ; ma maison m'appelle ; je vous laisse.

» — Ah ! nul ne pourrait supposer pour qui et pour quelle cause vous êtes retenue dans ce boudoir secret.

» — Dès qu'on suppose, on suppose le mal, et votre présence...

» — Souvenez-vous pour qui je viens supplier.

» — Je veux l'oublier : un sot gagne pour un ami le cœur d'une femme; un infâme l'achète pour un grand seigneur.

» — Craignez le cardinal.

» — Moi!

» — Vous savez comment il se venge de ses ennemis.

» — De ses ennemis, soit, fit Josepha avec dédain et assurance; mais de moi....

» — Vous, il vous aime. L'amour dédaigné se change en haine.

» — Bah! les verrous de la Bastille ne tiendraient pas contre moi; d'ailleurs, il est tard.

» — Oui, madame, il est tard. Seulement, un dernier mot. Vous connaissez la devise du cardinal : « Ce qu'on ne te donne pas, prends-le. » Vous refusez; il prendra.

» La Fare sortit.

» Quelques jours après, Mariani, qui gênait, fut jeté à la Bastille; les prétextes ne manquaient pas. Josepha fut enlevée en sortant un soir de chez madame de Tencin.

La Fare vint consoler la petite Teresa, et lui conseilla d'aller se jeter aux pieds de Dubois pour demander la grâce de sa mère et de Mariani, qu'elle nommait son père.

» Dubois reçut à merveille la jolie enfant, et lui promit de la conduire le soir même chez le prince. En attendant, on la retint dans les appartements du ministre; et, la nuit venue, on la conduisit, en effet, dans une petite maison où le régent passait quelquefois de ces soirées où la vertu s'immolait souvent.

» La petite Teresa, qui s'était éprise aux belles paroles de la Fare, suivait le capitaine avec un charme secret; celui-ci n'eût pas mieux demandé que de développer dans le cœur de la jeune fille le germe d'amour qui y poussait; mais le régent...

— Mais le régent aimait les primeurs, surtout celles qu'il avait semées, fit Voltaire en m'interrompant et en faisant allusion à la paternité du duc à l'égard de Teresa.

— Vous calomniez comme les autres, vous, monsieur de Voltaire, qui écrivez l'histoire! ai-je répondu.

— L'histoire vit de mensonges et de calomnies.

— Dans ce cas, vous n'avez pas besoin de connaître la fin de ce récit.

— J'aurai le plaisir de lire le dénoûment dans vos Mémoires.

— Vous voulez donc que j'écrive mes Mémoires?

— Il y a longtemps que vous auriez dû les commencer; c'est un vol faire à l'histoire que de garder pour vous de tels secrets. Assez de gens raconteront à l'avenir les batailles, les négociations, les grands événements de la politique; mais les particularités des ruelles, des alcôves et des cabinets, les acteurs seuls qni y ont joué un rôle peuvent les connaître et les révéler.

— Les écrire, moi? La bonne plaisanterie!

— Pourquoi pas?

— Mais je ne saurais jamais.

— N'écrivez-vous point tous les jours des lettres charmantes?

— Des lettres ne sont pas des mémoires.

— Ne faites-vous pas des vers adorables?

— Je n'en ai jamais fait que quatre.

— N'y a-t-il pas à l'Académie des gens qui n'en ont

pu faire qu'un, et qui, par conséquent, en ont fait trois de moins que vous?

— Dites-moi d'abord comment on fait pour écrire.

— Ah! comtesse, comment faisait madame de Coulanges? comment faisait madame de Sévigné? comment faites-vous vous-même?

— N'importe, donnez-moi une leçon.

— Mettez sur le papier tout ce que vous venez de me raconter ce soir, et beaucoup d'autres choses, et encore, et encore, tout ce dont vous vous souviendrez enfin; il n'en faut pas davantage, je vous jure. Votre style est sans prétention, comme votre esprit; vous direz ce que vous avez vu d'original, ce que vous avez su de curieux, et, si, par hasard, vous en veniez à mentir, vous n'en seriez que plus digne de ressembler aux historiens de tous les siècles, lesquels ne s'en sont jamais gênés dans le passé, ne s'en gênent pas dans le présent, et ne s'en gêneront pas davantage dans l'avenir.

Et, sur ce, M. de Voltaire s'est levé, m'a saluée, et est parti, suivi de ses deux protégés, aboyant à ses chausses pour qu'il les reçût dans son logis, qui passe, selon le style académique, pour l'antichambre des Muses.

Restée seule, j'ai appelé mes femmes et je me suis couchée; mais, au lieu de dormir comme j'eusse dû faire, j'ai pensé toute la nuit à ces dernières paroles de M. de Voltaire. Je dors peu maintenant, ainsi que cela est d'usage chez ceux qui ont beaucoup vécu dans le passé et qui ont peu à vivre dans l'avenir. J'ai senti battre mon vieux cœur à l'idée de mettre sur le papier, devant mes yeux, devant ceux des autres, cette jeunesse que je ne reverrai plus désormais, ailleurs que dans mes souvenirs, et, encouragée par les suffrages de cet homme qui, d'ordinaire, ne distribue que des injures ou des flatteries, je me suis décidée à commencer ces Mémoires. Je les hâterai le plus possible, afin de les conduire jusqu'au bout ou, du moins, jusqu'à l'époque où j'ai cessé de vivre par les autres et pour les autres. Le reste n'appartient qu'à Dieu et à moi.

Donc, aujourd'hui 8 octobre 1734, je commence cette histoire de ma vie; je dirai tout ce qui sera intéressant à savoir, sans plus m'inquiéter des gouvernements que des particuliers. La vérité est douce à penser, elle le serait bien plus encore à jeter à la face de ceux qui nous gênent : c'est une satisfaction que l'on n'a guère

en ce monde que dans certaines conditions ; probablement, ce sera une des réjouissances du paradis, quoiqu'elle ne nous ait pas été promise.

Je ne sais si les rares lecteurs qui seront appelés à jeter les yeux sur ces Mémoires connaîtront, même après ma mort, les quatre vers auxquels M. de Voltaire, le Parthe qui, en fuyant, m'a lancé la flèche de l'orgueil dans le cœur ; je ne sais pas, dis-je, si les rares lecteurs appelés à jeter les yeux sur ces Mémoires connaîtront, même après ma mort, les quatre vers auxquels M. de Voltaire faisait allusion et qui ne sont rien autre chose qu'un quatrain, composé il y a quelque huit jours par moi pour me servir d'épitaphe, et que voici .

> Ci-gît, dans une paix profonde,
> Cette *Dame de Volupté*
> Qui, pour plus grande sûreté,
> Fit son paradis en ce monde.

Mais, qu'ils les connaissent ou ne les connaissent pas, il est bon qu'ils sachent que je n'ai pas toujours été la *Dame de Volupté* qu'on a tant célébrée à Paris depuis trente ans. Comment je le suis devenue, c'est là ce qu'il faut expliquer. Il y a loin, en effet, de Jeanne d'Albert de Luynes à cette comtesse de Verrue, *Dame*

de Volupté d'à présent. Elles ne se ressemblent pas plus, par la pensée et les sentiments, qu'elles ne se ressemblent par le visage ; et Dieu sait ce que j'ai été et ce que je suis devenue. Ce que j'ai été, les autres s'en souviennent peut-être ; quant à moi, je l'ai oublié, grâce au ciel. C'est un regret de moins.

Quant à ce que je suis devenue, mon miroir se charge de me le dire tous les jours. C'est un ami brutal, mais sincère, et j'en suis venue lentement, je le sais, mais enfin j'en suis venue à lui pardonner ce défaut en faveur de cette qualité.

II

Je suis née le 18 septembre 1670, l'année même où M. de Bossuet, que j'ai encore vu étant enfant, jeta ce grand cri : *Madame se meurt, Madame est morte!* ce qui me constitue à l'heure qu'il est, c'est-à-dire au 8 octobre 1734, jour où je commence ces Mémoires, soixante-quatre ans bien comptés.

Mon père, le duc de Luynes, favori de Louis XIII et acteur dans la terrible tragédie de Concini, mon père,

dis-je, fils du duc de Luynes et de Marie de Rohan, — plus connue sous le nom de duchesse de Chevreuse, qu'elle tenait de son second mari, que sous celui de duchesse de Luynes ou de madame la connétable, qu'elle tenait du premier, — mon père n'eut point d'autres frères, mais seulement une sœur utérine, mademoiselle de Chevreuse, fort connue dans la Fronde par ses amours avec le coadjuteur, devenu plus tard le célèbre et tracassier cardinal de Retz.

Comme ce n'est point à moi de dire du mal de ma famille, on ne s'attend pas, je l'espère, à ce que je raconte les aventures scandaleuses de ma tante. D'ailleurs, les mémoires du temps s'en sont chargés.

Or, soit rivalité, soit froideur maternelle à l'endroit de sa fille, toute la tendresse de ma grand'mère, la duchesse de Luynes-Chevreuse, se reporta sur mon père, auquel elle fit donner par son second mari le duché de Chevreuse, bien qu'il n'y eût aucun droit. Entre nous, nous ne nous en faisons pas accroire sur notre origine, et nous savons à merveille que la maison d'Albert ne remonte pas plus haut que la faveur de Louis XIII, faveur conquise par l'adresse qu'avait mon grand-père

à dresser les pies-grièches avec lesquelles le jeune roi chassait aux petits oiseaux dans les jardins du Louvre.

C'était donc pour mon père un grand honneur, sans compter le profit, non moins grand, de toucher à la maison de Lorraine, même par cette éloignée succession. Pour le mieux ancrer dans le monde, elle lui fit, en outre, épouser sa sœur consanguine, fille de son père, le duc de Montbason, et de cette fameuse duchesse de Montbason qui eut toute sorte de querelles avec madame de Longueville, et dont la mort mystérieuse et sanglante fut cause que M. de Rancé se fit trappiste, de simple abbé qu'il était, et même plus frivole que ne le comportait l'habit.

On voit maintenant de qui je descends et que mes deux aïeules ont commencé à la manière du Cid de M. Corneille, c'est-à-dire par des coups de maître, l'illustration galante et politique des femmes de notre race; il ne faut donc pas trop me blâmer : si j'ai marché dans la même voie, je ne faisais qu'y suivre la trace de leurs pas; d'ailleurs, à cette époque, cette voie était si battue, qu'elle ressemblait fort à une grande route.

Ma mère, en dépit de cette parenté, était une sainte

et digne femme. Mon père, plus qu'elle encore, si cela se peut, avait toutes les vertus qui manquaient à la majorité de nos ancêtres. Il résulta de cette double sévérité de mœurs une fidélité conjugale qui donna naissance à une grande quantité d'enfants. On les éleva dans des principes de rigidité qu'on trouverait fort ridicules aujourd'hui, mais qui, par hasard, se trouvèrent de mise sous le règne de madame de Maintenon. Mon père et ma mère suivirent en cela non pas la mode, mais, au contraire, leur propre inclination vers le bien.

Le roi lui-même commençait, dès l'époque de ma naissance, à donner, non pas encore l'exemple, mais la pente de cette réforme, par les sévères prélats et les savants chrétiens qu'il plaça près de monseigneur.

Mon père n'était pas très-riche, et, comme ce n'était pas son goût de nous mettre malgré nous en religion, il songea donc à nous pourvoir de son mieux et à se défaire de nous selon notre condition et malgré les oppositions que le manque de bien apportait à notre établissement. Nous étions belles, et particulièrement, moi, j'étais plus belle que mes sœurs, disait-on; nos amis s'efforçaient de prouver que cette beauté, la vertu

et les alliances formaient une dot suffisante, et que, si pauvres que nous fussions, le fussions-nous même davantage encore, nous pouvions prétendre à tout.

Or, il arriva que, vers le temps où j'atteignais ma treizième année, un parent de ma mère fut envoyé en mission en Savoie ; il y vit la comtesse de Verrue et son fils pendant la négociation dont il était chargé. L'occasion s'offrit de parler de moi ; je ne sais comment il se fit qu'il traça de ma petite personne un portrait dont le comte s'exalta, et voilà cet abbé de Léon (le parent de ma mère s'appelait ainsi) enchanté de l'idée qu'il m'allait marier par-dessus le marché de son ambassade. La comtesse de Verrue était dame d'honneur de madame de Savoie et veuve ; elle comptait fort à la cour ; elle et son fils étaient riches de leurs biens et de leurs charges. L'alliance était belle : elle fut proposée à mes parents, qui l'acceptèrent, et, quant à moi, qu'on n'avait aucunement pris la peine de consulter, un beau jour, on me prévint de faire faire mes habits de noces et de me tenir prête à partir. On ne se croyait pas obligé naturellement à plus de précautions vis-à-vis de moi.

Je n'avais jamais songé au mariage, et le premier chagrin que me causa le prochain changement dans mon état fut qu'ayant une grande poupée de ma taille à peu de chose près, que j'avais l'habitude de faire habiller des mêmes robes que moi, je voulais absolument qu'on lui fît un trousseau pareil au mien; ce qui équivalait, pour mon père, à une fille de plus à marier. Or, comme nous n'étions pas riches à faire des folies, mon père mit fin à cet enfantillage par un *je ne veux pas* solennellement prononcé.

Mon père eût dû raisonnablement s'opposer à ce que l'on me mariât si jeune, et surtout à ce que l'on m'envoyât si loin. Nos craintes d'exil matrimonial, à mes sœurs et à moi, n'allaient pas au delà de la province, en quelque château ou quelque gouvernement éloigné, avec un voyage à la cour tous les deux ans, des demoiselles, un chapelain et un écuyer pour suite. C'était déjà bien dur. Mais l'étranger, mais la Savoie, il me sembla que c'était le purgatoire anticipé : je ne m'attendais guère, je l'avoue, à ce que je devais y trouver.

Je ne hasardai point d'observations à l'endroit du

mariage, sachant que je ne gagnerais rien à répliquer. Je pleurai seule, avec ma gouvernante Babette, qui ne voulait pas me quitter, et que j'ai, en effet, emmenée partout; mes parents y consentirent volontiers et je m'en trouvai bien, car la bonne fille m'a souvent soignée et consolée, et je lui dois la vie, ainsi qu'on le verra plus tard.

On me montra le portrait de M. de Verrue : il était jeune, bien fait, beau de visage, et m'écrivait une lettre toute pleine du désir de me plaire. Ma gouvernante me montra qu'il fallait considérer tout cela et ne plus me désoler si fort. Or, ma gouvernante ayant plus d'expérience que moi, je la crus, et je me mis à regarder chaque soir ce doux visage que je devais tant aimer plus tard et tant regretter chaque jour de ma vie. Peut-être bien peu de gens croiront-ils cela : c'est cependant la vérité.

Mes parents, sauf le refus fait des présents de noces à ma poupée, et M. de Verrue, se montrèrent fort généreux envers moi. Ma mère me donna une superbe garniture de point de Venise qu'elle tenait de la sienne et où les armes de la maison étaient brodées; elle passait

pour la plus belle que l'on eût vue depuis longtemps.

M. de Verrue m'envoya les magnifiques pierreries de sa maison : j'en fus éblouie ; en regardant d'un œil les joyaux, et de l'autre son portrait, je trouvais les joyaux superbes, et lui plus beau encore. Le même soir, mes sœurs montèrent dans ma chambre, tirèrent les diamants de leurs écrins, et m'en couvrirent ; j'en étais écrasée, mais si fière, que je me trouvai plus grande de toute la tête.

— Oh! ma chère Jeanne, s'écria ma sœur cadette, vous voilà parée comme une reine, et, bien sûr, vous le serez un jour.

J'ai souvent pensé depuis à cette parole, qui était presque une prophétie. — J'ai été quasi reine, en effet.

M. de Verrue arriva la veille du contrat ; il s'annonça chez mon père par un beau présent sur lequel on ne comptait point ; ma mère me fit alors venir chez elle, et je me souviens encore aujourd'hui de ses paroles, comme si elles les eût prononcées hier.

— Ma fille, me dit-elle, préparez-vous à recevoir, ce soir, M. le comte de Verrue en qualité de futur époux ;

nous avons admis sa recherche, non-seulement parce qu'il est riche et de bonne maison, mais encore parce qu'il est honnête homme, pieux, qu'il a de l'esprit et qu'il doit vous rendre heureuse, si vous savez l'être. Vous retrouverez dans madame sa mère bien plus de mérite que dans la vôtre, une tendresse aussi sincère et aussi éclairée. Remplissez vos devoirs envers elle et envers votre mari, soyez très-humble servante de la maison de Savoie, qui va vous gouverner. Ces princes sont de grands princes et qui viennent immédiatement après le roi. Oubliez que vous êtes Française, et aimez votre nouveau pays ainsi que vous avez aimé celui où vous êtes née. Vous ne nous reverrez pas de longtemps sans doute. Souvenez-vous de l'éducation que l'on vous a donnée, et ne nous forcez jamais à déplorer l'amour que nous vous portons. Nos vœux et nos bénédictions suivront la fille que nous allons perdre; le meilleur et le plus à souhaiter est que vous ne reveniez jamais.

En écoutant ces paroles, j'avais grande envie de pleurer; je me contins, cependant; ma mère, toute-puissante sur elle-même, me paraissait si calme, si tranquille,

que je ne la crus point émue, et mes larmes se glacèrent sans couler.

— Allez maintenant, ma fille, ajouta-t-elle pour finir, et faites-vous parer ainsi qu'il convient; on vous avertira quand il sera temps.

Je retournai dans mon appartement, où mes sœurs m'attendaient avec impatience pour savoir de moi quels sont les discours que l'on tient à une jeune fille sur le point de se marier. Pour passer le temps, elles avaient paré ma grande poupée avec sa plus belle robe et tous mes diamants; elle avait ma coiffure, mes dentelles, et se tenait droite en face d'un grand portrait du roi Louis XIII. Pauvre poupée! pauvre Jacqueline! qu'elle était superbe et qu'elle était aimée! — Jacqueline de Bavière, rien que cela! à cause d'une belle histoire que nous avions lue.

En trouvant ma poupée à mon image et à ma ressemblance, les larmes que ma mère avait refoulées au fond de mon cœur coulèrent le long de mes joues et bientôt sur celles de Jacqueline, que j'embrassai en sanglotant. Les rôles étaient changés: j'étais la mère et Jacqueline la fille.

— Ah! ma chère Jacqueline! ma bonne Jacqueline! m'écriai-je, me faudra-t-il vous quitter?

Pourquoi ma mère ne m'avait-elle point parlé comme cela? C'eût été bien moins raisonnable, mais bien plus maternel, à ce qu'il me semble.

Mes sœurs, en me voyant pleurer, pleurèrent aussi et m'entourèrent de leurs bras.

— Non, ma sœur, s'écria l'aînée *généreusement;* puisque vous partez, vous aurez Jacqueline à vous toute seule.

J'ai besoin d'expliquer cet adverbe *généreusement*, que j'ai souligné.

Jacqueline était ma propriété *indivise*, comme disait l'intendant de Dampierre, à propos d'un petit champ qui nous avait appartenu et qui, je n'ai jamais su comment, était devenu la propriété de ses trois fils.

— Vous aurez Jacqueline à vous toute seule, nous vous la donnons.

— Ah! du moins, répondis-je, je ne quitterai pas tout à la fois.

— Mais vous avez un mari, vous, répondit *hargneusement* la seconde de mes sœurs, et nous n'en avons

pas. Un mari qui donne de pareils diamants vaut bien Jacqueline, qui ne donne jamais rien, et à qui il faut toujours, au contraire, donner quelque chose.

Les deux adverbes soulignés peignent mes deux sœurs au naturel.

III

Sur ces lamentations et ces récriminations, Babette et nos femmes entrèrent pour commencer notre toilette. Il fallut dépouiller la princesse de Bavière à mon profit. En vérité, une fois parée, je n'étais guère plus grande qu'elle, et je n'avais pas si bien l'air d'une fiancée. Cependant, ma petite personne me sembla plus importante de moitié. Je me tournai en face de mon miroir. Je fis la révérence au portrait du roi. Je tâchai d'allonger ma queue en me baissant, et de prendre les airs de la duchesse de Richelieu, quand elle nommait les dames à la reine, et tout cela pour que le temps passât plus vite. Il me semblait que M. de Verrue ne se montrerait jamais.

On me vint avertir.

Je me sentis d'abord intimidée ; mais je repris courage en songeant que j'avais, comme ma mère, une gorgerette de point de Flandre, un corps de jupe et un bas de robe, ce qui faisait nécessairement de moi un personnage. Je suivis l'écuyer de la duchesse, qu'on appelait M. de Magloire, et ma gouvernante Babette, qui m'ouvraient les portes; enfin j'arrivai à la salle du dais, où l'on s'était établi, selon les usages des grandes réceptions.

Mes conducteurs s'effacèrent.

J'entrai.

Ma mère vint au-devant de moi; elle me prit la main tandis que je faisais la révérence, et me mena devant un grand homme maigre, habillé de violet, avec des cheveux négligés, le nez en bec de faucon, la mine haute et sévère, et l'œil *fouilleur* et à fleur de tête, ce qui lui donnait l'apparence la plus impertinente du monde.

J'eus un instant de terreur, je crus que l'on m'avait donné un faux portrait et que j'étais devant mon mari. L'habit violet eût dû me rassurer; mais je n'avais point, à cette époque, fait étude des costumes; quoi qu'il en

soit, je frissonnai. Avais-je le pressentiment des malheurs dont cet homme devait chercher un jour à m'accabler?...

— Monsieur l'abbé de la Scaglia, dit ma mère, voici mademoiselle d'Albert, ma fille.

Je ne levai pas les yeux; je compris que ce monsieur violet était l'oncle du comte de Verrue, le frère de son père; l'abbé de la Scaglia de Verrue, qui devait mener son neveu en France, et le conduire à l'autel, accompagné de l'ambassadeur du duc de Savoie et de plusieurs personnes de qualité ayant l'honneur de lui appartenir. L'abbé avait une voix voilée, qui semblait toujours émue et qui trompait fort; à l'entendre, on l'aurait cru bon. En le voyant, on le croyait moins; en le connaissant, on ne le croyait plus du tout.

Au reste, je n'en donne ici que le crayon. Nous tâcherons de le peindre plus tard.

— Mademoiselle est bien plus belle que son portrait, dit-il, et je suis sûr aussi qu'elle a beaucoup plus d'esprit que ses lettres. Nous avions cependant été émerveillés de tout cela; maintenant, nous serons plus heureux que nous ne le supposions encore.

C'est mon frère qui m'a, plus tard, répété ce compliment; car, pour moi, je n'entendais rien. J'attendais ce qui allait suivre. D'ailleurs, ce prêtre me regardait d'une façon singulière et son regard me troublait.

L'abbé prit à son tour M. de Verrue par la main, et le mena en face de moi.

— Mademoiselle, voici le plus fortuné des mortels, dit-il avec un demi-sourire d'amère ironie.

Cette manière de présenter un futur époux était au moins hardie : que s'en devait-il suivre? Le bonheur annoncé viendrait-il réellement? Hélas! l'abbé de la Scaglia n'a jamais passé pour un grand prophète.

Ces révérences et ces préliminaires terminés, nous nous assîmes en cercle et la conversation commença.

L'abbé m'adressa plusieurs questions entortillées de louanges; ma mère ne me laissa point le temps de répondre. On craignait ma timidité, ou ma hardiesse. Ma mère ne me connaissait point assez pour être sûre de moi. Les soins de la cour, les affaires du monde et mille autres choses ne lui ayant jamais permis de nous suivre et de nous étudier comme elle l'aurait fait sans doute en tout autre état.

M. de Verrue me parla ; je le regardai, pour lui répondre, et je restai toute charmée, et, par conséquent, toute muette. Il avait alors vingt-deux ans à peu près, les plus beaux yeux et les plus beaux cheveux de toute l'Italie, une taille à souhait, un sourire frangé de perles et des mains à servir une reine. Son babil était du dernier galant ; on y voyait tout le soin de me plaire, à moi qui n'avais jusque-là reçu de soins de personne. Ma petite vanité ne fut donc pas peu flattée de ce charmant mari. J'avais grande envie de le quitter pour aller le dire, comme faisait M. le chevalier de Guise pendant ses bonnes fortunes ; mais on ne sort pas aussi facilement que cela d'une soirée de fiançailles et de contrat.

Nous en eûmes jusqu'à dix heures.

Le lendemain fut consacré aux visites de famille, le surlendemain aux visites des amis particuliers, le jour suivant fut celui de Versailles et de MM. les princes du sang, où mon père conduisit partout son futur gendre. Ce fut un tourbillon étourdissant, et, depuis ce moment jusqu'au jour du mariage, je n'eus pas le temps de me reconnaître. J'avais quitté l'appartement de mes

sœurs pour prendre, avec Babette, celui de madame de Chevreuse, lequel ne servait que dans les grandes occasions. La messe fut dite à la chapelle de l'hôtel. Le roi n'aimait point que l'on mariât les étrangers chez lui. L'assemblée était nombreuse. L'abbé de Verrue se défendit d'officier par sa parenté proche. Le fait est qu'il n'officiait guère et que son état de prêtre ne l'occupait qu'à ses moments perdus ; il avait au moins cette conscience-là.

Après le dîner, le souper et le reste, le coucher eut lieu suivant les usages habituels, et la chemise nous fut donnée en pompe chacun de notre côté.

Nous restâmes seuls.

Ce fut pour moi une grande nouveauté que d'être débarrassée de mes lisières. M. de Verrue se montra honnête homme et homme d'esprit. J'étais trop jeune et trop ignorante pour songer à l'amour ou même pour y faire songer. Cependant, j'en suis sûre, celui que j'eus pour lui dans la suite prit ses racines en ce jour-là. Nous causâmes fort, je n'eus plus peur de lui ; je lui ouvris mon petit cœur d'enfant. Je lui promis de ne rien regretter derrière moi, en le suivant dans son beau pays

d'Italie; d'aimer sa mère autant que je l'aimais lui-même. Hélas! j'ignorais combien cette promesse-là me conduirait loin et me coûterait à tenir.

J'étais donc, aux yeux du monde, sinon en réalité, la comtesse de Verrue; il ne me restait rien de mademoiselle d'Albert, pas même le nom, que notre mariage léguait à ma sœur cadette. On me garda quelques jours encore à Paris, à Versailles et à Dampierre pour me montrer. Ensuite, on parla de faire les coffres et le jour de mon départ fut fixé.

M. de Verrue avait amené un fort grand équipage. Nous devions voyager dans une calèche à six chevaux. L'abbé avait la sienne derrière, et une troisième suivait pour mes femmes; et puis quantité de gens à cheval et même des pages, ce qui n'allait en France qu'aux gens titrés, mais ce dont les seigneurs de Savoie ne se privaient point. Je fus embrassée et pleurée de toute ma famille; ma mère et mon père, lui-même, mirent le *décorum* de côté et s'attendrirent; mes sœurs fondaient en eau, et, comme j'étais déjà en carrosse, je vis accourir la dernière, enfant de six à sept ans, traînant à grand'peine dans ses bras Jacqueline de Bavière, en

habits de gala, les mêmes qu'on lui avait mis le jour de mes noces, avec des cheveux fort épars. Elle essaya de monter sur le marchepied pour arriver jusqu'à nous, et, comme elle n'y pouvait parvenir, elle se mit à crier :

— Tenez, madame la comtesse de Verrue, ayez soin de Jacqueline, je vous en conjure.

M. de Verrue se récria à son tour, demandant ce que signifiait cette entrée.

— Oh! monsieur, m'écriai-je tout éplorée, c'est Jacqueline. Jamais on n'eût pris un ton plus tragique pour annoncer à Philippe le Bon la vraie princesse au milieu de ses malheurs.

—Eh! qu'avons-nous besoin de Jacqueline en voyage? me dit le comte le plus gravement du monde. Faites-lui vos adieux, madame, et séparez-vous d'elle courageusement.

— Monsieur, repris-je, mes sœurs m'ont donné Jacqueline, j'emmène Jacqueline, laissez-moi Jacqueline!

Babette, qui entendait mes cris de la voiture où elle était déjà montée, sauta à terre, accourut et vit de quoi il était question.

Je serrais Jacqueline contre mon cœur.

— Madame la comtesse, dit Babette, M. le comte n'a que faire de cet enfantillage-là; songez donc à ce que vous êtes et où vous allez!

Je me mis à pleurer de plus belle. Mais M. de Verrue, loin de s'en fâcher, fut, tout au contraire, touché de ma peine.

— Je ne demande pas mieux que de prendre Jacqueline, madame, dit-il, puisque vous la souhaitez si ardemment. Seulement, avec votre permission, on la pourrait mettre en un coffre; car il ne me paraît pas absolument nécessaire de l'avoir en carrosse avec nous.

— Dans un coffre! m'écriai-je. Oh! monsieur, elle sera bien mal dans un coffre.

M. de Verrue ne put s'empêcher de rire et proposa un terme moyen : c'était de mettre Jacqueline dans le carrosse de nos gens.

Je consentis à ce sacrifice, à cause de la manière dont il me fut demandé de la bouche et surtout des yeux.

M. de Verrue avait un de ces regards auxquels on ne résiste pas.

Jacqueline, bien enveloppée, fut confiée à Babette,

qui s'engagea à avoir d'elle le plus grand soin tout le long de la route.

J'étais tranquille; — avec Babette, Jacqueline ne manquerait de rien.

Voilà ce que j'étais quand on me maria!

IV

Pendant la route, l'abbé de la Scaglia vint souvent dans notre calèche. Il me combla de bonbons, de friandises et de morale; les uns ne me plaisaient pas plus que l'autre. Il est des gens dont les parfums n'ont point d'odeur, dont les diamants n'ont point d'éclat, dont les soins n'ont point de charme. Ils rendent tout désagréable, même l'amour.

Mon révérend oncle avait la chance d'être un de ceux-là.

Mon instinct ne me trompait pas.

Quant à mon mari, il n'eut qu'un défaut, c'est sa famille; sans sa famille, c'était un être parfait; c'était un homme à se faire aimer des plus rebelles. Sa patience et sa douceur, pendant cette longue route, ne se

démentirent point un instant, et cependant, maintenant que j'y pense, je devais être une insupportable compagne de voyage. Il alla au-devant de mes moindres fantaisies, il prévint mes moindres désirs; il veilla sur mon sommeil; il fut gai, enfant, aimable, jouant avec moi comme s'il eût eu mon âge. Il plaça même, un beau jour, Jacqueline à côté de lui, et, comme il me parut qu'il lui faisait trop de tendresses, ce fut moi qui la renvoyai dans l'autre voiture. Je crois que j'en devenais jalouse.

Tout alla donc pour le mieux, et, dès le troisième ou le quatrième jour de route, je ne regrettais plus rien du tout.

Nous traversâmes les Alpes au mont Cenis. J'ambitionnais bien sincèrement le moment où je serais au fond de cette vallée que je voyais s'ouvrir à deux ou trois mille pieds au-dessous de moi.

J'y arrivai comme on arrive, hélas! aux choses les plus éloignées, et bientôt s'ouvrit cette splendide contrée où règne Turin. J'étais ravie, ayant toujours aimé les beaux paysages.

Mais, au contraire de moi, je trouvai mon mari tout

triste et tout dolent. Il ne répondait plus à mes plaisanteries, il me reprenait même de ma gaieté; il fit plus, il rudoya la princesse de Bavière, et, comme je lui demandais la raison de tout cela, il me répondit qu'il n'y en avait aucune autre qu'un changement d'humeur. Une de mes femmes nommée Marion, qui était celle que j'aimais le mieux après Babette, et que je consultai à un relais de poste, me dit qu'elle allait étudier cela, et qu'à la prochaine halte elle me donnerait son avis sur ce changement.

J'attendais avec impatience.

L'abbé de la Scaglia, lui, paraissait plus gai, plus ironique, à mesure que croissaient la tristesse et la préoccupation de mon mari.

A la dernière couchée, Marion accourut tout effrayée dans ma chambre.

— Oh! ma bonne Marion, lui demandai-je, qu'y a-t-il donc, et d'où vient que tu es si effarouchée?

— Madame, madame, me répondit la pauvre fille, il y a bien du nouveau, allez, et vous n'aviez pas tort d'être inquiète.

— Bah! et qu'est-il donc arrivé?

— M. le comte vient de donner l'ordre d'enfermer Jacqueline dans un coffre cloué.

— Mais un coffre cloué, c'est un cercueil!

— Mon Dieu, oui! sans compter le reste.

— Le reste! qu'est-ce que le reste? Dis-le-moi, je le veux.

— Eh bien, il paraît que madame la comtesse douairière est perpétuellement de mauvaise humeur, qu'elle gronde du matin au soir, que M. le comte en a une frayeur épouvantable, et que M. l'abbé de la Scaglia se met toujours du parti de madame sa sœur.

— Es-tu sûre de cela, Marion?

— Aussi sûre que de ma mort à venir, madame la comtesse; le valet de chambre de M. l'abbé s'est déboutonné à l'instant même sur toutes ces choses, ce qui ne lui était pas arrivé depuis son départ de Paris.

— Miséricorde! que deviendrons-nous alors? Voilà donc pourquoi M. le comte est, depuis hier, si différent! il approche de sa mère : il en sent déjà l'influence.

A partir de ce moment, j'eus beaucoup de peine à cacher que j'étais instruite. Je pris des façons de petite

fille en pénitence. Je ne daignai pas me plaindre de l'enlèvement de Jacqueline dont j'enrageais, et je me résignai à être maussade pour me former.

Oh! que tout cela est aujourd'hui loin de moi! que d'événements depuis lors, que de souffrances, que de larmes, que de craintes, que de sacrifices, que de fautes aussi! Je ne puis m'empêcher de m'arrêter complaisamment sur ces derniers moments d'enfance, sur cette limite posée entre deux époques.

Le soir même, j'arrivai à Turin. Je fus reçue en haut du degré de son palais par ma belle-mère, madame la comtesse douairière de Verrue.

J'aime peu les portraits, ils sont rarement fidèles : les gens agissent et se révèlent. Vous verrez madame de Verrue à l'œuvre et vous la jugerez.

Quant à sa figure, elle était une belle et imposante personne âgée de cinquante ans; elle s'était mariée tard et avait conservé le roide et l'aigre des vieilles filles. Elle avait un port de tête royal; des yeux fauves qui commandaient; un geste lent mais impérieux; tout ce qu'il faut pour régir et dominer les autres, — les enfants surtout.

Elle m'embrassa froidement et en vraie belle-mère. Mon mari lui prit la main; il en approcha ses lèvres plutôt qu'il ne la baisa, et il me parut qu'il tremblait.

Je me demandai si c'était pour lui ou pour moi.

Plus tard, je vis bien que c'était pour tous deux.

L'abbé reçut un signe d'amitié auquel il répondit par un salut hautain. Ils ne s'aimaient pas, je le comprenais dès cet instant.

Mais ils se ménageaient, je le compris ensuite.

Cette femme et cet homme échangèrent un regard dont je me suis rendu compte plus tard. L'abbé semblait dire : « Voici une rivale que j'amène, plus que jamais vous avez besoin de moi. » Madame de Verrue acceptait l'appui avec un dépit amer, mais elle l'acceptait.

— Soyez la bienvenue, madame, me dit ma belle-mère, quoique vous vous soyez fait attendre.

— Madame, les chemins étaient mauvais, et ne secondaient pas notre impatience, avança mon mari pour nous excuser.

— C'est égal, vous avez été quatre jours de trop en route; on pouvait venir plus tôt : madame Royale me le disait encore hier au soir.

— Quand on joue par les sentiers, dit l'abbé, on peut s'oublier quelquefois.

— Qui donc a joué? demanda madame de Verrue d'un air enflammé.

— C'est moi, madame, dit vivement le comte.

— Ce sont eux, ajouta le bon abbé.

— Oh! oh! quel empressement à venir rejoindre sa mère! Je m'en souviendrai.

Le comte de Verrue baissa la tête et n'eut garde de répliquer. J'étais encore plus étonnée et plus interdite que lui, la chose m'étant plus nouvelle : mon père et ma mère, si rigides et si réguliers, n'eussent jamais parlé ainsi à aucun de nous.

Cette maison, grande, immense, sombre, avec son dallage et ses degrés de marbre, me glaçait le cœur; comme il faisait nuit, on portait devant nous des torches fumantes qui nous éclairaient de près, mais qui laissaient dans l'ombre les immenses galeries et les rendaient véritablement effrayantes. Madame de Verrue marchait près de moi et m'examinait comme une marchandise achetée ou un cheval de parade que l'on doit monter le lendemain. Elle entra la première dans une

salle immense où se trouvaient réunies vingt ou trente personnes, toutes parentes à un degré plus ou moins éloigné de la maison de Verrue et auxquelles il fallait faire la révérence.

Je trouvai les costumes étranges et les airs sérieux : on eût dit des portraits de famille, ayant reçu de l'intendant du château la permission de descendre momentanément de leurs cadres. C'étaient presque tous, au reste, des gensde la plus haute qualité et tenant les premières charges de la cour. Ma belle-mère était elle-même dame d'honneur de madame de Savoie, encore régente, ou du moins en ayant gardé l'autorité; ce qui donnait à madame de Verrue un grand crédit dont elle usait largement, moins pour servir ses amis que pour nuire à ceux qui ne lui plaisaient pas.

Je ne remarquai point complétement, ce jour-là, les gens auxquels on me présentait; mes regards s'embrouillaient, tant ma belle-mère me faisait peur avec ses grands yeux.

En me conduisant devant chaque personne, on me la nommait et l'on me disait :

— Saluez, comtesse!... c'est monsieur votre oncle...

Saluez, comtesse!... c'est madame votre cousine...

Oh! que j'en avais, mon Dieu! de ces oncles et de ces cousines à révérences! Cela dura plus d'une heure et demie. Je mourais de faim et je me sentais une irrésistible envie de pleurer.

Mon mari nous suivait comme un enfant attaché à nos jupes. Il me sembla bien petit, et je ne sais par quelle folie de petite fille ou de femme imbécile je m'y attachai fortement à cause de cela, et plus que je n'eusse fait, peut-être, s'il avait commandé dans toute cette assemblée au lieu d'obéir.

Cependant, je tournais un œil d'envie vers un buffet chargé de glaces et de fruits dont tous les autres s'approchaient, excepté moi, en l'honneur de qui il était dressé. C'était un vrai supplice de Tantale.

J'eus alors un moment de révolte, et je ne comprends pas encore comment je m'y décidai; je laissai mon septième cousin issu de germain, planté comme un piquet, au milieu de la salle, et je m'en allai droit au bout de cette grande pièce où se trouvait un gentilhomme fort propre et fort bien posé debout en face des plateaux et des verres, et je lui demandai de me servir. Il s'em-

pressa de me présenter une orange et je ne sais plus quoi dans la plus belle argenterie que l'on pût voir. Ma belle-mère me regardait stupéfaite; je suis sûre que, d'après ce trait, elle me crut capable de tout. Cet acte la mit en garde contre moi, et fit qu'elle se prépara à un gouvernement rigoureux comme étant la seule manière de me conduire.

J'ai peut-être dû à cette rage que m'avait faite l'estomac besogneux le malheur de toute ma vie!

Lorsque j'eus dévoré mon orange et ce je ne sais plus quoi qui l'accompagnait, je retournai vers madame de Verrue, qui m'attendait avec une bouche sans lèvres à force de les mordre.

— Je ne sais, madame, me dit-elle, si, à la cour de France, on a l'habitude de ne point rendre les saluts que l'on reçoit de ses parents; mais, à la cour de Turin, nous tenons à ces choses-là, je vous en avertis.

L'abbé de la Scaglia fit une mine et un geste qui signifiaent : « Que vous avais-je dit? »

Je ne sais ce qui serait arrivé si les officiers n'avaient annoncé le souper, ce qui me fit pousser un grand soupir de joie. Je trouvais la grandeur lourde à sup-

porter, et j'envoyais un regard fort tendre en arrière, vers ma petite chambre, mes sœurs, nos bons rêves et notre liberté!

Le repas fut interminable : il était servi avec une magnificence encore plus princière que dans nos grandes maisons; la noblesse de Savoie n'était pas épuisée comme la nôtre par les guerres de la Ligue, par les échafauds de M. de Richelieu et par les combats de la Fronde; et beaucoup d'entre ces familles pouvaient puiser à même des trésors amassés pendant des générations.

Enfin, nous nous levâmes et l'on songea à rentrer chez soi. Je fus conduite en cérémonie à l'appartement d'honneur; ma belle-mère me le cédait, et elle eut soin de me faire savoir que je devais lui rendre cet honneur en obéissance.

Voici les propres paroles de ma belle-mère :

— Je ne suis rien dans cette maison à dater de ce jour, me dit-elle, et c'est vous qui y commanderez.

Puis, comme je fis un mouvement :

— Je ne vous refuserai pas mes conseils, ajouta-t-elle; et, quand je vous les donnerai, je vous demande

de vouloir bien les suivre. Je connais ce pays et je le connais bien; vous l'ignorez, vous êtes jeune et je suis vieille : il y a donc de grandes raisons pour que vous m'écoutiez.

J'étais interdite; je ne savais que répondre. Mon mari vint à mon secours.

— Madame de Verrue sera trop heureuse de vous obéir comme moi, ma mère, et vous trouverez en nous deux la même soumission, la même déférence.

J'étais surprise, tant ce que je voyais me confondait : cette magnificence, cette richesse, à côté d'un esclavage sans appel, me paraissait une singulière condition malgré ma jeunesse. Je comprenais que ce n'était pas pour M. de Verrue la véritable attitude. Je le sentais gêné devant moi, il devait l'être encore bien plus devant les autres. J'avais hâte d'être seule avec lui pour m'expliquer. Il suivit sa mère; mais je comptais le voir revenir. J'attendis quelque temps debout et levée; puis, minuit ayant sonné, mes femmes me déshabillèrent. Je gardai Marion près de moi, elle me mit au lit et nous causâmes jusqu'à près de deux heures du matin. La pauvre fille tombait de lassitude. Je la

renvoyai. Je luttai encore quelques instants contre le sommeil. Enfin mes yeux se fermèrent malgré moi.

M. de Verrue ne vint pas.

V

A mon réveil, je regardai tout autour de moi ; j'étais seule, bien seule.

Je sonnai. Marion entra et donna du jour. La matinée était déjà assez avancée.

Marion regarda autour d'elle avec autant de curiosité, au moins, et plus d'inquiétude que je n'avais fait ; puis elle s'approcha de mon lit sur la pointe des pieds, comme si elle craignait que l'on n'entendît le bruit de ses pas, et, d'un air fort mystérieux, elle m'apprit que M. de Verrue occupait un appartement voisin du mien et presque semblable, et qu'avant notre arrivée, la douairière de Verrue avait fait murer les portes de communication depuis la première jusqu'à la dernière.

— Ah! madame, me dit la pauvre Marion d'un air tout effaré, vous allez être ici bien plus petite fille qu'à l'hôtel de Luynes!

— Comment devines-tu cela, Marion? lui demandai-je.

— Madame, je ne devine point, et ma pénétration n'est pas si grande : je le sais par les gens de la maison. Madame la comtesse douairière n'entend pas que rien lui résiste ; elle veut commander en souveraine, et M. le comte est le premier de ses domestiques.

— Et moi donc! m'écriai-je, que serais-je alors?

Puis, les larmes aux yeux :

— Oh! mon Dieu! mon Dieu! continuai-je, que je vais donc m'ennuyer ici! Si je pouvais seulement demeurer enfermée dans ma chambre! Mais non, il me faut être prête pour le déjeuner, m'habiller ensuite en grand habit pour aller à la cour saluer madame Royale et le duc de Savoie.

— Que voulez-vous, madame! on n'est pas mariée pour s'amuser.

— Oh! non, va, je t'en réponds, ma pauvre Marion! Maintenant tu sais quelle jupe, quel bas de robe, quelles pierreries il me faut; prépare-moi tout cela, et rapporte-moi Jacqueline, cela me consolera un peu. Je lui parlerai de la France. Oh! mon Dieu, que n'y suis-

je encore, dans ma pauvre France! Babette est-elle levée?

— Je crois que oui, mademoiselle.

— Qu'elle vienne aussi, alors.

Marion sortit pour m'obéir.

Ma pauvre Babette m'évitait depuis le commencement du voyage; j'ignorais la raison de cette apparente indifférence. Je l'ai sue depuis : cette excellente femme se gardait pour les mauvais jours. Elle craignait de se mettre en influence étrangère entre mon mari et moi; elle prévoyait de longues douleurs pour la jeune fille éloignée de tous les siens, livrée à des inconnus. Mais, avant de donner ses conseils, elle voulait savoir les diriger. Aussi, ce matin-là, ne parut-elle encore que pour s'informer de ma santé et pour inspecter ma parure; en vain je lui adressai mille questions. Elle se renferma dans des réponses courtes et banales lorsque sa sollicitude fut satisfaite.

— Mais M. de Verrue, mais M. de Verrue, répétais-je impatientée, ne l'apercevrais-je donc point? Va me le chercher, Babette; va lui dire que je l'attends.

Trois fois j'envoyai inutilement; enfin, à la quatrième

ambassade, Babette revint me dire que le comte était chez sa mère et me viendrait visiter en la quittant.

— Toujours sa mère, Babette! pourtant il n'est pas le mari de sa mère.

— M. le comte a sans doute des affaires importantes à traiter avec elle, me dit Babette ; il faut un peu songer à cela, madame, et ne pas vous tourmenter afin de ne pas le tourmenter lui-même.

— Hélas! j'avais peu de cette vertu si nécessaire aux femmes, dans ma condition surtout. J'étais vive, emportée, jalouse, mais jalouse à faire honte aux tigres.

En ce temps-là, j'aimais déjà M. de Verrue d'un sentiment assez fort pour annoncer ce qu'il deviendrait plus tard et pour développer chez moi le penchant à la jalousie, auquel j'ai dû peut-être toutes mes erreurs. Je séchais d'impatience et de colère en face de cette usurpation de mon bonheur, et j'allais peut-être faire une autre équipée dans le genre de la veille, aller chercher moi-même M. de Verrue jusque chez sa mère, lorsque enfin il parut.

Il me baisa froidement au front; je fis signe à Babette et à Marion de nous laisser seuls. Il se promenait par

la chambre et semblait très-embarrassé. Je le regardais aller et venir en lui adressant tout à la fois vingt questions. Mais lui marchait toujours sans me répondre.

— Mais, monsieur, expliquez-vous donc, continuai-je, tout en chiffonnant Jacqueline, qui n'en pouvait mais, et sur qui je passais le trop plein de ma colère. Pourquoi ne vous ai-je pas vu depuis hier? Pourquoi madame votre mère, qui m'a déclarée maîtresse au logis, a-t-elle retenu sur vous l'autorité de nous séparer? Que lui ai-je donc fait? Dites!

— Chère comtesse, me répondit mon mari, il faudra rentrer la princesse de Bavière.

— Pourquoi cela? Je n'ai qu'une amie et vous voulez m'en séparer!

— Qu'elle habite un de vos cabinets les plus reculés où vous et moi pénétrions seuls, je le veux bien, j'y consens volontiers ; mais gardez qu'elle ne soit vue, même de vos femmes italiennes.

— Pourquoi?

M. de Verrue se mit à rire.

— Oui, pourquoi? Je vous demande pourquoi.

— Mon Dieu, pourquoi, je vais vous le dire, chère

comtesse : parce qu'en Piémont les femmes mariées ne jouent point à la poupée.

— Céla suffit, monsieur. Il ne s'agit point ici de Jacqueline ; il s'agit de vous ; il s'agit de votre changement à mon égard. Me croyez-vous assez petite fille pour ne pas le remarquer, pour n'en pas deviner la cause ? Madame votre mère ne m'aime pas ; madame votre mère veut vous empêcher d'être avec moi ; madame votre mère veut être la dame de ce palais, et que je sois, moi, la très-obéissante servante de sa grandeur. Eh bien, cela ne sera pas, entendez-vous, monsieur le comte ; sa grandeur, qu'elle la garde, je n'y tiens pas, j'aimerais mieux plus de liberté. Mais vous, vous ! vous êtes mon mari, je suis votre femme ; c'est moi que vous devez aimer et non pas votre mère, et, à moins que vous n'ayez pris votre parti de me rendre malheureuse, vous allez être avec moi comme vous étiez à Paris, comme vous étiez au commencement et non à la fin du voyage. Le voulez-vous ?

Je n'ai jamais vu d'homme plus embarrassé que ne le fut le pauvre comte à cette échappée conjugale. Il allait peut-être, cependant, s'expliquer avec moi, lors-

que madame de Verrue entra, précédée de son écuyer ouvrant les portes devant elle et suivie de deux demoiselles.

Elle était en grand habit et partait pour la cour.

Je ne songeai pas même à m'excuser de ne l'avoir point vue encore, de ne lui avoir point rendu mes devoirs du matin; elle m'était en ce moment parfaitement odieuse, et je lui aurais plutôt jeté à la tête des injures que des compliments.

— J'espère, *ma fille,* dit-elle en entrant, que vous serez bientôt prête, et que vous ne ferez point attendre Son Altesse royale. Je me rends au palais; mais je vous préviens que, dans deux heures, *il faut* m'y avoir rejointe.

Ce mot *ma fille* fut lancé comme une pointe, et le *il faut* acheva la signification.

Si j'avais eu seulement trois ou quatre ans de plus, j'aurais mieux compris; j'aurais répondu au lieu de me taire, et j'aurais sauvé peut-être mon avenir.

Mais que vouliez-vous que je répondisse, à treize ans et demi?

Dans le moment de silence qui suivit la recomman-

dation, les regards de ma belle-mère tombèrent sur ma pauvre Jacqueline, et je vis frissonner mon mari, qui suivait avec anxiété les yeux de la comtesse. La douairière marcha vivement vers le canapé où était couchée l'innocente princesse, et, la soulevant d'un air de mépris, elle me demanda si je comptais bientôt avoir une fille.

— La précaution est bonne, continua-t-elle, et prouve que vous réfléchissez : apporter de Paris des jouets pour vos enfants lorsque vous vous mariez à peine. Allons! allons! je vois que vous ferez une excellente mère : tant mieux pour mes petits-fils. En attendant, ajouta-t-elle en se retournant vers un page, emportez cela dans quelque chambre écartée, et qu'on enferme ce joujou jusqu'à ce qu'il en soit besoin.

Le ton de madame de Verrue n'admettait pas de réplique. On prit, on emporta la princesse de Bavière, et je ne l'ai jamais revue.

Dieu sait ce qui est arrivé à la pauvre Jacqueline.

Si j'insiste comme je le fais sur cette circonstance, en apparence si futile, c'est qu'elle eut sur le reste de

ma vie une influence grave; c'est qu'à tout prendre ce coup de volonté de ma belle-mère fut le premier jalon de la haine qui, à partir de ce jour-là, s'établit entre nous. En m'enlevant ce dernier gage de l'affection de mes sœurs, ce souvenir de mon enfance; en me faisant entrer dans ma vie de femme par la porte des larmes, ma belle-mère me blessa vivement : elle me montra sa résolution de ne me ménager jamais, de me courber à son joug, de me priver enfin, les uns après les autres, de tous mes bonheurs.

Je ne fus point, de mon côté, assez habile à dissimuler cette haine, à cacher cette disposition révoltée, et, de ce jour, le dernier mot de l'indulgence fut dit entre ma belle-mère et moi.

Et voilà comment un grain de sable devient un écueil.

Nous allons maintenant laisser un peu ce qui concerne M. de Verrue, Jacqueline de Bavière et moi, pour nous occuper de la cour de Savoie, de ce qui s'y passait alors; des différents personnages que l'on y voyait, et surtout du grand prince qui illustrait son règne à peine commencé.

VI

Victor-Amédée II, que nous appelions en France *M. de Savoie*, était encore sous la tutelle de madame Royale, sa mère, dont nous allons parler d'abord; car madame Royale était la principale figure de cette cour. Elle avait pris ce titre de *madame Royale*, je ne sais trop pourquoi, puisqu'elle n'était point fille du roi, mais bien de ce charmant duc de Nemours que toutes les femmes adoraient au temps de la première régence; — ce bon temps où l'on s'occupait du matin au soir à se battre et à se faire l'amour, où l'on changeait de parti en changeant d'amant ou de maîtresse, et où l'on soupirait ensemble, sans compter le reste, sauf à s'envoyer le lendemain une arquebusade, en recommandant de ne pas tirer au visage; car on tenait bien plus à ses yeux qu'à sa vie, et un homme défiguré n'avait plus rien à espérer de la fortune, témoin M. de la Rochefoucauld. Il en devint misanthrope et écrivit ces belles maximes que n'eût jamais écrites le prince de Marsillac.

M. de Nemours se battit avec son beau-frère M. de Beaufort, qui le tua bel et bien d'un pistolet chargé de trois balles sans s'inquiéter de la parenté. M. de Nemours laissa deux filles, dont l'une épousa M. de Savoie, fils de madame Christine de France, et l'autre don Alphonse VI, roi de Portugal. Cette dernière était une personne entendue. Il se trouva que son mari n'était capable d'être, à son gré, ni mari ni roi. Elle fit casser le mariage, reléguer Alphonse dans un couvent, et épousa le propre frère de ce déposé, l'héritier du trône. Elle y gagna de garder la même couronne et d'avoir un autre mari.

Les deux sœurs s'aimaient fort : elles avaient dès longtemps formé le projet d'unir leurs enfants et leurs États le plus étroitement possible. Madame Royale, régente, la reine de Portugal, toute-puissante chez elle, résolurent donc de marier Victor-Amédée à l'infante de Portugal, supposée héritière. A peine le jeune duc avait-il quinze ans. Le conseil de régence y fit d'abord quelques difficultés; ce conseil, composé d'après le testament du feu duc, renfermait des hommes intègres, savants et capables, parmi des médiocrités.

Le plus opposant à cette mécanique était le principal acteur, le jeune duc lui-même. L'idée d'aller régner en Portugal ne lui souriait pas ; il fallait quitter ses sujets, son pays et surtout son premier amour, celui qui devait plus tard reparaître encore d'une façon si étrange : la marquise de Saint-Sébastien, alors jeune et belle, alors dans tout l'éclat de cet esprit terrible d'intrigues et d'ambition qui lui fit jouer un si grand rôle. Madame de Saint-Sébastien était d'une adresse et d'une finesse sans pareilles. Elle était fille du comte de Cumiana, grand maître de la maison du duc et chevalier de l'Annonciade ; elle comptait parmi les filles d'honneur de la régente. Brune et leste, elle semblait beaucoup plus jeune qu'elle ne l'était réellement, et l'on n'eût jamais deviné les vues profondes qui se cachaient dans cette jolie tête.

Mademoiselle de Cumiana fut placée par son père près de madame Royale comme fille d'honneur. Le prince était bien jeune encore ; elle, aussi. Le duc commença de la remarquer et s'occupa d'elle de façon à alarmer sa famille et la régente.

Les filles d'honneur avaient, dans le palais, des

chambres indépendantes les unes des autres; on prétend qu'elles en profitaient, et mademoiselle de Cumiana ne fut pas plus sévère que ses compagnes; mais elle eut peut-être une excuse de plus qu'elles. Celui qu'elle aimait, qu'elle aima toute sa vie, — mon témoignage n'est pas suspect, — était non-seulement le maître de tous, non-seulement un des plus grands princes de l'Europe, mais encore un homme remarquable en toute chose.

La pauvre Cumiana, voyant que tout le monde fléchissait devant le prince, céda comme les autres; elle eut la faiblesse de montrer le chemin de sa chambre au jeune duc; il se garda bien de l'oublier, et, dès la seconde visite, l'imprudente n'avait plus rien à lui refuser.

Victor-Amédée était dans toute la primeur des passions, et commençait à peine à les connaître. Sa maîtresse l'aimait uniquement, et, bien que très-épris, ils eurent tous les deux assez de finesse pour cacher leurs intelligences jusqu'au jour où les suites en devinrent dangereuses et visibles. Ce fut alors une grande frayeur. Cumiana connaissait son père; chez lui, l'ambition ne

pouvait éteindre l'honnêteté, et le séducteur de sa fille, fût-il prince ou goujat, ne pouvait attendre ni indulgence ni pardon.

Dans cette extrémité, comme la pauvre fille avait un grand caractère, elle résolut de recourir à un grand remède. Elle fit d'abord venir le médecin Petechia pour être certaine de son malheur, et, quand elle ne conserva plus de doute, elle se décida, sans rien dire de sa décision à son amant, qui s'y fût opposé peut-être.

Victor-Amédée était en ce moment tout à son amour pour la jeune Cumiana, et il était loin de soupçonner le dessein de la demoiselle d'honneur. C'est cet amour qui le faisait résister aux projets d'union de sa mère.

Ce motif, il ne l'avouait point; il en donnait mille autres excepté celui-là; il prenait madame Royale par la tendresse même, par celle qu'il lui portait. Elle en était fort attendrie, sans cependant se sentir ébranlée; la couronne chatoyait à ses regards, et les rayons aveuglaient même son cœur.

Avant de raconter l'aventure par laquelle mademoiselle de Cumiana tâcha de sortir de la difficile position dans laquelle l'avait mise son amour, disons quelques

mots de cette fameuse comédie politique que Victor-Amédée joua et fit jouer à sa mère à propos de ce mariage projeté avec l'infante de Portugal.

Victor-Amédée annonçait déjà le caractère de ténacité qu'il montra depuis, qui domina lui-même et les autres. Il commença par gagner du temps ; puis il chercha des prétextes, il ne refusa pas directement, il louvoya. Madame Royale fut patiente d'abord, puis elle parla haut; elle dit qu'elle était régente et mère; le jeune prince, ce jour-là, joua franchement avec elle, et démasqua ses batteries.

— Vous êtes ma mère, et j'en suis heureux, madame, lui dit-il d'un ton où, pour la première fois, le respect le cédait à la volonté; mais vous n'êtes régente que parce qu'il ne me plaît pas de régner encore. Depuis l'âge de quatorze ans, je suis majeur; c'est donc vous annoncer que votre dernier argument n'a plus de force aujourd'hui.

La duchesse le regarda effrayée.

— Quoi donc! lui dit-elle, qu'est-ce cela?

— C'est, madame, que je ne veux pas épouser l'infante, puisque vous me le demandez; c'est que je ne

veux point quitter ces peuples qui m'aiment et que j'aime; c'est que les États héréditaires de la maison de Savoie doivent être gouvernés par l'aîné de la maison de Savoie, et que je ne faillirai point à ma maison.

— Cependant, mon fils, cette alliance est belle, elle est inespérée, elle comble mes vœux les plus chers; je ne comprends point votre résistance; pour la première fois, vous me parlez ainsi. La rébellion ne vous est pas naturelle, elle ne vient pas de vous.

— Ce que vous appelez ma rébellion, madame, et ce que j'appelle mon droit, ne m'a été inspiré par personne : elle vient de moi et de nul autre. Je suis ce même enfant qui, à deux ans, prit lui-même le collier de l'Annonciade, au lieu d'attendre qu'il lui fût donné; seulement, je suis devenu jeune homme, c'est assez vous dire.

— Mais, monsieur, la France!... Louis XIV!...

— Madame, vous êtes Française et vous avez plus de respect pour Louis XIV qu'il n'appartiendrait à la duchesse de Savoie. Mais je suis Italien; je suis prince souverain, indépendant; je n'ai relevé jusqu'ici que de

Dieu et de vous. J'espère, à l'avenir, ne relever que de Dieu et de mon épée.

Madame de Savoie était trop fine pour insister; elle réfléchit; elle sentit à merveille qu'elle ne conduirait point son fils comme elle l'avait supposé, qu'il lui résisterait d'abord sourdement et entre eux deux, pour lever plus tard l'étendard de la révolte et se diriger à sa fantaisie.

Malgré son désir extrême de réaliser son projet chéri, elle se demanda si la confiance et la tendresse de son fils ne valaient pas un grand sacrifice, et si mieux n'était pas de régner en Savoie quelques années encore tranquillement, que d'aventurer ce pouvoir et de rester ensuite dépossédée de tout.

Cette résolution une fois prise, restait l'embarras des promesses faites, restait surtout la France dont la volonté s'était prononcée; il fallait, à force d'adresse, pallier ces difficultés diverses et ne point payer les morceaux brisés. Madame Royale était de ces personnes qui se décident vite et qui savent choisir leurs moyens. Elle en imagina un qui lui fit honneur parmi les politiques, que l'on connaît peu et que l'histoire n'enregistrera probablement pas.

Je tiens tous ces faits de Victor-Amédée lui-même.

Elle fit prier, le lendemain, monsieur son fils de passer chez elle. En sortant de la messe, elle voulait l'entretenir de choses importantes. Il vint avec cette même cuirasse qu'il avait mise la veille dans ses décisions. En le voyant ainsi résolu, elle ne put se défendre d'un étonnement nouveau.

Ce chétif enfant devenait homme, cet enfant qu'elle avait failli voir mourir entre ses bras, victime de sa tendresse aveugle et des remèdes extravagants qu'il avait pris. Depuis sa naissance jusqu'à l'âge de neuf ans, la duchesse consulta les médecins les plus célèbres de l'Europe; elle fit, les uns après les autres, tous les remèdes qu'ils ordonnaient : le jeune prince s'éteignait.

Un jour, don Gabriel, son oncle, le bâtard de son aïeul, qui l'aimait fort, vint trouver madame Royale, et lui proposa un homme inconnu, qui l'avait guéri d'une maladie d'estomac grave, avec des soins et un régime tout particuliers.

— C'est un parfait, un excellentissime docteur, qui n'a point de réputation parmi les savants, mais qui en a

une grande à Turin parmi le peuple, je vous en réponds. Madame, vous savez combien j'aime monsieur mon neveu, combien je suis occupé de sa santé si précieuse, et vous me croirez quand je vous dirai de me croire, essayez mon Petechia.

Madame de Savoie, enchantée de découvrir encore un médecin qu'elle n'eût pas consulté, et confiante comme M. Argan aux oracles de la Faculté illustrissime, madame de Savoie, donc, demanda le Petechia à grands cris. Don Gabriel le tenait tout près et le présenta le soir même. Il examina, regarda, retourna le petit malade et, pour toutes drogues, pour tout séné et élixir, il lui fit manger, au lieu de bouillie, ces excellents petits pains en bâtons appelés à Turin *grissini*. En deux mois de temps, les remèdes écartés, les *grissini* en faveur, le poupon royal redevint fort et vigoureux et promit cent ans de vie. Par reconnaissance, le duc Amédée avait conservé pour ces pains un goût tout particulier, il n'en mangeait guère d'autres.

Madame la régente se voyait donc appelée pour la première fois, après la conversation que j'ai rapportée, à compter avec son fils.

Elle le reçut avec un cérémonial inaccoutumé, dont il feignit de ne pas s'apercevoir, afin de ne le point refuser et de ne pas faire de remercîments.

— J'ai beaucoup réfléchi depuis hier, mon fils.

— J'en suis heureux madame ; vous êtes trop sage pour que vos réflexions ne soient pas salutaires.

— Vous êtes fort décidé, monsieur, et fort volontaire, à ce qu'il paraît.

— Madame, je m'essaye à ce que je dois être un jour, à commander aux autres ; pour cela, je commande à moi-même ; n'est-ce pas le meilleur moyen?

— Vous commandez à vous-même?... Cependant, en cette circonstance, vous me résistez ; vous refusez une couronne, parce qu'une fille ambitieuse et coquette s'amuse à faire naître vos jeunes désirs afin de vous gouverner et de vous conduire. Ne croyez pas me tromper ; je suis votre mère, je suis la maîtresse à Turin, je sais tout : on ne me cache rien.

Le prince rougit en se voyant découvert, mais il ne se déconcerta point.

— Eh bien, madame, demanda-t-il, qu'avez-vous donc à me dire?

C'était lui montrer qu'elle n'avait point parlé jusque-là ou, du moins, que ses paroles étaient oiseuses. Elle le comprit; mais, dans cette entrevue, chacun jouait au plus fin.

— Je voulais en effet vous parler, monsieur; j'avais à cœur de vous satisfaire, et, puisque, absolument, ce mariage avec votre cousine vous déplaît, vous ne le ferez point.

Le duc s'inclina.

— Je n'avais pas besoin du consentement de Votre Altesse pour en être sûr, dit-il.

C'était encore une manière de repousser sa mère que celle-ci dut avaler avec le reste. Il ne lui laissait même pas la permission de lui accorder une grâce, il la prenait lui-même.

— Je ne sais si vous étiez aussi sûr que vous le croyez, monsieur; en tout cas, les moyens d'exécution m'appartiennent, je pense, et vous me ferez l'honneur d'en convenir.

Le prince s'inclina encore, mais en silence cette fois.

— Vous plaît-il de le reconnaître? ajouta madame Royale en voyant qu'on ne lui répondait point.

— A vos ordres, madame.

— Il nous faut être contraints, puisque notre parole est engagée, n'est-ce pas?

— Votre parole, oui, madame.

— Soit! mais ma parole, c'est la vôtre jusqu'à présent; c'est celle du duc de Savoie, ne l'oubliez pas. Il nous faut donc être contraints, et, pour l'être honnêtements, mes sujets seuls peuvent en prendre la charge.

— Je le pense comme vous.

—Soyons donc contraints. Le roi de France ne nous pardonnerait pas; il est bien proche voisin, il est fort, il est redoutable!

—Je n'aime pas le roi de France, ma mère; il a l'insolence du succès, parce qu'on ne sait pas le combattre; laissez-moi, bientôt j'y essayerai.

— Ah! prenez garde!

— Je n'ai pas encore régné par moi-même, madame; attendez de me voir à l'œuvre pour vous épouvanter.

Repoussée de toute part, la régente se renferma dans le projet qu'elle avait conçu; elle le présenta à son fils sous toutes les faces, avec une clarté, une mesure dont

nait ce que devait attendre le Piémont d'un vice-roi portugais.

Ces rumeurs avaient d'abord été comprimées avec soin par la régente. Mais, à partir de ce moment, au contraire, des agents adroits répandirent partout, et sous main, que l'on ne pouvait point laisser partir le prince; qu'il fallait protester avec force contre son éloignement; qu'enfin Victor-Amédée, le fils de leurs ducs, appartenait à son peuple; qu'on n'avait pas le droit de le lui enlever, et que Piémontais et Savoyards devaient se révolter tous plutôt que de souffrir l'exil de leur prince.

Le marquis de Piangia et le marquis de Parola se firent les chefs de cette résistance : c'étaient deux seigneurs de nom et fort influents. Madame Royale et le jeune duc ne pouvaient demander mieux, et justement ce furent ceux-là qui y vinrent d'eux-mêmes.

Ils intriguèrent tant et si bien, que les états de Piémont et ceux de Savoie s'assemblèrent pour réclamer, et vinrent en corps au palais présenter leur supplique à la régente, qui n'en tint compte, et répondit que le mariage était arrangé, que toute l'Europe le

savait et l'approuvait, et qu'elle n'entendait aucune observation.

— Oui, madame, s'écria le marquis de Pangia, toute l'Europe s'est prononcée, mais non le Piémont, et la Savoie, que cela regarde seuls. Ainsi donc, madame, si vous ne voulez pas qu'il arrive quelque grand malheur, ayez pitié de nous, et ne persistez-pas dans une si cruelle résolution.

Madame Royale répondit, au contraire, que cette résolution était prise et qu'elle y persisterait; les députés des états sortirent désespérés et presque furieux pour se réunir chez Parola, où cent avis contradictoires furent ouverts.

— C'est la régente, c'est elle seule qui ordonne ce mariage, criait-on de tous les côtés; mais notre duc ne veut pas nous quitter, lui.

— Oui, disait un autre, avez-vous vu? il avait les larmes aux yeux pendant que madame Royale nous traitait ainsi.

— Il faut le voir seul, crièrent deux ou trois voix.

— Oui, seul, et qu'il nous entende, répéta la majorité, et qu'il s'explique sur son véritable désir; après

tout, il est le maître, et, s'il nous ordonne de le retenir nous le retiendrons, même malgré madame Royale.

Et tous en chœur, comme des forcenés, se mirent à crier :

— Notre duc! notre duc!

Ces cris retentirent par toute la ville; le prince et la régente suivirent le mouvement, et, lorsqu'ils le sentirent mûri à point, ils frappèrent le dernier coup. Madame Royale s'en alla passer huit jours chez ma belle-mère à Verrue, sous prétexte de lui faire honneur et aussi pour bien voir la forteresse qu'il faudrait défendre en cas de guerre probable. Quant à Victor-Amédée, il demeura à Turin, et, le soir même, une députation des seigneurs, conduits par ce bon Piangia et par cet excellent Parola, nobles pantins dont madame Royale tenait les fils, se présenta au palais et demanda à voir le jeune prince. Celui-ci se fit beaucoup prier, bien qu'il les eût vus arriver caché derrière un rideau et qu'il les attendît impatiemment.

Ils forcèrent presque la porte, tant ils étaient ardents, et, se jetant à ses pieds en suppliants :

— Oh! monseigneur! monseigneur! s'écrièrent-ils

tous d'une seule voix, par grâce, restez avec nous! au nom du ciel, ne nous abandonnez pas!

Au milieu de toutes ces voix, on entendait celle du marquis de Piangia disant d'un accent lamentable :

— Monseigneur, madame la régente aime trop Votre Altesse; elle a pour elle des ambitions qui perdent la Savoie, vous-même, monseigneur. Dans ce pays étranger, vous vous repentirez sans doute d'avoir délaissé vos peuples, les fidèles serviteurs de votre maison. Monseigneur, songez à nous! monseigneur, songez à nous!

Le duc paraissait profondément touché; il s'essuyait les yeux comme s'il pleurait, il balbutiait comme s'il ne pouvait parler.

—Messieurs! mes amis! marquis de Piangia! disait-il; je comprends, je sais... Mais, mais... que faire?

— Vous êtes le maître, monseigneur, le maître tout-puissant; votre volonté décide ici en dernier ressort. Dites que vous ne consentez point.

— Ce mariage est arrangé, messieurs, reprit le prince; tout est d'accord; les paroles sont échangées. Les vaisseaux qui doivent m'emmener en Portugal sont déjà

partis. Le duc de Cordoue va bientôt descendre à Nice pour m'attendre et me conduire à Lisbonne Messieurs, je vous le demande, n'est-il pas trop tard?

— Refusez, monseigneur, répliqua le prince de la Cisterne; la Savoie et le Piémont se lèveront en masse pour vous retenir.

— Mais, ma mère, messieurs? s'écria le prince.

— Nous le savons, répondit avec force le marquis de Simiane, c'est madame Royale qui vous force.

— Qui me force?... Messieurs, dit Victor-Amédée, le mot est violent.

— Pardon, monseigneur, pardon, reprit le comte de Provana de Bruin, ex-gouverneur du duc, excusez M. de Simiane; il a été trop loin peut-être, mais sa pensée est la nôtre. Votre illustre mère a daigné me confier l'éducation de Votre Altesse : j'ai mis tout en œuvre pour développer des dispositions naturelles et pour faire de mon souverain un grand prince et un honnête homme. J'ai travaillé pour nous; j'ai préparé le bonheur et la gloire de mon pays. C'est donc à mon pays de profiter de sa fortune, et ceux qui tenteront d'y mettre obstacle doivent être écartés, quels qu'ils soient.

— Monsieur mon gouverneur, dit le jeune duc, faites attention que vous me prêchez la désobéissance.

— Je vous prêche le devoir, monseigneur, je vous prêche la loi que vous impose Dieu lui-même. Un prince n'appartient point à sa mère, il appartient à son peuple. Vous n'êtes pas libre de déposer le fardeau; il vous faut le porter jusqu'à la fin. Vous répondez de vos sujets devant notre maître à tous, devant Dieu! vous resterez!

— Vous resterez, vous resterez! répétèrent-ils.

— Je ne puis, messieurs; en vérité, je ne puis.

— Il vous faut, cependant, nous le promettre.

Et tous se mirent à genoux, en tendant les bras vers leur prince et en criant :

— Restez! restez!

Il se fit encore prier quelques instants, le bon jeune prince; puis il fit semblant de céder et se laissa enfin arracher la promesse qu'il mourait d'envie de prononcer. La joie se répandit du palais dans la rue, et de la rue hors de la ville, et, de là, par toute la Savoie et le Piémont.

La promesse arrachée, ce n'était pas tout.

Le duc eut l'air de songer tout à coup à sa mère et de trembler rien qu'à ce souvenir.

— Et la régente? se prit-il à dire. Messieurs, messieurs, quand elle reviendra, comment lui apprendre...?

— Madame la régente? reprit le gouverneur du duc.

— Oui, monsieur de Provana.

— Votre Altesse me permettra-t-elle de lui donner un conseil?

— Je les accueille toujours, vous le savez, monsieur, répondit le prince en riant, quitte à ne pas les suivre.

— Eh bien, monsieur, madame la régente a dès longtemps grand pouvoir sur votre esprit; elle est accoutumée à vous dominer, à vous conduire; quand vous la reverrez, son influence l'emportera, vous nous oublierez.

— Que faire alors? demanda le prince.

— Il faut ne pas la revoir.

— C'est impossible, monsieur : elle revient dans deux jours.

— Elle ne reviendra pas si vous daignez consentir à ma proposition.

— Dites.

— La forteresse de Verrue est une des mieux gardées de la Savoie. Quelques lignes de vous, monseigneur, et la régente est, non pas arrêtée, mais constituée prisonnière, soit dans la forteresse, soit même chez elle, où on la retient jusqu'à ce que le refus soit envoyé aux Portugais.

— Ah! messieurs, ma mère!

—Croyez, monseigneur, que nos respects entoureront madame Royale, qu'elle sera traitée comme dans son palais, et qu'excepté la liberté, rien ne lui manquera.

— Excepté la liberté!

— L'attachement que porte madame Royale à Votre Altesse est trop connu pour qu'on puisse douter qu'elle vous pardonne.

— Non, messieurs, non; je ne puis consentir, reprit le duc.

Ces dernières paroles étaient prononcées faiblement; les gentilshommes comprirent qu'il n'était besoin que d'insister; si le prince se défendait, c'était pour avoir les honneurs de la résistance. Enfin le prince de la Cisterne, son ami particulier, eut l'idée d'écrire l'ordre, à la comtesse de Verrue et au comte son fils, de retenir

madame la duchesse douairière de Savoie jusqu'à nouvelle injonction dans leur forteresse; de ne la laisser sortir sous aucun prétexte, et de n'obéir en toute chose qu'à la signature de Victor-Amédée déposée sur un parchemin, revêtu du sceau de l'État.

L'ordre écrit, il n'y avait plus qu'à signer. Le prince signa en détournant les yeux et en poussant un soupir.

Un courrier reçut la dépêche : il fut envoyé par le route directe. Pendant ce temps, la régente revenait par un chemin de traverse; elle arriva à Turin huit heures après que l'assemblée fut dissoute. Pour mener la comédie à son dénoûment, le duc eut l'air surpris, atterré; il se jeta à ses genoux en pleurant, devant témoins, bien entendu, lui avoua la faute qu'il avait commise et se confia à sa merci pour en tirer telle vengeance qu'il lui conviendrait.

— Le refus est parti pour le Portugal? demanda la régente.

— Oui, madame, répondit le jeune prince en baissant les yeux.

— Alors, il n'y a plus rien à faire?

— C'est impossible, il a trop d'avance.

— Eh bien, mon fils, s'il en est ainsi, que votre volonté soit faite! Puissiez-vous ne jamais vous en repentir! seulement, j'exige de vous une marque d'obéissance.

— Tout, madame, tout pour rentrer dans vos bonnes grâces.

— Les coupables, ceux-là qui vous ont égaré, doivent expier votre faute et la leur. Je les ferai arrêter dès demain.

— Oh! madame, prenez garde! leur parti est bien fort.

— Il y a des Français à Pignerol; ils vous aideront.

— Ne craignez-vous pas de leur montrer le chemin de nos villes? Ce chemin, ils ne l'oublieront plus ensuite.

— Mon fils, je vous ai remis l'épée de votre père; c'est à vous de vous en servir contre les ennemis de votre maison; moi, j'accueille des amis, j'appelle des alliés; je ne saurais donc les craindre.

Les marquis de Piangia et de Parola et le comte Provana de Bruin furent arrêtés et entrèrent en prison furieux et maudissant la faiblesse de leur prince.

— Quel avenir et quel règne cela nous annonce! disait-on de toute part. Livrer ses amis!

Plus tard, amis et ennemis virent bien à quel prince ils avaient affaire; celui qui les avait livrés savait les conduire et les défendre. Ce tour d'adresse et de politique fut un des plus habiles, et le duc s'en glorifiait comme de sa meilleure inspiration.

— Voyez, me disait-il plus tard, à l'époque où il me disait tout, voyez la belle œuvre que j'eusse fait en épousant cette infante Isabelle. Deux ans après, la reine de Portugal accoucha d'un fils, et il m'eût fallu revenir chez mes marmottes Gros-Jean comme devant, ce qui m'eût donné une singulière attitude en Europe. Je ne sais rien de plus sot qu'un roi chassé, surtout devant un poupon. J'aurais eu de la peine à m'y résoudre. J'aurais peut-être renié le petit beau-frère : de là, guerre avec le genre humain; de là, mes États compromis. Il est vrai que j'eusse été veuf, puisque ma pauvre cousine est morte en 1690, et qu'elle eût emporté mes droits avec elle. Ne vaut-il pas mieux que cela se soit passé ainsi?

Ce qu'il y a de piquant, car le côté plaisant est tou-

jours caché derrière le côté grave, c'est que le cardinal d'Estrées, ambassadeur de France à Turin, envoya à madame Royale, juste le jour où l'affaire fut manquée, une *sapata* de circonstance dont ils furent très-embarrassés tous les deux : il l'avait fait venir de Paris, et c'était madame de la Fayette, l'auteur de *Zaïde* et de *la Princesse de Clèves*, qui l'avait imaginée.

Cette *sapata*, c'était un écran où madame Royale était peinte entourée de toutes les Vertus avec leurs attributs particuliers. En face était M. le duc de Savoie, plus beau que nature. Au milieu des Ris, des Jeux et des Amours (apparemment madame de Saint-Sébastien), la princesse lui montrait, dans le lointain, Lisbonne et la mer, et, au-dessus, la Gloire et la Renommée sonnant leurs trompettes, agitant leurs lauriers autour de cette devise, empruntée, à ce qu'on m'a dit, au poëte Virgile:

Matre deâ monstrante viam.

L'écran était enrichi des diamants les plus précieux et des perles les plus rares.

Ce qui fit que le cardinal d'Estrées dépensa beaucoup d'argent pour une maladresse.

VIII

Cependant, malgré la *sapata* de M. le cardinal, malgré les verrous qui tenaient en gage les chefs des gentilshommes rebelles, malgré les soldats français de Pignerol, le mariage de Portugal ne se fit pas, et le Piémont garda son prince. C'était où l'on en voulait venir.

Seulement, comme M. le marquis de Piangia et ses compagnons d'infortune étaient toujours en prison, leurs amis, restés libres, tourmentaient le duc du matin au soir, pour qu'il ordonnât leur élargissement.

— Personne ne vous servira plus, monseigneur, criait à tue-tête le prince de la Cisterne, si telle est la récompense que l'on obtient pour vous avoir servi.

— Vraiment, mon cher prince, répondait Victor-Amédée avec son fin sourire, croyez-vous cela? Je compte bien sur vous, cependant.

— Si vous vouliez m'accorder la grâce des prisonniers, monseigneur?

— Ce n'est pas moi que cela regarde, prince; c'est ma mère.

— Eh bien, sollicitez auprès de madame Royale.

— Puisque vous me le demandez, mon cher prince, je m'y emploierai dès ce soir.

Dès le soir même, en effet, le duc alla, avec une suite nombreuse, chez madame Royale, et, reprenant cet air embarrassé dont il savait si bien envelopper sa finesse :

— Madame, lui dit-il, je viens, comme une faveur personnelle, vous demander la liberté des seigneurs qui m'ont servi contre mon devoir. — Ne me refusez pas : je suis assez puni par le malheur de vous avoir déplu, et il n'est pas juste que d'autres souffrent à cause de moi.

Madame Royale comprit que son fils était hors de pages; qu'il s'était révélé, en prenant son petit rôlet, comme disait le roi Charles IX, le lendemain de la Saint-Barthélemy, de façon à montrer ce qu'il pouvait faire.

Seulement, lorsque les prisonniers allèrent saluer le prince, Son Altesse les trouva très-contraints, très-froids et presque hautains avec elle.

— Eh bien, messieurs, dit Victor-Amédée sans avoir l'air de rien remarquer, il me semble que je ne vais plus en Portugal et qu'il n'y a plus de régente.

Les seigneurs comprirent apparemment, car leurs visages changèrent du tout au tout, et, depuis lors, ils se montrèrent aussi assidus, aussi dévoués près de leur maître que s'ils ne lui eussent pas dû une prison de quelques mois. Jamais Victor-Amédée ne s'expliqua davantage avec eux; jamais il ne montra le dessous des cartes de cette intrigue, et le secret en resta bien gardé, quoique des femmes en fussent dépositaires : la régente, madame de Saint-Sébastien et moi. Duc ou roi, Victor-Amédée ne fut communicatif qu'avec ses maîtresses. Quant à madame sa mère, elle avait le droit de ne rien ignorer.

Je viens de nommer madame de Saint-Sébastien. Revenons à la position délicate dans laquelle elle se trouvait et à l'aventure que j'ai annoncée.

Je tiens cette aventure de Petechia, lequel en fut confident, et pour cause. — Le duc ne m'en parla pas. — Ce fut toujours un secret muré entre nous. Il avait ses raisons pour cela, et l'a bien prouvé depuis.

La jeune Cumiana fut déterminée à son dessein par trois considérations :

La première était celle de sauver son honneur à tout prix, afin de ne pas briser à jamais sa position, et de pouvoir un jour reparaître à la cour avec tous les avantages d'une réputation inattaquable ouvertement, et sous le couvert du nom d'un mari honoré et placé haut parmi les grandes familles.

La seconde considération prouve que, si jeune que fût la demoiselle d'honneur, elle avait de la profondeur et de l'expérience. Elle réfléchit que le duc était alors bien jeune pour ne pas épuiser rapidement un premier amour dont tous les obstacles étaient vaincus, au milieu d'une cour où les plus belles femmes ne manqueraient pas de prodiguer leurs faveurs à un prince puissant, jeune et beau. Un amour qui se dénoue, se dit-elle, ne se relie jamais; tandis que l'on rattache plus fortement et de plus près un amour qui se brise.

La troisième considération, c'est qu'avant tout elle devait faire en sorte que le duc et madame Royale crussent à un amour vrai et désintéressé, à une faiblesse du cœur et non à un calcul de l'esprit.

La décision de la jeune ambitieuse fut prise résolûment.

Un matin, après la messe, elle demanda à la régente de vouloir bien l'écouter pendant quelques instants.

La princesse la fit passer dans son cabinet.

— Parlez, mademoiselle, dit la princesse.

Son aspect était sévère, car elle pressentait quelque faute; les mœurs de madame Royale étaient rigoureuses; elle avait peu d'indulgence pour des faiblesses qu'elle ignora toute sa vie.

Mademoiselle de Cumiana se jeta à ses pieds en sanglotant :

— Madame, s'écria-t-elle, ayez pitié de moi !

— Que j'aie pitié de vous! et à quel propos? demanda la régente.

— Madame, madame, je viens vous avouer une grande faute.

— Une faute, à moi, mademoiselle? Je ne suis pas votre confesseur.

Le début n'était pas encourageant; mais mademoiselle de Cumiana ne reculait pas devant un parti pris. Elle continua, pleurant toujours :

— Madame, vous êtes la mère de tous vos sujets ; au nom du ciel, protégez-moi ! sauvez-moi !

— Vous sauver ! et de quoi ?

— De moi-même, madame, et du prince votre fils.

— Ah ! s'écria madame Royale, n'est-il pas déjà trop tard ?

Ici, l'humiliation de la pauvre créature redoubla ; elle baissa les yeux davantage, joignit les mains en suppliant, et reprit au milieu de ses larmes :

— Sans doute, madame, il est trop tard pour sauver ma vertu ; mais il n'est pas trop tard pour sauver ma réputation, l'honneur d'un des plus vieux noms de l'Italie, et aussi peut-être le repos du prince Amédée. Je vous en conjure, ne me repoussez pas !

Et, tout de suite, elle raconta à sa maîtresse les progrès et les désastres de cet amour, l'embarras où elle se trouvait, le désespoir dont son cœur était atteint, et les suites terribles qu'il pouvait avoir.

— Madame, lui dit-elle, jugez-moi comme vous voudrez ; mais je n'abandonnerai point mon enfant. Si on ne lui trouve un père, je proclamerai à la face de toute l'Europe quel est le père véritable. Je ne crain-

drai point l'éclat pour consacrer à ce triste fruit de mon crime les soins que je lui dois. M. le duc de Savoie est un prince loyal, un gentilhomme sans reproche; il a parlé de reconnaître cet enfant, et de donner à sa cour un rang inattaquable à la mère. Les exemples ne lui manqueront pas, et en France notamment.

— Que me demandez-vous donc alors, mademoiselle, puisque votre sort est décidé, dit madame Royale, puisque mon fils l'a réglé d'avance? Vous l'avez détourné d'un mariage objet de tous mes vœux; vous l'avez rendu rebelle et désobéissant envers moi; vous avez, enfin, essayé votre pouvoir sur lui. Que voulez-vous de plus?

— Ce que je veux, madame, ce que je demande, c'est justement qu'il rentre dans cette obéissance dont il n'aurait jamais dû sortir; c'est qu'il abjure cette rébellion dont vous m'accusez à tort. Ce que je demande, madame, c'est un mari qui me sépare à jamais de lui, qui couvre ma faute de son nom, et qui rende à mon enfant le père que je lui ai ôté. Excusez-moi donc, madame, par respect pour vous-même, par tendresse pour mon père et pour moi, et par amour

pour le pays dont monseigneur est le seul espoir?...

La supplique était étrange, et peu de filles, malgré les exemples donnés par la cour de France, en eussent été capables. Il y avait là-dedans un mélange de grandeur et d'ambition, de hauteur et de bassesse, d'impudence et de vergogne qui peignait tout le caractère de la marquise. Le plus fort était fait, elle s'enhardit et continua.

— Je ne me dissimule pas qu'à vos yeux peut-être mon projet lui-même est une faute de plus. En effet, tromper un honnête homme, c'est plus qu'une faute, c'est un crime ; et pourtant il faut qu'il soit trompé! Je ne voudrais pas, pour mon compte, toucher du pied un homme capable d'épouser la maîtresse du prince en sachant la vérité; mais cette faute, mais ce crime, madame, ce sera le dernier de ma vie. Je vous le jure, du moment que j'aurai promis au pied des autels de consacrer mon existence au bonheur de cet homme, je serai toute à lui, toute à mon enfant; j'oublierai jusqu'à mon amant ; je réparerai, à force de vertu, les erreurs que je déplore et auxquelles une faiblesse coupable m'a entraînée. Oh! madame, croyez-moi, le sacri-

fice sera assez grand pour qu'on n'ait rien à me demander de plus. Je ne reverrai jamais le prince; la femme assez malheureuse pour porter à un autre le déshonneur du passé, doit laisser au seuil du logis nuptial le passé tout entier, et répondre de l'avenir sur l'honneur dont elle se charge. Ah! croyez-moi, madame! daignez me croire, je ne suis point méprisable et ne suis point pervertie! Je fus égarée, sans doute; mais je reviens, mais je demande à genoux votre pardon, mais je vous rends votre fils, mais je le fais libre au prix de ma liberté et de mon bonheur. Cela vaut bien que vous me pardonniez; pardonnez-moi donc, madame, pardonnez-moi!

Madame Royale, en écoutant sa fille d'honneur, ne put se défendre d'un mouvement de pitié et même d'admiration. Visiblement, la franchise était entière et le repentir profond. Elle releva la jeune fille, la fit asseoir, chercha à la consoler, et lui dit enfin qu'elle se chargeait de tout vis-à-vis du duc et de M. de Cumiana, mais qu'il fallait rompre dès ce jour avec le duc et ne plus le revoir que dans les occasions indispensables, ne pas même lui annoncer la résolution qu'elle venait

de prendre, et laisser madame de Savoie maîtresse de tout régler selon son bon plaisir.

— Mais, madame, s'écria la pauvre enfant, il m'accusera!

— Tant mieux!... S'il vous croit coupable, il vous oubliera plus vite.

— Ah! madame, que je commence bien à expier ma faiblesse!... Je vous obéirai.

— J'aurai choisi, désigné, d'ici à demain, l'époux que je vous destine, continua madame Royale. Songez-y, mademoiselle, je deviens complice de votre fourberie, je m'associe à votre fraude; c'est à vous de nous justifier toutes les deux.

— Ne craignez rien, madame, je n'ai qu'une parole, et Votre Altesse peut compter sur moi!...

Le même soir, madame Royale fit venir chez elle son premier écuyer, M. le comte de Saint-Sébastien, honnête homme, assez brusque et un peu rogue, quoique connu pour son bon cœur et sa loyauté; elle l'avait choisi en conséquence, n'étant pas de ceux qui tergiversent avec l'honneur et qui acceptent des tempéraments. Elle lui vanta mademoiselle de Cumiana; elle lui parla de

sa famille, de sa fortune, de sa beauté, même de sa vertu... Les princes et les gens de cour ne doutent de rien !

M. de Saint-Sébastien écouta avec sa gravité accoutumée ce que lui disait la duchesse.

Il ne lui fit aucune objection. Lorsqu'elle eut fini, il se tourna vers elle et lui demanda si elle lui faisait l'honneur de lui proposer la main de mademoiselle de Cumiana.

— Oui, monsieur, et je crois vous faire à la fois un grand honneur et un grand plaisir.

— M. le comte de Cumiana a-t-il consenti à cette alliance?

Madame Royale se redressa de toute sa hauteur.

— Je vous dis, monsieur, que je désire ce mariage : je ne sais si cela vous suffit, à vous ; mais, à coup sûr, cela suffira au comte de Cumiana.

Et ces paroles furent plutôt jetées comme un ordre que prononcées comme une explication.

M. de Saint-Sébastien s'inclina avec ce sang-froid magnifique d'un homme sûr de lui-même et dont la vie est sans reproche.

— Le jour où j'épouserai mademoiselle de Cumiana,

dit-il, j'aurai le regret d'offrir à Votre Altesse la démission de ma charge.

— Et pourquoi cela, monsieur? demanda la duchesse tremblant qu'il n'eût un soupçon.

— Parce que la comtesse de Saint-Sébastien, jeune et belle, mariée par ordre de Votre Altesse, et non du choix de son cœur, aimera peut-être son mari par hasard, si elle ne voit point les muguets de votre cour; mais si, par hasard aussi, elle ne l'aimait point, et qu'elle en aimât un autre, vous le savez, madame, dans notre race on n'endurerait point le train d'aujourd'hui... Il vaut donc mieux nous retirer, ma femme et moi, en quelqu'un de nos châteaux, jusqu'à ce que l'on m'aime assez pour que je ne craigne plus...

Le comte de Saint-Sébastien allait au-devant des désirs de madame Royale.

— Vous avez raison, monsieur, dit-elle, et vous êtes libre.

En quelques heures, tout fut convenu : le comte de Cumiana ne fit aucune objection, mademoiselle sa fille encore moins.

Le lendemain, le duc de Savoie, à son réveil, apprit

tout par madame Royale; elle vint le trouver chez lui, et eut bien de la peine à le soumettre. Il fallut lui montrer l'immense intérêt qu'il avait à ne point marcher sur les traces de Louis XIV, et à ne pas recommencer mademoiselle de Mancini; tous ces amours-là finissent par des débats humiliants, des ruptures, des avenirs détruits ou fort compromis du moins, et enfin le malheur d'une jeune princesse venant, naïve et inconnue, régner sur tous ces débris.

Le prince se laissa vaincre par l'habileté de sa mère, par dépit peut-être aussi; pourtant, ce commerce rompu laissa dans son cœur une trace ineffaçable, cette trace qui demeure après les sentiments coupés dans leur fraîcheur, que rien n'a usés, que le dégoût et la satiété n'ont point touchés de leurs ailes noires. Ils sont toujours prêts à se rallumer; l'étincelle est là, il ne faut qu'un regard pour la faire jaillir.

Huit jours après, le mariage eut lieu. Le soir, la mariée fut présentée à Leurs Altesses selon le cérémonial. Le lendemain, les époux partirent pour leurs terres, où ils restèrent jusqu'à la mort de M. de Saint-Sébastien, arrivée en 1703. Il ne se crut jamais assez

aimé, sans doute, pour se hasarder à revenir à la cour.

L'enfant mourut en venant au monde. La conduite de la comtesse fut irréprochable ; elle garda une dignité et une sagesse au-dessus de tout éloge.

Nul ne se souvint d'elle, que celui qui ne devait plus l'oublier.

Cette anecdote et ces particularités sur madame de Saint-Sébastien sont peu connues. Elle m'ont été confiées par Petechia, qui ne savait rien me taire, et qui, cependant, était si discret pour les autres.

Quant à Victor-Amédée, jamais une seule fois il n'a prononcé devant moi le nom de madame de Saint-Sébastien.

IX

Voilà où en était la cour de Savoie lorsque j'y arrivai, sauf quelques détails qui trouveront leur place en temps et lieu. Maintenant, revenons à moi et à mon état chez ma belle-mère, à ce qui m'arriva et à mes étonnements successifs. Cela ne ressemblait guère à l'hôtel de Luynes !

J'en étais restée à ma présentation ; elle fit son effet ordinaire. Une étrangère est toujours fort examinée, fort critiquée et surtout fort interrogée; je m'en tirai de mon mieux; par bonheur, tout le monde parlait français. Mon beau point de Venise fut très-admiré, ainsi que mes pierreries. Madame Royale m'accueillit à merveille; elle me fit nombre de questions sur la cour de France, questions auxquelles je ne répondis guère, ne sachant de la cour que ce que l'on en disait par hasard devant mes sœurs et moi, lorsque nous descendions au salon; ce qui nous était rarement permis.

La cour était grave, cérémonieuse, compassée. Je n'y retrouvais point l'esprit et l'aisance de notre cour française. Madame Royale donnait cette impulsion par le sérieux de ses manières; elle était fort pieuse, et, comme de raison, ses courtisans s'efforçaient de l'être plus qu'elle. Il va sans dire que ma belle-mère renchérissait sur le tout.

Madame Royale, de souche savoyarde, était devenue tout à fait Italienne; elle ne regrettait point Paris, ou, si elle l'avait regretté ou le regrettait encore, elle n'en

laissait rien paraître. Elle ne m'intimida pas; mais M. de Savoie m'intimida fort et me déplut même passablement. Il me regarda de ses yeux fixes pendant que la régente me parlait, puis m'adressa à son tour quelques mots, et, comme je m'en allais, j'entendis qu'il disait assez haut à M. de Santina, un des officiers de sa maison :

— Oh! ce pauvre comte de Verrue! Qui donc a eu la sottise de le marier à cette petite fille?

Ce mot de *petite fille* m'humilia au point que j'en pleurai de rage derrière mon éventail.

— Eh! eh! fit l'abbé de la Scaglia, qui avait aussi entendu le mot, petite fille pourra grandir; on oublie qu'elle a dans les veines du sang des d'Albert, des Chevreuse et des Longueville.

L'abbé de la Scaglia ressentait déjà les premiers feux de cet amour fatal dont il me poursuivit plus tard avec tant d'acharnement. Je ne l'aimais pas; et la réflexion, au lieu de me calmer, augmenta mon dépit.

Mystères du cœur! rien ne plaît d'une bouche détestée; tout est adorable sur des lèvres aimées!

Non loin de Turin est une petite ville appelée Chivas.

Le nom de cette petite ville reviendra dans ces Mémoires, à propos d'événements sombres et terribles que nous avons déjà fait pressentir au commencement de ce livre, et dont quelques membres de la famille Mariani furent les héros ou les victimes.

Mais il ne s'agit pas encore de ce drame sanglant. Il s'agit d'un de ces petits événements que fit surgir autour de nous, pour arriver à un but inique, l'abbé de la Scaglia, le séide intéressé de ma belle-mère.

Un couvent de capucins s'élève au milieu de la ville. Les religieux qui l'habitent ont fait vœu de pauvreté; ce qui n'a pas empêché les ducs de Savoie et un grand nombre de seigneurs d'enrichir la maison de ces moines de nombreuses offrandes. Ces capucins vivent dans le luxe et dans l'abondance. Néanmoins le peuple croit à leur pauvreté ; car, tous les matins, un frère quêteur, un certain Luigi, homme intelligent, astucieux, énergique, en sort en habits sordides, la besace sur le dos, pour implorer largesse auprès des fidèles. Ce système de quêtes est souvent une occasion d'intrigues de diverses natures, et il entretient en même temps le dévouement et la piété des fidèles.

Ce Luigi est un cadet d'une des bonnes familles du Piémont. Une ambition déçue le jeta dans les ordres. Il exerçait alors, dans des menées d'alcôve et de boudoir, l'intelligence inquiète et remuante dont le sort l'avait doué.

Je ne sais dans quelle circonstance il avait connu l'abbé de la Scaglia. Toujours est-il qu'ils étaient liés assez intimement. Ces deux hommes étaient bien faits pour se comprendre.

J'étais arrivée à Turin depuis peu de temps. Il s'agissait de donner un directeur à ma conscience, et l'abbé de la Scaglia voulut se charger du soin de choisir mon confesseur.

C'est là une chose fort délicate, et, à cette époque, en Piémont, un confesseur prenait aisément influence sur le cœur d'une jeune femme.

On sait que j'avais à peine quatorze ans. L'abbé craignait mon inexpérience, et il ne voulait pas livrer mon esprit à une influence absolue qui eût complétement exclu la sienne.

Il menait ma belle-mère, il voulait aussi mener mon directeur.

Cet homme avait son dessein.

Il se fit conduire au couvent de Chivas et demanda à parler au frère quêteur. Il se nomma et fut sur-le-champ introduit avec grande déférence.

La cellule de frère Luigi était d'un aspect étrange. C'était une sorte de laboratoire tout meublé de cornues et de fioles bizarres. Luigi était soupçonné de se livrer au grand œuvre. Je doute qu'il eût jamais fait de l'or. Mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'il fabriquait une foule de liqueurs merveilleuses ou terribles. Ces spécifiques rendaient la santé, la beauté (au moins le disait-on), prolongeaient la jeunesse, la vie, amenaient à volonté le sommeil, une mort lente ou foudroyante.

Je ne sais plus quels simples traitait Luigi pour en extraire la précieuse essence lorsqu'entra l'abbé de la Scaglia.

Le moine, généralement hautain, assouplit son orgueil et devint même obséquieux avec l'oncle de mon mari.

— Vous ici, monsieur l'abbé?

— Cela t'étonne?

— Oui ; car il faut, pour que vous veniez dans cette pauvre cellule, ou que j'aie besoin de vous, ou...

— Que j'aie moi-même besoin de toi.

— Vous l'avez dit.

— Eh bien, j'ai besoin de toi.

— Ah! dit Luigi avec un sourire imperceptible.

— Tu sais que je t'ai sauvé la vie.

– Oui, j'étais jeune, j'avais des passions... des passions que je ne savais pas contenir! j'aimais une femme; elle m avait trompé, je la tuai.

— Et, grâce à moi, au lieu d'un crime, on constata un suicide.

— Oui; je vous dois la vie, l'honneur! Plus tard, j'aimai encore; c'était une grande dame. J'étais trop mince gentilhomme. Elle a épousé un grand seigneur. J'ai voulu me tuer. J'ai réfléchi, et j'ai embrassé une mort apparente, et une vie certaine.

Et le moine eut un singulier éclair dans le regard en disant ces deux derniers mots.

— Oui, oui, Luigi; entrer dans les ordres, ils appellent ça mourir au monde, les imbéciles! Ils ne savent pas qu'à l'abri de la robe de capucin, on a tous les plaisirs du monde au sein de la plus grande sécurité et de la plus profonde quiétude.

— Peut-être!... fit le moine avec une expression douteuse. Mais que puis-je pour vous?

— Trois choses.

— La première?

— Parmi ces liqueurs mystérieuses que tu sais composer, pourrais-tu m'en donner une qui enlaidît en quelques jours le plus beau visage?

Le capucin sourit.

— Vous hantez la cour, monsieur l'abbé? lui demanda-il.

— Ma famille y occupe les premières charges.

— Eh bien, un jour de fête, regardez bien tous ces beaux visages sur lesquels brillent la jeunesse, l'élégance, la pureté des lignes, la blancheur éblouissante d'une peau satinée, l'esprit, la coquetterie de la femme qui se sent belle et adorée, et dites-vous : « Le moine Luigi pourrait répandre sur tous ces traits la laideur la plus repoussante. »

La Scaglia fit un mouvement.

— Oh! ne craignez rien! Ici, dans ces flacons de cristal habitent toutes les horreurs que l'enfer peut distiller. La fatalité a versé dans mon cœur un poison

qui n'a pas d'antidote; je suis, moi, aussi fort que la fatalité, et j'ai là, sous ce froc qui m'ouvre toutes les portes, des poisons pour l'âme, et dans ces plantes que je distille, dans ces sucs minéraux ou animaux que je prépare, des poisons pour le corps contre lesquels la science vulgaire ne connaît pas de remèdes.

La Scaglia fut presque effrayé de l'expression énergique et fourbe dont Luigi prononça ces paroles. Il demeura un instant interdit.

Luigi prit ce silence pour de l'incrédulité.

— Vous doutez? fit-il avec un sourire amer. Eh bien, écoutez-moi; écoutez cette histoire. Elle est la mienne; vous savez assez d'événements de ma vie pour que je ne vous cache pas ceux que vous ignorez.

— Je t'écoute, fit l'abbé de la Scaglia, qu'intéressaient toujours les intrigues ténébreuses, toi, l'homme des sourdes menées.

Voici cette histoire, que je raconte moi-même : elle était alors secrète; un procès scandaleux la révéla plus tard.

Luigi fut sans doute plus concis que je ne le serai moi-même; mais je me laisse aller un peu complaisam-

ment au détail de tous mes souvenirs ; j'écris des mémoires et non un précis historique.

Peut-être aussi raconté-je un peu sans ordre ; mais que l'on considère que je glane çà et là dans le vaste champ de mon passé.

X

Le jour commençait à poindre et quatre heures sonnaient au couvent des capucins de Chivas au moment où un frère quêteur, la besace sur l'épaule, sortait de ce monastère.

— Vous vous mettez en route de bonne heure, frère Luigi ? lui dit en bâillant le portier qui venait de lui livrer passage.

— Il le faut bien, Pietro ; la charité chrétienne se re-oidit de plus en plus, et ce ne sera pas trop de douze heures pour recueillir une provende suffisante. Le temps est passé où l'on eût récolté en une matinée la charge d'une mule, et je m'estimerai heureux si ma besace est à moitié pleine avant la fin du jour.

— Et Dieu sait pourtant que ce n'est pas la parole qui vous manque ; vous avez de l'éloquence à l'usage de tous, petits et grands... Sainte Vierge ! comme ça vous réussissait autrefois ! Il n'y avait pas à six milles à la ronde une ménagère qui ne mît chaque jour quelque chose de côté à votre intention, et l'eau me vient encore à la bouche au souvenir de toutes ces bonnes provisions que vous récoltiez en quelques heures... Ce c'est pas en ce temps-là que frère Luigi serait rentré sans graisser le marteau de la porte !

— Bavard ! quelle antienne me viens-tu chanter après matines ?

— Ah ! frère, c'est que j'ai la mémoire du cœur !

— Tu veux dire de l'estomac...

— Aussi comme je vous étais dévoué !...

Le religieux se retourna et fit deux pas vers le frère portier.

— Pietro, lui dit-il à demi-voix, garde-moi ce dévouement, et peut-être nous reviendra-t-il quelques-uns de ces beaux jours... Sois discret surtout.

— Muet comme une tombe.

— Et toujours à mes ordres?

— Toujours, frère Luigi... Pour vous, le pied sur la règle et les clefs à la main.

— A ce soir donc.

Et le frère quêteur s'éloigna d'un pas agile; car, bien qu'il eût atteint la cinquantaine, il semblait être encore dans toute la force de l'âge. Ce religieux avait à peine perdu de vue les murs du couvent lorsqu'il aperçut, à une centaine de pas devant lui, un homme de haute taille s'avançant rapidement; sa main droite était armée d'un lourd bâton; de la main gauche, il tenait un mouchoir avec lequel il essuyait fréquemment son visage, ruisselant de sueur.

— Ah! se dit le moine, je l'avais deviné : c'est Bernardo Gavazza. Cela est tout simple : le comte de Mariani s'étant résigné à vivre seul à Turin, Bernardo est naturellement devenu le maître à la villa Santoni. Malheureusement pour lui, il a compté sans moi, et il s'est cru assez fort pour mépriser mes avis. Il faut pourtant un dénoûment à ce long mystère d'iniquité, et je crois que nous y touchons.

Puis, élevant la voix et s'adressant au voyageur arrivé près de lui, le frère quêteur reprit :

— Te voici en chemin de bonne heure, ami Bernardo !

— Qu'y a-t-il là d'extraordinaire? Vous y êtes bien, vous, mon révérend père, sans que personne songe à s'en étonner.

— Moi, c'est tout naturel : le couvent est sans pain, et il y a longtemps que Dieu n'envoie plus la manne à ses enfants en guise de rosée. Je sors donc du monastère, asile que m'accorde le Seigneur, tandis que tu as tout l'air de venir de la villa Santoni, dont le comte Mariani t'a chassé depuis plus de dix mois, et où je t'avais défendu de reparaître... Tu en viens, avoue-le !

— Vous êtes bien curieux, ce matin, mon révérend, répliqua Bernardo en fronçant le sourcil, tandis que ses doigts se crispaient sur le court bâton dont il était armé.

— Que veux-tu, mon cher fils ! on ne change pas d'habitude à mon âge, et j'ai celle de deviner ce qu'on ne veut pas me dire.

— Prenez garde, père; il y a des cas où cela pourrait vous porter malheur.

— Enfant ! dit le religieux en se redressant fièrement, Dieu te garde de vouloir lutter contre moi;

accepte et suis plutôt le sage conseil que je te donne de ne plus reparaître à la villa Santoni, d'où tu viens et où tu as passé la nuit, j'en suis sûr.

A ces mots, un nuage passa sur le front de Bernardo; sous leurs sourcils noirs ses yeux lancèrent des éclairs, et le bâton dont il était armé siffla dans l'air; mais déjà le religieux s'était mis en défense : d'une main, garantie par la besace qu'il portait, il para le coup qui lui était destiné, en même temps que, de l'autre main, il saisissait son adversaire à la gorge et le renversait à ses pieds.

— Je pourrais te tuer, misérable! dit-il en sortant un long couteau de dessous sa robe; je le devrais même...

Bernardo était éperdu, haletant; la mort lui apparaissait dans son horreur : il n'avait que vingt-cinq ans.

— Grâce! grâce! murmura-t-il d'une voix étouffée.

— Eh bien, oui, je te ferai grâce, mais à condition que tu répondras sincèrement à toutes les questions que je vais t'adresser.

—Révérend père, je vous ferai ma confession générale.

— Ce serait trop long, et le grand chemin est bien peu commode pour une telle opération. Lève-toi, as-

seyons-nous sur le revers de ce fossé, et réponds nettement à mes questions; je ne t'en demande pas davantage.

Le moine, à ces mots, tendit la main au jeune homme, qui se releva lestement, et tous deux allèrent s'asseoir au lieu indiqué par le terrible frère quêteur.

— D'abord, dit ce dernier, qui tenait toujours à la main són long couteau, il me paraît évident qu'il s'est passé quelque chose d'extraordinaire à la villa Santoni.

— Révérend père, il ne s'y est passé qu'une chose fort ordinaire et toute naturelle : madame la comtesse Mariani y a donné le jour à un enfant du sexe masculin.

— Dont tu es le père?

— Oh! mon révérend, quelle énormité!

— Tu vas voir, au contraire, que cela est excessivement simple. Il y a deux ans, M. le comte Carlo Mariani épousa Angela, fille du marquis Spenzzo, lequel mourut peu de mois après. De cette union naquit un fils qui a aujourd'hui un peu plus d'un an... Tu n'étais alors qu'un simple gardeur de bestiaux au service de la famille Spenzzo...

— Tout cela est vrai, *mio padre :* je gardais les bestiaux; mais j'étais capable de mieux faire, et je l'ai prouvé.

— Un peu mieux et beaucoup plus mal, Bernardo! Ne nous pressons pas : le soleil se montre à peine à l'horizon, écoute donc et sois patient, je le veux! Angela Spenzzo, à seize ans, était vive, ardente, passionnée pour le plaisir. Son père était presque mourant, et ne pouvait la conduire dans le monde. Dès lors, les aspirations de la jeune fille se modifièrent; au lieu d'élever ses regards, elle les abaissa, et ils tombèrent sur toi...

— Oh! *padre! padre!*

—Dès lors tu cessas d'être gardeur de bestiaux : on t'enseigna à lire, à écrire, et tu devins l'homme de confiance de Santoni.

— C'est vrai, révérend père; mais où est le mal?

— Nous allons y arriver, mon fils. Sur ces entrefaites, le comte Mariani demanda la main d'Angela, l'obtint, et, comme je viens de le dire, un enfant naquit à la fin de la première année de cette union; mais, depuis longtemps déjà, la bonne intelligence avait cessé d'exister entre les époux; le comte était parti pour un long

voyage, et il y a aujourd'hui même sept mois qu'il reparut à la villa Santoni, qu'il quitta de nouveau trois jours après, pour aller vivre à Turin, où il est encore en ce moment... Tout cela est-il exact, Bernardo?

— Hélas! révérend père...

— Oui, tout cela est vrai; mais tout cela doit cesser d'être ; il faut que l'enfant adultère disparaisse.

— Oh! oh!...

— Il le faut, Bernardo; tout sera fini ainsi, et peut-être alors la paix, le bonheur intérieur renaîtront-ils dans cette famille.

— Oh! père! mais c'est un enfant plein de vie, de vigueur et de santé...

— C'est l'enfant du crime, Bernardo, et Dieu l'avait condamné avant qu'il fût né; c'est mon dernier mot. Et puis, qu'est-ce que la vie d'un enfant qui vient de naître, qui ne s'appartient pas?... — Je te donnerai ce soir ce qu'il faut pour qu'il n'en soit plus question; tu te présenteras à la porte du couvent, et tu y viendras, n'est-ce pas?

— Il faut bien que j'obéisse à mon maître absolu.

— Et tu disparaîtras de la villa Santoni pour n'y jamais revenir?

A ces dernières paroles, Bernardo bondit comme un tigre; mais le frère quêteur se trouva debout en même temps que lui.

— Je le veux et il faut que cela soit, reprit-il en brandissant son couteau.

— Cela sera donc, répondit Bernardo en laissant tomber sa tête sur sa poitrine en homme découragé; mais il n'en faut pas moins que je me rende maintenant à Chivas, ne fût-ce que pour détourner les soupçons.

— Va donc; je ne te retiens plus.

— Ah! révérend père, je sais bien que je vous appartiens; depuis un quart d'heure, je ne me sens plus que l'ombre de moi-même.

— C'est ainsi que tu dois être, Bernardo; reste dans cette condition, si tu veux vivre.

A ces mots, le frère quêteur se leva : d'un geste, il indiqua à Bernardo la route conduisant à Chivas, et lui-même se dirigea en même temps vers la villa Santoni.

Quel sentiment, quel intérêt guidait Luigi dans cette affaire? Pourquoi entrait-il avec tant d'énergie et de passion dans la destinée de Bernardo et des Santoni? C'est ce que les événements vont nous apprendre.

Le calme le plus profond régnait à Santoni lorsque le frère quêteur y arriva; on lui dit tout d'abord que madame la comtesse Mariani était trop gravement indisposée pour pouvoir le recevoir comme elle en avait l'habitude.

— Bien, bien, fit-il en écartant de la main le valet qui lui parlait; c'est la marquise Spenzzo que je veux voir, et vous savez bien qu'il n'est besoin ni de m'annoncer, ni de me montrer le chemin.

En parlant ainsi, il s'élança dans l'escalier, et, moins d'une minute après, il entrait chez la marquise de Spenzzo, mère de la comtesse Mariani, si gravement indisposée en ce moment.

— Quelle peur vous m'avez faite! s'écria la douairière en le voyant entrer; c'est affreux de prendre les gens d'assaut.

— Eh! ma chère Paola, n'êtes-vous pas habituée à me voir apparaître ainsi dans toutes les circonstances graves?

— Je ne sais trop... Mais aujourd'hui...

— Aujourd'hui, madame, est jour solennel; car c'est l'anniversaire de celui où, à la face du ciel et sous

l'invocation de Dieu, vous vous êtes donnée à moi, comme je me donnais à vous... Pour vous, c'est un souvenir confus, peut-être; mais il n'a pas vieilli dans ma mémoire.

— Ah! Luigi, que vous êtes cruel de me tenir ce langage en un pareil moment!

— Mais ce langage, Paola, est celui de ma vie entière; vie d'abnégation et de dévouement. Faut-il une fois encore préciser les choses?... Il y a vingt ans, j'eus le bonheur ou le malheur de vous rencontrer dans le palais du doge de Venise: vous étiez la fille d'un grand seigneur, et je n'étais qu'un simple attaché d'ambassade; l'amour nous fit franchir la distance qui nous séparait, vous fûtes à moi; mais, malédiction! deux mois plus tard, pour obéir à votre père, vous épousiez le marquis de Spenzzo... Oh! ce fut pour moi un horrible supplice!... Mais tout n'était pas dit entre nous : vous portiez en vos entrailles un fruit de notre amour, et, en l'absence de votre mari, chargé d'une importante mission diplomatique, j'étais seul près de vous lorsque vous mîtes au monde votre Angela.

— Oh! grâce, grâce! Luigi, cela est affreux.

— Pour vous, madame, il en est ainsi, je le crois; quant à moi, c'est le seul souvenir qui me fasse maintenant tenir à la vie... Vous étiez là, faible mais souriante; les premiers vagissements de l'enfant venaient de se faire entendre lorsqu'une pensée étrange me traversa le cerveau, à moi qui vous assistais secrètement : sans hésiter, je tirai de dessous mes vêtements ce cachet portant les armes de la famille dont je suis le dernier rejeton; je le suspendis sur la flamme d'une bougie, et, lorsqu'il fut incandescent, je l'appliquai au-dessous du sein droit de notre enfant.

— Vous avez fait cela!...

— Je l'ai fait, madame, en prévision de ce qui arrive aujourd'hui; à quoi serviraient, en effet, mes conseils et mes prières s'ils n'avaient pas cet appui?

— Luigi, je vous en conjure, ne soyez pas impitoyable!

— Eh! madame, ne sentez-vous pas que le bonheur de notre enfant est ma pensée la plus chère? Serais-je ici, s'il en était autrement?

— Soyez-nous donc en aide, mon bon Luigi; car je vois que vous savez toute la vérité.

— Je redeviens donc votre *bon Luigi?*

— Ah! Luigi, pouvez-vous croire que vous ayez jamais cessé de m'être cher? N'existe-t-il pas entre nous un de ces liens que rien ne saurait rompre, pas même la mort?... Oui, Angela est coupable, bien coupable... mais est-ce moi, est-ce nous qui aurons le courage de la condamner?

La voix suppliante de cette femme qu'il avait tant aimée fit sur le frère quêteur un effet puissant.

— Calmez-vous, Paola, dit-il à la marquise en lui prenant les mains et les serrant tendrement; je la sauverai... L'enfant n'est pas né à terme; donc...

— C'est une erreur, Luigi...

— Il faut que cela soit vrai.

— Mon ami, vous me faites peur.

— Ah! voilà bien les femmes! Vous m'avez vu, sans pâlir, vous sacrifier ma liberté, mon avenir, ma vie tout entière; et vous voilà saisie d'effroi à propos d'un fœtus qui n'a pas vu la lumière du jour et qui ne doit pas la voir, vous le comprenez sans doute.

Luigi prononça ces dernières paroles avec un tel ton d'autorité, que la marquise n'eut pas le courage

d'insister; elle attendait, tremblante, que le religieux dît son dernier mot sur le sort du malheureux enfant qui venait de naître et dont l'arrêt de mort était déjà prononcé; mais Luigi se tut, et ce fut après un long silence qu'il demanda si l'on avait écrit au comte Mariani pour lui annoncer l'accouchement d'Angela; la marquise lui ayant répondu qu'elle n'en avait pas encore eu le temps :

— Eh bien, répliqua-t-il, n'écrivez pas aujourd'hui; demain, votre lettre sera plus longue de quelques lignes, et vous n'aurez plus ensuite à vous occuper de cela.

— Resterez-vous ici jusqu'à demain afin de me guider complétement dans ces déplorables circonstances?

— Non, Paola; cela n'est pas nécessaire; mais un homme sur le dévouement duquel vous êtes habituée à compter passera la nuit dans cette demeure pour la dernière fois; puis il retournera dans votre domaine de Chivas, qu'il administre en maître, à ce qu'il paraît, à moins qu'il ne vous plaise de lui donner l'intendance de votre demeure princière, à Turin, jusqu'à ce que les circonstances permettent de le faire rentrer com-

plétement dans son obscurité primitive, dont vous l'avez si malencontreusement tiré.

— Oh! je comprends; c'est de Bernardo Gavazza que vous voulez parler... De grâce, Luigi, soyez plus indulgent pour cet homme qui nous est si dévoué; qui, j'en suis sûre, ferait, sans se plaindre, le sacrifice de sa vie pour nous servir. N'est-ce pas assez que le comte de Mariani, mon gendre, l'ait chassé d'ici en lui défendant d'y reparaître jamais?

— Défense dont Bernardo a tenu grand compte, n'est-ce pas?

— Non, il ne s'y est pas conformé : il savait qu'Angela souffrait; il savait qu'en certains cas nous ne pouvions compter que sur sa force, sa résolution, son dévouement, et il est revenu... Oh! ne vous pressez pas de nous condamner; vous ne savez pas ce que c'est que ce prétendu comte Carlo Mariani, qui s'est présenté à nous comme un gentilhomme et qui n'a jamais été qu'un manant du dernier ordre. N'a-t-il pas voulu tout d'abord nous imposer la vie bourgeoise de bas étage à laquelle il était habitué? C'était avec des chaussures toutes souillées du fumier de ses étables qu'il se pré-

sentait devant sa jeune femme et qu'il se mettait à table ; il ne parlait que de labours, engrais, bœufs et moutons, et les fermiers de ses domaines étaient ses amis les plus intimes, pourvu qu'ils payassent régulièrement; car jamais son avarice sordide n'a laissé en lui de place pour la pitié. Aussi avec quelle joie nous avons découvert qu'il n'est pas gentilhomme; que le nom dont il se pare n'est que celui d'une terre achetée par son père, qu'on a vu pendant vingt ans trafiquer en plein vent sur le port de Gênes. Un procès suivit cette découverte : nous demandâmes à la justice d'annuler cette odieuse alliance, et une requête fut par nous présentée à notre saint-père le pape, qui, seul, peut rompre complétement les nœuds formés au pied de l'autel. Dédaignant de se défendre, Mariani partit tout à coup pour un long voyage ; puis il revint il y a quelques mois; il eut l'audace de s'établir de nouveau dans cette villa, qui fait partie de la dot de ma fille, et il tenta de reconquérir les bonnes grâces d'Angela. N'y pouvant parvenir, il fit à la pauvre enfant les plus grossières menaces ; Gavazza, qui l'entendit un jour, cédant à l'indignation qu'il éprouvait, osa lui dire que ses paroles étaient la meil-

leure preuve de l'absence de sang noble dans ses veines. Mariani le chassa; mais, moi qui étais indépendante, je le repris et lui confiai l'administration de mes biens à Chivas. Aujourd'hui, Mariani nous menace de revenir prendre possession de Santoni, qui est, dit-il, le centre de ses biens et de ceux de sa femme, qu'il entend administrer en personne... Jugez-nous maintenant, Luigi : pouvions-nous, dans des circonstances si graves, renoncer à l'appui d'un homme de cœur capable de nous défendre contre les violences matérielles dont nous étions ménacées ?

— Je comprends tout cela, marquise; mais c'est justement parce que Mariani se montre menaçant qu'il importe d'avoir raison contre lui sur tous les points ; c'est pour cela qu'après avoir passé encore la nuit prochaine à Santoni, Gavazza doit en partir pour n'y plus revenir... Il le faut, Paola, et il le fera sans que vous soyez obligée de l'en prier, je puis vous en donner l'assurance... Et maintenant, madame la marquise, Luigi disparaît; il n'y a plus ici qu'un pauvre frère quêteur qui vous supplie de faire garnir le mieux possible la besace qu'il porte en expiation de ses fautes.

— C'est déjà fait, cher frère, et j'espère que rien n'y manque; mais vous quittez-nous donc si promptement?

— A l'instant même, Paola; il faut au moins qu'avant de rentrer au monastère, je me montre dans quelque village voisin... Ces détails ne sont pas à négliger; vous le reconnaîtrez un jour.

En ce moment, un domestique apportait la besace lourdement chargée; le moine ne l'en mit pas moins lestement sur son épaule; puis, étendant la main, il dit à voix basse des paroles de bénédiction, et il sortit.

XI

— Allons, Pietro, disait le révérend père Luigi en entrant chez le portier du couvent, je t'accorde la dîme sur tout cela; mais dépêche-toi de la lever; car le reste doit être attendu avec impatience à l'office.

Pietro se mit à l'œuvre avec toute l'ardeur d'un chasseur qui saisit une proie longtemps attendue, Pourtant il ne tarda pas à se trouver quelque peu embarrassé.

— Cinq bouteilles de vin fin, se disait-il, comment prendre la dîme là-dessus?... Je n'ai pas le temps de faire des fractions; j'en pose une là, et je ne retiens rien sur les autres, par discrétion... Cinq jambons, trois chapons, deux lièvres; en tout six pièces : c'est une qui me revient; mais laquelle?... J'en prends une de chaque sorte, crainte d'erreur...

Il en était là de ce consciencieux partage, lorsqu'un coup de marteau retentit; Pietro s'empressa d'ouvrir la porte, non sans faire une assez laide grimace, et l'on vit paraître Bernardo Gavazza : il était pâle; ses regards, plus sombres que de coutume, semblaient annoncer une résolution pénible mais bien arrêtée.

— Me voici, dit-il d'une voix ferme et brève.

— Bien, répondit Luigi; cette exactitude est de bon augure... Allons, Pietro, que tout cela disparaisse: tu compteras plus régulièrement un autre jour.

— Comme il vous plaira, révérend père, répondit le portier en vidant lestement dans un coin la moitié du contenu de la besace.

Et, cette consciencieuse opération terminée, il s'empressa de porter le reste du contenu à l'office, tandis que

Luigi, suivi de Bernardo, se dirigeait vers l'infirmerie, où se trouvaient un grand nombre de médicaments confiés à ses connaissances scientifiques. Car Luigi était très-instruit : bien que la chimie fût encore dans l'enfance, il en possédait les éléments les plus importants, et il avait souvent obtenu des produits dont lui seul pouvait apprécier la valeur.

— Tiens, dit-il à Bernardo en prenant dans une armoire une petite fiole haute d'un travers de doigt, il ne faudra qu'une goutte de la liqueur que contient ce flacon posée sur les lèvres de l'enfant, pour que ce qui s'est fait hier se défasse aujourd'hui.

— Ah! père, fit Gavazza d'une voix navrée, vous ne lui pardonnez donc pas, à ce malheureux enfant?

— C'est impossible, Bernardo! Il faut, dans l'intérêt de tous, et plus particulièrement dans le tien, qu'il disparaisse le plus promptement possible. Ne sais-tu pas que le comte Mariani est sur ses gardes, et qu'il sait presque toute la vérité? Qu'arrivera-t-il, si nous ne tranchons dans le vif? La naissance de l'enfant est patente; on constatera qu'il est né viable, qu'il est venu à terme, c'est-à-dire moins de sept mois après le re-

tour de Mariani, qui, à l'époque de la conception, se trouvait à plus de huit cents lieues de l'Italie... Qu'opposerons-nous à toutes ces preuves?... Tu as fait le mal, Bernardo, à toi d'appliquer le remède ; or, le remède, le voici ; il n'y en a pas d'autre... C'est, j'en conviens, une extrémité devant laquelle reculerait un cœur faible ; mais, j'en suis sûr, Gavazza, tu n'es pas un lâche.

Bernardo passa la main sur son front comme pour chasser une pensée importune.

— Non, dit-il après un instant de silence, je ne suis pas lâche ; et puisqu'elle ne peut être sauvée qu'à ce prix...

— Tu la sauveras, n'est-ce pas?

— J'espère en avoir le courage.

— Prends donc cette fiole, et retiens ceci : c'est que, quoi qu'il puisse arriver par ta faute, tu seras dans la tombe avant qu'un cheveu ait pu tomber de la tête d'Angela.

— Père ! vous l'aimez tant, qu'il est impossible que nous ne nous entendions pas ; je vais donc vous obéir comme à elle-même ; que Dieu me pardonne si je me trompe.

Luigi prit la petite fiole, et il s'éloigna ; mais il mit un temps bien long à parcourir le chemin du couvent

à la villa. C'est qu'il marchait lentement, en donnant carrière à ses tristes pensées. Parfois il s'arrêtait et il sentait toute sa force de volonté se révolter contre le sacrifice qui lui était imposé; puis bientôt il lui semblait qu'un mur d'airain se dressait entre son cœur et sa raison, et la nécessité d'obéir à la fatalité se montrait plus impérieuse et plus implacable.

Il était tard lorsqu'il arriva à la villa Santoni, non encore résolu, et pourtant se sentant au cœur toute la force et l'énergie nécessaires pour obéir à la fatalité lorsqu'elle se montrerait absolue et invincible. Minuit sonnait; mais l'heure ne pouvait être un obstacle à cet homme qui depuis longtemps avait les coudées franches dans l'habitation, dont les êtres lui étaient parfaitement connus. Le front pensif, les paupières mouillées de larmes brûlantes, il traversa silencieusement plusieurs pièces, et arriva bientôt dans une chambre où dormait une nourrice, près du berceau du nouveau-né. Là, il fut obligé de s'arrêter; ses genoux fléchissaient. Pourtant, après un temps d'arrêt, il parvint à se traîner jusqu'au berceau, et, à la pâle lueur d'une lampe qui brûlait sur un meuble voisin, il contempla avec une

effusion qui lui avait été inconnue jusque-là l'enfant profondément endormi; puis, tombant à genoux :

— Non, se dit-il les mains jointes et les yeux baignés de larmes, Dieu ne peut vouloir m'imposer un si horrible sacrifice... Tu vivras, pauvre enfant qui ne dois jamais connaître ton père...

Et, n'écoutant que la voix de son cœur, Bernardo quitta cette chambre où il était venu pour commettre un crime.

Toutefois, trois heures après, il revint. Ses bras étaient chargés d'un frêle fardeau qu'il déposa dans le berceau où reposait l'enfant d'Angela, son enfant.

Un instant après, il disparaissait, emportant un objet semblable à celui qu'il avait laissé.

Il gagna à travers champs une ferme située à deux lieues de la villa Santoni ; une femme l'attendait sur le seuil de la maison rustique; il lui remit son fardeau, lui compta de l'or, lui parla à voix basse.

Puis, se retournant :

— Je vous recommande le secret le plus absolu; votre enfant n'est pas mort ; un spécifique miraculeux l'a sauvé cette nuit aux portes du trépas. Vous ne parlerez et vous ne direz la vérité que quand je vous préviendrai.

Et il partit.

Le lendemain, à la villa Santoni, on disait que le fils d'Angela était mort dans la nuit ; et, en effet, le cadavre d'un enfant nouveau-né gisait dans son berceau.

En même temps que l'on constatait cette mort inattendue, un nouveau malheur frappait la famille Mariani. Le fils aîné du comte expirait subitement, emporté par un mal inconnu.

Le poison de Luigi n'était pas étranger à cette mort, et c'était Gavazza qui avait médité ce crime et l'avait furtivement accompli.

— Ah ! père Luigi, avait murmuré Bernardo, tu n'as parlé que du mien ; pourquoi l'autre te serait-il plus cher ?

Mariani apprit donc presque en même temps la mort de son fils aîné et celle du pauvre enfant qui était né depuis son retour en Italie.

Le comte fut d'abord frappé de terreur ; la mort semblait planer autour de lui ; mais il ne tarda pas à secouer cette frayeur passagère.

— On veut m'intimider, se disait-il, on n'y réussira pas ; de mon côté sont les bons procédés et le bon droit ;

c'est à la justice de faire le reste, et elle n'y faillira pas. Dans huit jours, je serai à la villa Santoni; et que les coupables tremblent! Je chercherai sans repos ces gens qui sont devenus mes ennemis, sans que je sache pourquoi. Il faudra bien que la lumière se fasse. Je n'ai rien à en redouter, moi qui n'ai cessé d'agir au grand jour. Ah! on me méprise et on me conteste ce titre de comte, bien qu'il ait été accordé à mon oncle, dont je suis l'unique héritier? Je serai toujours prêt à en faire bon marché; le père Mariani était marchand à Gênes, soit; je ne le conteste pas; mais c'était un homme de cœur et d'honneur, et les illustrations de la famille Spenzzo seraient impuissantes à faire pâlir un Mariani. J'irai à la villa Santoni, au milieu de ces crimes et de ces infamies, et nous verrons si l'honnêteté et le courage ne seront pas plus forts!

XII

La résolution de M. Mariani était trop sérieuse pour que rien pût l'empêcher de s'accomplir; il fit donc ses

dispositions, et partit de Turin pour aller s'établir définitivement à la villa Santoni, sans trop s'occuper des criailleries et des récriminations qui pourraient l'accueillir. Il se sentait, d'ailleurs, appuyé sur l'estime des gens du pays et des serviteurs qu'il devait employer; ses connaissances en agriculture, en administration rurale, lui avaient fait de nombreux amis parmi les petits propriétaires des environs de Santoni, lors du premier séjour qu'il avait fait dans cette habitation. On l'aimait, on l'estimait, non comme un seigneur, mais les uns comme un bon voisin, les autres comme un bon maître, parlant volontiers le patois des pauvres gens pour en être mieux compris, et ne faisant pas difficulté, aux heures de repos, de s'asseoir, en vrai patriarche, à la table de ses serviteurs.

Donc, M. Mariani savait comment il serait reçu par les gens du pays et les travailleurs de ses domaines; seulement, il était un peu moins tranquille sur la réception que lui feraient sa belle-mère et sa femme; mais ces deux dernières n'attendirent pas son arrivée : averties de son départ de Turin, elles quittèrent la villa Santoni et se retirèrent à Chivas, se plaçant ainsi sous

la protection de Bernardo Gavazza, devenu leur intendant.

Dès lors la situation était nette; les positions diverses étaient bien tranchées; mais elles étaient malheureusement dominées par une question d'argent, la pire de toutes les questions qu'on puisse avoir à débattre en famille. La marquise de Spenzzo, bien qu'elle se fût dépouillée de la plus grande partie de ses biens en mariant sa fille au comte Mariani, était encore très-riche; mais les dépenses qu'elle faisait excédaient toujours ses revenus, de sorte que la gêne ne tarda pas à se faire sentir à Chivas, tandis que l'abondance régnait à Santoni, sous l'administration sage et éclairée de M. Mariani.

Bernardo Gavazza était au désespoir; c'était un homme adroit, intelligent, très-capable de faire rendre aux domaines dont il avait l'administration tout le revenu qu'on en pouvait espérer, et il le faisait; mais cela était insuffisant, et il fallait recourir aux emprunts.

— Après tout, s'écria un jour Bernardo, alors que la marquise et sa fille se plaignaient amèrement de la situation de leurs finances, est-ce ma faute à moi si les trois quarts de vos revenus sont aux mains de ce

Mariani, que le diable confonde! Ce procès en nullité de mariage ne finira donc point?

— Le saint-père, répondit la marquise, a malheureusement renvoyé l'examen de l'affaire à la consulte d'État, qui ne l'examinera guère, selon l'usage, que dans une dizaine d'années; et comme les juges de Turin ont résolu d'attendre la décision de la cour de Rome...

—*Sangue mio!* il me faudra donc voir toujours votre bien grippé par ces mains de singe?... Oh! *corpo di Dio!* ce serait trop de souffrance; il faut que cela finisse; il suffirait pour cela d'une balle bénite, et ça n'est pas chose si rare...

— Silence, Bernardo! interrompit la marquise; votre zèle vous fait oublier le respect que vous nous devez.

— C'est vrai, madame la marquise, répliqua Gavazza, dont ces paroles n'avaient point calmé l'exaspération, je vous dois tant!... mais je lui dois aussi quelque chose, à lui, et, sur mon âme, il ne l'attendra pas longtemps!...

Il parlait encore lorsque parut le capucin Luigi, qui avait conservé l'habitude d'entrer sans se faire annoncer.

— Calmez-vous, Bernardo, dit-il sévèrement.

— Oh! révérend père, si vous saviez...

— Je sais tout ce qu'il faut que je sache, et je dis que mieux vaudrait un sage ennemi qu'un ami de votre trempe... Vous ne serez donc jamais sage?

Ces dernières paroles furent accompagnées d'un regard tellement significatif, que Bernardo trembla.

— Est-on donc coupable pour aimer ses maîtres? demanda-t-il humblement.

— Il en peut être ainsi, Gavazza, et c'est le cas où vous vous trouvez en ce moment.

— Oh! révérend père, voulez-vous donc me chasser d'ici comme vous m'avez chassé de la villa Santoni?

— Je le devrais peut-être! s'écria le moine, dont le regard devint étincelant.

— Grâce pour lui, s'empressa de dire la marquise.

Puis, se penchant à l'oreille de Luigi, elle ajouta :

— C'est le seul défenseur que nous ayons ici; au nom de Dieu, ne nous l'ôtez pas!

Le regard du religieux s'éteignit aussitôt.

— N'oubliez donc jamais, dit-il avec abandon, que la colère est mauvaise conseillère, et rappelez-le sou-

vent à ce serviteur trop zélé... Et maintenant, maître Bernardo, j'espère que vous ne parlerez plus de balle bénite?

Gavazza ne répondit point; il avait laissé tomber sa tête sur sa poitrine, et il semblait réfléchir profondément. Luigi devina aussitôt ce qui se passait en lui.

— Il veut tuer Mariani, se dit-il; c'est une idée fixe que les moyens ordinaires ne pourraient maintenant lui faire abandonner; et pourtant il faut qu'il y renonce.

C'est qu'en effet, il n'entrait pas dans les vues du religieux de perpétuer la haine entre les Spenzzo et les Mariani: tous ses vœux, au contraire, tendaient maintenant à une réconciliation complète; il se proposait, dès qu'elle aurait eu lieu, de solliciter du pape la résiliation de ses vœux, et de devenir, en épousant la marquise de Spenzzo, le chef de deux familles puissantes, honorées, chef d'autant plus absolu que son omnipotence serait appuyée sur des secrets terribles lui assurant une obéissance absolue. C'était une assez belle fin pour un pauvre attaché d'ambassade qu'un chagrin d'amour

avait poussé à se faire capucin; Luigi se berçait de ce rêve comme d'une revanche que lui devait la fortune et qui ne pouvait lui échapper.

Il supposait que Bernardo Gavazza devait en faire un semblable de son côté. Bernardo, en effet, possédait le cœur d'Angela; le comte Mariani mort, il devenait maître absolu à Santoni et à Chivas; car Gavazza aussi possédait un secret terrible.

On comprend aisément, d'après cela, que la balle bénite dont parlait Gavazza ne pût être du goût de Luigi; il fallait à tout prix qu'il mît Bernardo dans l'impossibilité d'exécuter sa funeste résolution la science qu'il avait acquise lui en fournit sur-le-champ le moyen.

Gavazza était descendu à l'office pour faire remplir la besace du capucin; celui-ci prit alors le bâton dont il était toujours armé et y pratiqua avec un instrument tranchant de nombreuses petites entailles de manière à soulever de petits éclats de bois et à hérisser de piquants toute la surface. Cela fait, le moine déposa son bâton dans un des coins de la salle où il avait demandé à demeurer seul un instant pour faire, disait-il, des priè-

res particulières, et il pénétra dans les appartements de la marquise de Spenzzo.

Il était là depuis un quart d'heure lorsque Bernardo, qui avait hâte de voir partir le capucin, lui rapporta sa besace toute rebondie par les provisions de bouche qui l'encombraient.

— Je vous remercie, mon fils; mais veuillez appeler pour qu'on m'apporte le bâton que j'ai laissé dans la pièce où j'ai lu mes prières.

— Je vais vous le chercher moi-même, dit vivement Bernardo, qui revint immédiatement remettre à Luigi ce qu'il avait demandé.

Le capucin prit brusquement, en tirant par un bout, son bâton des mains de Gavazza. Les petits éclats de bois firent alors leur office, et quelques-uns s'enfoncèrent dans les doigts de Bernardo.

— *Corpo di Baccho!* fit Gavazza avec un mouvement douloureux, il y a des épines à ce bâton; j'ai les doigts tout piqués.

— Je suis un maladroit, fit Luigi; veuillez m'excuser. Voyons votre main; si quelque écharde a pénétré dans l'épiderme, je m'en vais vous l'extraire.

— Oh ! ce n'est rien.

— Montrez donc ; il y a quelquefois du danger à laisser un corps étranger dans les chairs. Eh ! tenez, continua Luigi en saisissant la main de Bernardo, la main vous saigne en plusieurs endroits. Je vais vous guérir en deux secondes.

En parlant ainsi, le moine sortit d'une de ses poches un étui de cristal, y prit une aiguille d'une extrême finesse et en fit pénétrer la pointe sous l'épiderme de la main de Gavazza.

— La voici, reprit-il en simulant l'extraction d'une écharde, qu'il feignit de jeter sur le parquet ; il n'en fallait pas davantage pour vous débarrasser de cet hôte incommode.

Bernardo remercia le révérend père ; mais, quelques instants après, il se sentit atteint d'un tel malaise, qu'il fut obligé de s'aller mettre au lit. Le lendemain, une fièvre terrible le dévorait ; son visage était empourpré, et une éruption de pustules commençait à se produire sur toutes les parties de son corps... Le frère quêteur lui avait inoculé la petite vérole dans toute sa violence !

XIII

On était alors au milieu de l'été ; sous l'influence d'une température brûlante, la terrible maladie dont Gavazza était atteint se développa rapidement, et, malgré les soins qui lui étaient prodigués, le malheureux fut bientôt en danger de mort. C'était, comme on l'a vu, un homme hardi, résolu, capable de tout braver pour satisfaire sa vengeance et sa cupidité; mais il avait néanmoins conservé des sentiments religieux qui se trouvèrent bientôt avivés par le danger qu'il courait ; Luigi, qui le voyait tous les jours, ne tarda pas à s'inquiéter de ses dispositions; car il y avait entre lui et cet homme un secret dont la révélation pouvait avoir les conséquences les plus terribles, et déjà, à plusieurs reprises, le malade avait parlé de se confesser.

— Calmez-vous, Bernardo, lui disait le moine ; vous avez le temps de penser à cela.

Ces paroles, loin de rassurer Gavazza, doublaient sa terreur religieuse.

— Cet homme, pensait-il, ne veut pas que je me confesse, parce qu'il craint que le prêtre ne veuille savoir d'où me venait le poison dont il m'a forcé de faire un si terrible usage. Tant pis pour lui, s'il en est ainsi; chacun, là-haut, doit répondre de ses œuvres, à moins d'en avoir obtenu le pardon, et je ne puis braver la damnation éternelle pour lui assurer l'impunité. Je ne parlerai plus de cela devant lui; car les moyens ne lui manqueraient pas pour me faire mourir sans confession.

De son côté, Luigi crut l'avoir suffisamment rassuré pour qu'il ne songeât plus à la mort; aussi fut-il à la fois frappé de surprise et d'effroi lorsque, le lendemain matin, au moment où il se disposait à entrer chez le malade, la femme qui gardait ce dernier le pria d'attendre un instant.

— Ce pauvre Bernardo achève de se confesser, ajouta cette femme; c'est un vrai martyr, et il mourra comme un saint...

— Il se confesse en ce moment? s'écria le moine, qui ne put complétement dissimuler son effroi.

— Mon Dieu, c'est moi qui, sur sa demande, lui ai

amené un des vicaires de la paroisse, un saint homme, soyez-en sûr, qui mieux qu'aucun autre le mettra sur le chemin du ciel...

Elle parlait encore, que déjà le moine, qui ne l'écoutait plus, avait ouvert la porte et s'était élancé vers le lit de Gavazza.

— Eh! mon père, s'écria-t-il en s'adressant au prêtre vénérable qui prêtait une oreille attentive aux paroles de son pénitent, ne voyez-vous point que ce malheureux, en proie au délire, n'a pas conscience de ce qu'il vous dit?

— Il est parfaitement sain d'esprit, répondit le confesseur, qui paraissait vivement ému; sa mémoire ne lui fait défaut sur aucun point, et c'est mal à vous, révérend, de venir l'interrompre au moment où il achevait de soulager sa conscience d'un poids terrible.

Luigi comprit que Bernardo avait tout dit.

— Je répète qu'il est en délire, reprit-il, et votre zèle vous sera funeste; car vous avez respiré pendant un quart d'heure les émanations de son corps, et c'est pour vous un arrêt de mort.

Le vieillard pâlit; car Luigi parlait avec un tel ac-

cent de conviction, qu'il ne semblait pas possible de douter de la réalité de ce qu'il disait.

— Et, tenez, continua le moine sans laisser au vieillard le temps de se reconnaître, voici déjà la sueur visqueuse, indice fatal, qui perle sur votre front... Pourtant, laissez-moi tenter de vous secourir...

Et, tirant un mouchoir de sa poche, il s'empressa d'essuyer les tempes du confesseur, mouillées en effet d'une sueur froide due à la frayeur que lui avait causée les paroles qu'il venait d'entendre; mais, chose étrange! à mesure que ce mouchoir s'agitait sur le front humide du prêtre, il s'en échappait une sorte de poussière qui s'élevait en nuage à travers l'appartement.

— J'étouffe, dit le confesseur d'une voix défaillante; la respiration me manque!

Le moine courut vers une des fenêtres qu'il ouvrit; au même instant, un bruit sourd se produisit; c'était le vieux prêtre qui tombait inanimé sur le parquet.

— Il le fallait! se disait mentalement Luigi en aidant la vieille garde-malade; désormais, je ne douterai plus de l'efficacité de cette poudre; elle est certainement une de mes plus précieuses découvertes.

Pendant ce monologue, il était parvenu, avec l'aide de la garde, à remettre le vieillard sur son siége; mais ce fut inutilement qu'on lui prodigua tous les secours possibles : il avait cessé de vivre, et la garde, éperdue, courut annoncer aux maîtresses de la maison ce déplorable événement. Alors Luigi, resté seul avec le malade, s'approcha de ce dernier, et, lui montrant du doigt le cadavre du prêtre :

— Bernardo, dit-il, c'est toi qui l'as tué. Si tu m'avais laissé le soin de te choisir un confesseur, celui-ci ne serait pas mort...

— Ah ! fit Bernardo terrifié, il ne m'a pas donné l'absolution, et je me sens mourir !

— Non, tu ne mourras pas si tu me restes soumis partout et toujours...

— Révérend père, seriez-vous donc l'ange du mal en personne?

— Je suis ce que je veux être, Gavazza, et moins qu'à personne il t'appartient d'en douter; je vais toutefois te donner une nouvelle preuve de ce que je puis. Veux-tu mourir? Je m'en vais te laisser dans ton lit, où, avant une heure, tu auras rendu l'âme... Veux-tu

vivre? Prends ce sachet, que j'ai préparé pour toi; place-le sur ta poitrine et reste immobile pendant quelques instants; la fièvre qui te brûle s'éteindra; les pustules dont ton corps est couvert vont s'amortir; tes jambes et tes bras reprendront de l'élasticité, et, dans huit jours, tu pourras vaquer à tes occupations ordinaires. Cela t'étonne, n'est-ce pas?

— Non, mon révérend; cela m'effraye; car je suis bien forcé de reconnaître que vous avez sur les gens qui vous entourent droit de vie et de mort.

Au moment où le malade prononçait ces derniers mots, un bruit de pas se fit entendre dans l'escalier.

— C'est ce malheureux qu'on vient enlever, reprit le moine. Qu'il s'en aille en paix... Quant à toi, Bernardo, hâte-toi de guérir, et marche ensuite dans la route que je t'indiquerai sans en dévier en aucun cas; à ces conditions, ma protection ne cessera de s'étendre sur toi.

Gavazza ne put que murmurer une sorte de remercîment; car à sa faiblesse extrême se joignait la terreur résultant de ce qu'il venait de voir et d'entendre. Luigi se retira. Le cadavre du prêtre fut enlevé. Bernardo put

alors respirer avec plus de liberté et moins de terreur.

Il lui semblait que le remède du moine opérait déjà.

— Mon Dieu, fit-il, il me semble que la vie me revient!...

. . . .

— Doutez-vous maintenant de la puissance de ces poisons, monsieur de la Scaglia, dit alors le moine, qui voulut clore là son récit, et qui tendait à son interlocuteur un flacon de cristal plein d'un terrible toxique et un petit étui renfermant une aiguille semblable à celle dont Gavazza avait éprouvé les horribles effets.

L'abbé de la Scaglia avait peur, et il hésitait à prendre ces dangereux agents de mal et de destruction.

— Ne craignez rien, monsieur l'abbé, fit Luigi avec un léger sourire; ce n'est pas un scrupule qui vous arrête, et ces poisons ne sont destinés qu'à vos ennemis; car, si j'ai bien deviné, des trois choses qu'il vous faut, l'une, c'est un poison qui tue la beauté, l'autre un poison qui tue le corps tout entier. Mais quelle est la troisième?

— La troisième?

— Oui?

— C'est un poison qui tue l'âme.

— Vous croyez donc aux philtres ? demanda le moine avec une ironie imperceptible.

— Non.

— Aux influences du démon?

— Pas davantage.

— Quel venin donc espérez-vous obtenir pour l'infiltrer dans une âme?

— Le venin de la parole.

— La parole écrite, les livres?

— Non, la parole parlée; il me faut un homme habile, un esprit surprenant qui puisse s'emparer du cœur d'une jeune fille.

— Un confesseur?

— Oui, un confesseur... jésuite.

— Je vous comprends. Demain, je vous adresserai l'homme qui sait le mieux prendre à la glu de ses insidieuses paroles le cœur et l'âme de ses ouailles et les diriger ensuite à sa guise.

— Et vous nommez cet homme?

— Le père d'Aubenton.

— C'est bien; comptez sur mon appui et sur ma reconnaissance.

Et l'abbé de la Scaglia quitta le couvent de Chivas muni de son triple poison.

Le père Luigi tint sa promesse.

Le lendemain de ma visite à Leurs Altesses, je reçus l'abbé d'Aubenton, le confesseur que l'on me destinait.

Ce père d'Aubenton était un révérend jésuite qui fut depuis bien célèbre en France et en Espagne. Il ne me plut pas; c'était un vilain moine, chiche et crasseux, baissant les yeux et regardant hypocritement par-dessous ses paupières.

Il me salua, les bras croisés sur la poitrine, selon la façon de son ordre; ce qui donne à tous ces frocards un air encore plus sournois qu'aux autres, bien qu'il y ait parmi eux de grands saints et des hommes éminents. Il était fort connu du confesseur du duc, le père gardien des grands jésuites, bon et excellent homme, mort depuis dans des circonstances singulières.

Le roi — Victor-Amédée l'était en ce temps-là — le comblait de bontés et l'aimait sincèrement.

Le père tomba malade, le roi l'alla voir. Comme il

touchait à sa dernière heure, après les premiers compliments, que la situation abrégea fort, comme on pense, le moribond pria son royal pénitent de faire éloigner tout le monde.

Le roi fit un signe ; tous sortirent.

Alors, se soulevant avec effort sur son bras :

— Sire, dit le jésuite, vous avez été bon, excellent pour moi, je ne puis mieux vous marquer ma reconnaissance qu'en vous donnant un dernier conseil, mais un conseil d'une telle importance, que peut-être il suffit pour m'acquitter envers vous : N'ayez jamais de confesseur jésuite!

Puis, comme le roi faisait un mouvement :

— Ne me demandez point les motifs de ce conseil, dit-il, il ne me serait pas permis de vous les donner.

Il retomba sur son oreiller, et, le soir, il était mort.

C'était à peu près ce que M. de Mazarin avait dit à Louis XIV, à propos des premiers ministres.

Je tiens ce fait de Victor-Amédée lui-même ; il me l'a raconté maintes fois.

Et, en effet, depuis ce temps, le roi n'eut plus de confesseur de cet ordre, et ne voulut pas permettre aux jésuites de tenir l'instruction des colléges.

Le père d'Aubenton était jeune, bien jeune pour un confesseur; à peine avait-il trente ans; je ne sais pourquoi on me l'avait choisi, ou plutôt je le sais bien. Il fallait qu'il eût de grands rapports avec ma belle-mère, et qu'elle fût bien sûre de me dominer par lui.

Il m'adressa deux ou trois phrases dont il écouta la réponse longtemps après qu'elle était faite. Il semblait y chercher un sens caché et m'étudier dans mes paroles. Ensuite, il me demanda si j'approchais souvent du saint tribunal. Ma mère était fort pieuse, et nous y conduisait tous les mois; je le lui dis, il fit un signe de satisfaction en regardant madame de Verrue; car madame de Verrue assistait à l'entretien; mais elle ne bougea pas plus à ce signe que pendant tout le reste de la conversation.

Mon mari me semblait le plus petit garçon du monde en présence de tous ces gens-là : il n'avait pas eu un mot à placer, ou plutôt on ne lui laissait pas placer un mot : il souffrait bien, mais il n'osait le laisser voir. Cet état d'esprit et de cœur m'a toujours paru le plus malheureux qui fût sur la terre ; cette lutte de la faiblesse et de la timidité contre la volonté, l'esprit et

l'orgueil, est pour moi insoutenable et me semble un véritable enfer.

Le père d'Aubenton demeura jusqu'à l'heure du dîner, où on le retint, ainsi qu'un compagnon moine qu'il avait amené, lequel mangeait à faire peur et m'amusa fort : il trouvait là meilleure chère qu'au couvent.

A ce dîner, on agita ce que l'on ferait à l'égard d'un certain abbé Petit, curé de Saint-Léger, fort considéré dans la famille, et qui s'était attendu à diriger ma conscience.

— Feu M. de Verrue le regardait comme un oracle, dit ma belle-mère, et l'a placé sur le pied de tout tenir au logis; je me suis toujours adressée à lui. Mon fils, dès son plus jeune âge, a été remis par son père entre les mains de l'abbé Petit; il attendait ma bru avec impatience pour la diriger. Que vais-je lui dire? Je gage qu'il viendra ce soir.

— Madame, répondit le père d'Aubenton en prenant un de ces airs qui ne se traduisent point, je m'empresserai de me retirer, pour peu que ma présence vous soit un embarras. Les révérends pères ont désiré s'attacher madame la comtesse de Verrue et vous,

pour le plus grand bien de la religion et dans l'espoir de contribuer au vôtre; mais M. Petit est un saint prêtre, très-digne et très-religieux, fort capable de vous guider toutes deux dans ce monde et dans l'autre. Je me retirerai donc. Seulement, il eût fallu, je crois, prévenir auparavant nos pères de la maison professe; ils n'eussent sans doute pas jugé convenable de s'avancer autant pour être repoussés.

Je ne saurais peindre son visage tandis qu'il parlait, ni ce qu'il y avait de promesses et de menaces dans le mouvement de ses lèvres et dans ses narines, qui se dilataient et se resserraient comme un soufflet. Quant à ses yeux, on n'en voyait rien du tout, ni le blanc ni la prunelle; il les voilait de ses longs cils comme d'un rideau de crêpe.

Ma belle-mère en frissonnait.

La compagnie était alors toute-puissante en Savoie. Elle avait trouvé fort à propos, grâce à l'abbé de la Scaglia, l'occasion de s'établir en notre logis, comme en un ouvrage avancé d'où elle surveillait la cour, et de nous mettre au nombre de ceux qu'elle désirait gouverner, sans doute à cause de la comtesse douairière et de sa

charge de dame d'honneur, dont la survivance me revenait, croyait-on. Ils avaient donc demandé comme une faveur que ma conscience fût confiée au père d'Aubenton, une de leurs lumières; ce qu'il prouva bien, par la suite, en donnant à la terre la bulle *Unigenitus*, de moitié avec le cardinal Saprani.

Ma belle-mère ne put refuser, elle eut peur. Cette femme si altière plia comme un roseau; l'abbé de la Scaglia lui avait laissé entrevoir quelques-unes des conséquences d'un refus; le curé Petit et l'amitié qu'elle lui portait ne pouvaient lutter contre la puissance de cet ordre, que Victor-Amédée seul eut la force de tenir en bride, sans néanmoins entièrement rompre avec lui.

J'étais tout à fait passive à cet égard, je n'avais qu'à accepter. Lors même que l'on m'aurait permis de répondre, je n'aurais su que dire. Pour moi, le confesseur ne représentait que la confession, par conséquent qu'une idée assez peu agréable en elle-même; je ne voyais que la grille avec la planchette menaçante, les péchés à avouer, les pénitences à faire.

L'abbé, lui (mon oncle), voyait autre chose dans la confession : une influence occulte, sans rivale, irrésis-

tible; et plus d'une fois j'ai été surprise et troublée des choses étranges que l'on jetait dans mon imagination et des sentiments dissolvants que l'on distillait dans mon âme.

Car l'abbé de la Scaglia a essayé sur moi de tous les poisons qu'il tenait de Luigi, le terrible capucin.

Le débat dura assez longtemps; le père en vint à se faire prier avec instance de demeurer. Mon mari lui-même rompit le silence sur un signe de sa mère, et demanda cette faveur pour ma jeunesse.

Le père s'inclina enfin en signe d'assentiment, et dit:

— Souvenez-vous, au moins, monsieur, que vous nous y avez forcés.

Quelques personnes vinrent dans l'après-dînée. Habituellement, madame de Verrue était au palais à cette heure; mais, pour les premiers jours de mon arrivée, Son Altesse lui permit de s'absenter. On joua au reversi, et fort cher; j'étais intéressée dans le jeu de l'abbé de la Scaglia, un des beaux joueurs de son temps, malgré sa robe. Il possédait de fort gros revenus provenant des emplois qu'il avait occupés sous le feu duc, et qu'il occupait encore sous le duc régnant, et de plusieurs

abbayes. On l'estimait à cause de sa position de secrétaire d'État; on lui accordait une grande capacité dans les affaires; mais il était peu aimé du monde et des siens. Pour moi, j'en avais peur.

Une heure avant le souper, un vieux majordome né dans la maison, qu'il aimait comme la sienne, vint annoncer à ma belle-mère que M. le curé de Saint-Léger arriverait tout à l'heure, et avait d'avance fait demander si la comtesse le voulait bien recevoir.

La comtesse s'empressa de répondre que oui.

— Sans doute, il soupera céans? demanda le majordome.

— Certainement, répondit avec humeur ma belle-mère, à qui l'on forçait le quinola.

En effet, quelques instants après, M. Petit entra. Sa bonne et vénérable figure me prévint tout de suite en sa faveur; ses cheveux, déjà presque blancs, quoiqu'il eût quarante-cinq ou cinquante ans à peine, encadraient une véritable physionomie de patriarche; son sourire placide, son regard calme et doux révélaient son humeur et son caractère.

Il salua madame de Verrue avec un mélange de fami-

liarité et de respect qui me toucha. Il prit la main de mon mari pour l'attirer de son côté et se faire mener par lui jusqu'à moi qui ne disais mot, mais qui regardais, comme on comprend bien, de tous mes yeux

— Soyez la bienvenue, madame, me dit-il, et puisse Dieu vous rendre toutes les bénédictions que votre présence apporte en ce logis!

Ces paroles, évidemment, sortaient du cœur le plus paternel que j'eusse encore rencontré depuis mon départ de France, et elles me pénétrèrent. Je me levai en pied et fis au digne prêtre la même révérence qu'à Son Altesse. Il ajouta quelques mots gracieux sur moi, sur ma famille, sur la réputation bien connue de ma mère, et alla ensuite se placer près du comte, lequel, pour la première fois, me parut à son aise et disposé à causer sans contrainte.

A côté du curé se trouvait une petite figure qui ne tarda pas à attirer mon attention, bien que personne ne lui dît mot, qu'elle restât debout et qu'elle ne semblât être dans la chambre que pour tenir le chapeau de M. Petit et une grande canne dont la pomme dépassait la tête de celui qui la portait.

C'était un jeune garçon de huit ou dix ans à peu près, gros, bouffi, avec des cheveux taillés en boudin, un bon large nez tout rond et tout rouge, une bouche riante et moqueuse, bordée de dents magnifiques, des yeux à peine visibles, mais brillants comme des escarboucles et d'une mobilité incessante. On eût juré qu'il voyait de tous les côtés à la fois. Il était vêtu d'un justaucorps noir bien pincé; son haut-de-chausses, de la même couleur que son justaucorps, et ses bas violets dessinaient des jambes dodues et des mollets insolents. C'était enfin un véritable diminutif d'abbé ou plutôt de chanoine bien gras, bien fleuri, bien drôlatique. On ne pouvait pas dire qu'il fût poupin, il était trop laid pour cela; mais il était impossible de conserver sa mauvaise humeur en le regardant.

Du reste, personne dans la salle ne portait attention à lui; il était là comme une chose convenue, accoutumée, qui n'occupait point. M. Petit le poussait de temps en temps, pour qu'il se tînt droit sans doute; et alors il sautait d'un pied sur l'autre, comme un oiseau qui va s'endormir et que l'on réveille à temps.

Dès que je l'eus découvert, je ne cessai plus de l'exa-

miner, et je trouvai ses prunelles brillantes et miroitantes qui m'examinaient aussi. Je me penchai vers l'abbé de la Scaglia et lui demandai tout bas, pendant que ma belle-mère donnait les cartes, ce que c'était que ce petit bonhomme.

— Ça? dit-il avec un léger mouvement d'épaules. C'est Michon.

— Oui; mais qu'est-ce que Michon?

— Michon, parbleu! c'est Michon... Prenez garde, monsieur le commandeur, vous baissez votre écart.

Et ce fut tout ce que j'en pus tirer.

Mais je n'en étais pas moins fort curieuse de cette manière d'énigme dont on ne me donnait pas le mot. J'attendis encore quelques instants; puis, comme on dit aux enfants ce qu'il faut faire quand ils ont peur, je me levai bravement, et j'allai droit vers l'objet de ma curiosité, qui ne se dérangea aucunement en me voyant venir. M. le curé pensa que je voulais m'adresser à lui et se leva d'un air de bienveillante déférence, qui ne me plut point en cet instant où j'avais mieux à faire.

A l'âge que j'avais, on est téméraire, et l'on réfléchit peu. Je fis à M. Petit une révérence pour lui rendre

son accueil, et je m'adressai à l'enfant lui-même en lui demandant qui il était, et comment il s'appelait. Il me répondit par une inclination de tête qui ne me sembla point de mise de la part d'un être si éloigné de ma condition. Voyant alors mon étonnement, le bon curé tourna vers lui un regard d'une bienveillance et d'une affection paternelles.

— Qui il est, madame? C'est mon fils, mon cher Michou! Pardonnez-lui s'il manque aux façons de la cour; il n'a jamais vu que de vieux prêtres, ma servante et les seigneurs qu'il rencontre dans les salons de madame la comtesse de Verrue, où on a daigné l'admettre, mais où nul ne fait attention à lui.

— J'y fais attention, moi, monsieur, répondis-je, et je veux lui parler. Il m'intéresse et a tout l'air d'avoir de l'esprit.

Le visage du bon curé s'épanouit à cet éloge d'un enfant qu'il aimait comme le sien propre.

— De l'esprit, madame? Oui, il en a, et, s'il n'en avait pas autant, je n'en conviendrais pas devant lui; mais il sait bien qu'il ne faut pas avoir d'orgueil des dons octroyés par le bon Dieu; on doit l'en louer, s'en servir

pour sa gloire, et tâcher d'en faire le bien des autres en ce monde et son salut dans l'autre.

Michon prit la main de son protecteur et la baisa avec un respect qui prouvait sa tendresse; mais il ne parla point davantage, ce qui me frappa et me piqua au jeu. Était-ce un muet, ou y mettait-il de l'obstination?

— Monsieur le curé, repris-je, d'où vient donc que non-seulement votre protégé ne dit rien, mais encore qu'il ne répond point à ce qu'on lui dit?

— Madame, il n'ose; je lui ai défendu de se mêler en quoi que ce soit de la conversation.

— Je voudrais cependant qu'il me répondît, à moi, monsieur le curé; déliez-lui, je vous prie, la langue en ma faveur.

— En votre faveur, madame! Il sera comblé que vous le vouliez bien entendre.

Je m'assis près du bon prêtre. Le petit garçon immobile ne branla point; pourtant ses yeux disaient bien des choses, et je me mis à l'interroger. Il rougit faiblement; et tout de suite, d'une voix grêle et pointue, il répondit avec une netteté et une précision auxquelles je ne m'attendais point.

Le curé souriait et paraissait on ne peut plus heureux.

—Madame, interrompit-il comme je demandais à Michon s'il était parent de M. Petit, permettez-moi de parler à sa place; je sais mieux que lui ce qui s'est passé autrefois. Le pauvre enfant ne se souvient que de mon affection pour lui, et il en a oublié la source. Michon n'est point de ma famille; c'est mon enfant d'adoption. Il est né d'une pauvre veuve bien digne et bien bonne, qui venait, chaque matin, entendre ma messe avant d'aller à son travail : elle n'y manquait jamais et se mettait à la même place, toujours à gauche de l'autel; si bien que je ne pouvais m'empêcher de la voir. Quand son fils naquit, elle me l'apporta au baptême et me pria de lui choisir son patron. Je lui donnai celui de mon père, espérant qu'il lui porterait bonheur. A dater de ce moment, la mère ne vint plus seule, et j'admirais comme le bon gros enfant se tenait tranquille et ne faisait jamais entendre un cri. Cela dura ainsi près d'un an. Tout à coup, je ne vis plus la pauvre femme, et trois jours se passèrent sans qu'elle parût Je connaissais son grenier, elle était

parmi les plus misérables de ma paroisse. En sortant de l'église, je me rendis chez elle, je la trouvai étendue, presque mourante, sur un grabat, serrant sur son cœur ce petit innocent, qui n'avait pas ces belles joues roses. A mon aspect, elle poussa un cri de joie.

» — Ah! monsieur le curé, s'écria-t-elle, le ciel exauce ma prière, puisque vous voilà.

» — Il fallait donc me faire prévenir, ma bonne femme, lui dis-je. Qu'avez-vous?

» — Ah! monsieur le curé!... fit-elle en soupirant.

» — Vous avez besoin de secours, continuai-je; pourquoi ne m'en avoir pas demandé?

» — Il est trop tard, monsieur le curé! je le sais depuis longtemps, mon mal est incurable; la mort de mon pauvre mari m'a frappée d'un coup dont je ne relèverai point. C'est tout ce que j'ai pu faire que de mettre au monde cet orphelin et de veiller sur ses premiers pas; maintenant, je vais le quitter et le laisser sous la garde de Dieu et sous la vôtre, monsieur le curé, puisque vous voilà.

» Il eût fallu avoir un cœur de bronze pour résister à cette prière, et, depuis lors...

— Depuis lors, madame, interrompit vivement le petit bonhomme, je n'ai quitté M. le curé ni jour ni nuit, et je ne le quitterai qu'à la mort. Il est devenu mon père ; il m'a aimé, soigné, chéri, autant que je l'aime et le chéris moi-même. Voilà pourquoi je suis ici et pourquoi vous avez entendu tout ce que mon bon père vient de vous dire. Vous comprenez bien que le pauvre petit Michon ne fût jamais venu sans cela chez madame la douairière.

A compter de ce jour, l'abbé Petit et son protégé Michon le joufflu m'intéressèrent prodigieusement. Si j'avais été libre et que j'eusse su ce qu'était devenue la pauvre Jacqueline de Bavière, je lui eusse certainement présenté mon petit Michon. C'était, sans nul doute, de toutes les connaissances que j'avais faites depuis mon arrivée à la cour de Savoie, celle qui m'intéressait le plus.

J'allais pourtant en faire une autre, et celle-là devait marquer dans l'histoire de mes sentiments.

XIV

Je ne sais si l'on se rappelle un certain gentilhomme auquel, le jour de mon arrivée, j'avais, mourante de faim, demandé une orange : le voyant si simplement vêtu, je l'avais pris, malgré sa bonne mine, pour un officier de la maison. Personne ne m'avait désabusée. Je n'avais, il est vrai, interrogé personne, jusqu'au moment où je le vis se mettre à table, et à une des places d'honneur encore ; ce qui m'étonna fort, je l'avoue. Je ne pus m'empêcher alors d'en faire l'observation et de demander à mon mari si, en Italie, il était d'usage que les officiers mangeassent à la table des maîtres. Il se mit à sourire.

Le sourire de M. de Verrue ne ressemblait au sourire de personne. Ses lèvres s'entr'ouvraient à peine ; ce sourire était triste, et il ne s'était pas plus tôt dessiné sur sa bouche, qu'on eût dit qu'il se repentait d'avoir souri.

— Ce seigneur, me répondit M. de Verrue (et il

appuya sur les mots *ce seigneur*) est bien loin de ressembler à un officier, madame : c'est un jeune Allemand de grande naissance, qui voyage pour son instruction. On le destine, à Vienne, à de hauts emplois, et il a été justement recommandé à mon oncle l'abbé de la Scaglia. Voilà pourquoi vous l'avez trouvé chez ma mère en ce jour de réunion de famille. C'est le prince de Darmstadt. Sa famille a beaucoup de seigneuries, qu'on lui garde pour le moment où il deviendra un personnage. Notre cour, la sienne, et Sa Sainteté font grand cas de lui.

Je ne sais si j'ai raconté que j'avais été frappée de la bonne mine de ce jeune homme, de la beauté de son visage et du grand air de sa tournure. On eût dit un prince déguisé, d'autant plus qu'il affectait de porter les vêtements les plus unis, les plus simples et sans aucune broderie, les rubans les plus modestes, et toujours des étoffes sombres ; ce qui donnait un merveilleux éclat à son teint pâle et à ses yeux bleus.

On l'appelait à la cour le Beau Ténébreux, en souvenir d'Amadis, auquel il ressemblait de plus d'une manière; il ne m'avait absolument rien dit la veille

et je n'y songeais plus. Lorsqu'on l'annonça au milieu de mes conversations avec le curé, son nom me fit lever la tête; il entra d'un air tout à fait cavalier et cependant modeste. Son salut s'adressa à tout le monde, mais à moi en particulier; au moins me sembla-t-il ainsi.

En effet, après quelques mots échangés avec madame de Verrue et avec l'abbé, il vint vers la place où j'étais et me fit de nouveau une profonde révérence, en même temps qu'il faisait un signe de respect à M. Petit.

Michon, duquel je me détournai, se mit sur sa patte et ne donna plus signe de vie. Mais, le prince de Darmstadt ayant commencé une conversation entre nous trois, je vis que le petit Michon écoutait de toutes ses oreilles.

Il fut question de tout, de la France, de l'Empire, de la Savoie, de la Toscane, beaucoup aussi de ce qui se passait à Turin dans certains cercles de la cour. Le prince était aussi caustique que le bon curé était mesuré et indulgent: l'un avait la fougue et le mouvement de la première jeunesse, l'autre la quiétude de l'âge mûr, sur lequel plane un cœur tranquille, une conscience irréprochable.



— Monsieur le curé, dit-il, vous savez qu'on essaye de marier M. le duc de Savoie avec une princesse de Parme, maintenant qu'il est certain que le mariage du Portugal est rompu?

— Cela se peut, mon prince, répondit le curé; j'ai même vu certain drôle qui se vante de précéder ici un ambassadeur et d'être le *factotum* de monseigneur l'évêque.

— Ah! ah! je sais qui vous voulez dire.

— Un certain abbé... Albero...

— Alberoni!

— C'est cela.

— Ah! vous le connaissez?

— Il m'obsède de visites; il me croit plus influent que je ne le suis. Malgré toute sa puissance, il ne serait pas fâché, je crois, de trouver condition à Turin; il vaque un petit canonicat dans ma paroisse; il l'a écumé, et il le désire comme le *nec plus ultrà* de son ambition.

— Je le crois pardieu bien! un sonneur de cloches! A-t-il seulement reçu les ordres?

— Quant à cela, je l'ignore; néanmoins, il l'assure. Au reste, il n'a pas cherché à m'en faire accroire : il

s'est dit fils d'un jardinier des environs de Parme; et, comme naissance, il ne pouvait guère s'en donner une plus humble. Dans le doute, nous ne lui avons pas permis d'officier. Le canonicat est une fondation d'un prince de la Cisterne, à cause d'un sacrilége commis par ses gens à cette sainte place, il y a à peu près cent ans; il a élevé une petite chapelle, desservie, quand elle l'est, par un chanoine qui n'a rien à faire, qui possède une jolie maison, un jardin, et qui reçoit un casuel assez rond; vrai métier de fainéant! vrai cul-de-sac, aussi! on est là oublié, enterré. Ce pauvre diable d'Alberoni n'en demande pas davantage, et il l'aurait déjà, s'il avait pu prouver son ordination. Le prince a laissé ce bénéfice à ma disposition; c'est moi qui choisis.

— Prenez garde, monsieur le curé! le drôle est fin et retors comme dix chapitres de jésuites. Assurez-vous bien à bonnes sources, et ne vous en rapportez pas à son témoignage.

Ce que c'est que le hasard et à quoi tiennent les destinées! Si le prince de Darmstadt n'eût pas mis le curé Petit en garde contre Alberoni, Alberoni eût proba-

blement obtenu son canonicat, il ne serait point arrivé où nous l'avons vu, et une partie des événements de ce siècle eût tourné autrement.

En regardant en arrière dans ma vie, j'ai trouvé ainsi nombre de grands effets ayant de petites causes; celle-ci n'est pas une des moins remarquables et des moins curieuses.

L'esprit de M. de Darmstadt était d'une grande souplesse et d'une grande variété; mais il était en même temps *teinté en noir*, suivant son expression; il ne voyait rien comme les autres, il n'avait ni les espérances ni les gaietés de son âge, et, en ce temps, il n'avait guère que vingt ans, à peu près; enfin il montrait déjà un sérieux et une raison dont les autres jeunes seigneurs se moquaient. Il refusait toujours d'aller faire la débauche avec eux, et vivait seul, retiré, au milieu de ses livres, allant le soir à la cour ou chez les dames, ou bien encore à des entretiens graves avec des hommes d'État. J'entendais dire quelquefois que le prince n'aimait pas les femmes, qu'il était trop sage pour un si jeune âge, et qu'il y avait certainement des raisons souterraines à cette conduite inexplicable et

inexpliquée; — plus tard, j'aurais pu répondre à ces doutes, et tout expliquer, moi.

Cette année 1683 vit commencer plusieurs gloires. C'est ainsi qu'en même temps que moi arrivait à Turin, pour y rester quelques semaines seulement, un personnage qui, depuis, a bien occupé la renommée et qui a appris à Louis XIV, pour la première fois, qu'il n'était pas invincible et qu'il pouvait se tromper; deux choses auxquelles Sa Majesté n'avait pas cru jusque-là. Je veux parler du prince Eugène de Savoie; il n'avait que vingt ans à cette époque, il allait offrir ses services à l'empereur.

Je le vis à la cour, lorsqu'il y fut reçu par madame Royale, et il resta presque tout le temps auprès de moi à me parler de la France, de son regret de la quitter et des amis qu'il y avait laissés.

Il s'en allait à la guerre contre les Turcs, où se rendaient aussi MM. les princes de Conti, malgré le roi, qui ne leur pardonna point cette fugue; ils s'en sont repentis toute leur vie.

Le prince Eugène est fils de la fameuse madame de Soissons, nièce du cardinal Mazarin, tant aimée par

Louis XIV dans sa jeunesse, et tant trompée par lui plus tard. Elle avait dû quitter la France en 1680, lors du procès de la Voisin et de la Vigoureux, accusées de sorcellerie et de pis encore. Madame de Soissons, compromise par elles, fut soupçonnée de plusieurs empoisonnements, et, si le roi, en considération de leurs anciens rapports, n'avait point autorisé sa fuite, elle eût été jugée par la chambre de l'Arsenal, qui, assure-t-on, trouva, dans ce qu'elle apprit, de quoi la faire brûler vive. Le roi en était si persuadé, qu'il dit un jour au duc de Bouillon, son beau-frère, devant ma mère, à qui je l'ai maintes fois entendu conter:

— J'ai permis à madame la comtesse — on l'appelait ainsi — de s'échapper de France ; fasse le ciel que je n'aie point un compte à rendre devant Dieu et devant mes propres peuples pour ne l'avoir pas fait juger!

Par ce qu'elle a fait depuis et ce que nous verrons, on devine de quoi elle était capable, et l'on ne peut supposer en conscience que la Voisin l'ait calomniée. Monsieur son fils en faisait bon marché. Elle était à cette époque à Bruxelles, et se disposait à partir pour l'Espagne.

Comme je demandais au prince Eugène s'il n'irait point la voir :

— Non, me répondit-il, je me rends directement à Vienne, et, de là, à l'armée. Je n'ai point envie d'être lapidé dans les églises, à côté de madame de Soissons, ainsi que cela est arrivé à d'autres. Les Flamands ne plaisantent pas, à ce qu'il paraît, à l'endroit du diable et de ses suppôts.

Le prince Eugène, sans être d'une taille haute, était bien fait de sa personne, quoique maigre et très-brun, et il avait un visage fort agréable, de beaux traits et des yeux pleins de feu. Il portait ses cheveux noirs, sans perruque, ce qui semblait une singularité. Ses succès galants étaient nombreux à la cour de France, il triomphait dans toutes les ruelles ; mais cela ne lui suffisait pas ; il voulait se faire un nom, et se créer un état plus brillant que celui des cadets de la maison souveraine, ainsi que l'était monsieur son père, dont la considération était mince.

Il demanda d'abord une compagnie de cavalerie, il fallait lui entendre raconter tout cela ! Et il s'adressa, pour réussir, directement au roi. Ce fut ce qui le perdit. M. de

Louvois, alors tout puissant, et accoutumé aux bassesses des courtisans, trouva le jeune homme bien hardi d'oser se passer de son autorisation et de son appui, et lui voua une haine à mort. Lorsque le maître lui en parla, il prit un air méprisant et répondit en secouant la tête, geste que connaissaient tous les officiers de l'armée et qui ne pressentait rien de bon :

— Le prince Eugène de Savoie, sire! mais Votre Majesté n'y songe point; il est trop faible, trop délicat pour faire un militaire, il ne supporterait pas une campagne.

— Cependant, monsieur, on ne peut guère refuser au fils de la comtesse de Soissons, au neveu du cardinal Mazarin, cette légère faveur d'une compagnie. Il faut bien qu'il ait au moins un os à ronger, si petit qu'il soit.

— Votre Majesté ne connaît pas ce jeune homme; il est dangereux, il a une ambition de gloire et de réputation qu'il veut acquérir à tout prix.

— A tout prix! répondit le roi. C'est pourtant un petit compagnon, je crois?

— Non, il appartient aux Dunois et touche à la

maison de Savoie ; et les étrangers ne portent jamais bonheur aux emplois qu'ils occupent.

Ce peu de mots suffirent, et détournèrent Louis XIV, déjà mal porté pour le prince Eugène. Lorsque celui-ci se présenta devant Sa Majesté et implora sa réponse par une révérence silencieuse, ainsi que cela se pratiquait à la cour de France, le roi lui répondit conséquemment :

— J'en suis fâché, monsieur, mais vous êtes trop faible pour mon service.

Et il passa.

Le jeune homme ne se tint pas pour battu; il tourna ses idées d'un autre côté, et, tout en soupirant, se décida à entrer dans l'Église.

— Si je ne suis point assez fort pour le service du roi, se dit-il, je serai bien assez fort pour le service de Dieu.

Le voilà dans les antichambres du père Lachaise, qui tenait la feuille des bénéfices, confondu avec des abbés de toute sorte, et faisant en ce cercle une singulière figure. Il y vint souvent, tant et si bien, que M. de Louvois, le plus vindicatif des hommes, le dénicha

sous la soutane, et lui barra encore le chemin. Il avait une revanche à prendre contre sa mère, qui, au temps de sa puissance, lui avait donné bien du fil à retordre. Lorsque l'abbé de Savoie parvint jusqu'au confesseur, il trouva encore un obstacle, et, pour celui-là, il n'avait guère le droit de parler.

— Monsieur, lui dit le père Lachaise, vous êtes trop libertin pour le service de Dieu.

— Ah! pardon, mon père, il faudrait bien s'entendre, répliqua le prince impatienté et mis hors de mesure par sa réponse : le roi m'a dit que j'étais trop capucin pour faire un soldat, et vous, vous me dites maintenant que je suis trop soldat pour faire un capucin. Lequel des deux à raison?

Ils l'eurent l'un et l'autre, car ils n'en démordirent pas.

En vain le postulant fit jouer toutes ses cordes, il ne trouva que des refus; ce qui l'exaspéra de la belle manière et lui fit prendre le roi, notre sire, dans une haine épouvantable.

MM. les princes de Conti méditaient leur équipée de Hongrie, il résolut de les suivre.

— Seulement, dit-il à ses amis, je ne reviendrai plus.

Il partit ainsi, sans en demander davantage et las des avanies essuyées. Quand M. de Louvois l'apprit, il grommela en goguenardant :

— Tant mieux ! il ne nous gênera plus en ce pays-ci !

— Ah ! s'écria le prince lorsqu'il eut ouï le propos, qu'on lui répéta, je le gênerai bien autrement ailleurs. Je reviendrai en ce pays d'où il me chasse, et j'y reviendrai les armes à la main !

Il a tenu parole; Louis XIV et Louvois ont dû se repentir plus d'une fois de n'avoir point deviné quel capitaine ils envoyaient à leur ennemi.

Le prince Eugène avait particulièrement une abomination sans pareille pour madame de Maintenon. Je l'ai revu souvent et dans des circonstances bien différentes; ce fut toujours dans les mêmes sentiments et avec les mêmes cris de vengeance contre elle et contre le roi.

— Et si j'avais pu arriver jusqu'à Paris, me disait-il la dernière fois que je l'ai vu, si le maréchal de Villars ne m'eût pas arrêté à Denain, si les Anglais ne m'eussent pas faussé compagnie, je donnais la loi dans la capitale du grand monarque; je faisais enfermer la

Maintenon dans un couvent pour le reste de ses jours. Dieu ne l'a pas voulu!

J'ai parlé beaucoup peut-être du prince Eugène, et avant le temps où il fut célèbre; mais j'ai cru qu'il était bon, dès à présent, d'indiquer sa source et ses commencements si difficiles, puisque nous devons le retrouver grand et illustre.

J'eus et j'ai encore pour lui une véritable amitié, qu'il me rend bien, j'en suis sûre. Nous nous écrivons quelquefois. Quand j'en serai à raconter ses batailles et ses grandes victoires, je tâcherai de faire de mon mieux, bien que les femmes ne s'entendent guère à ces récits guerriers; il est vrai que j'en ai retenu des autres, et de M. de Savoie surtout, qui les aimait fort. La tendance de tuer son prochain est celle qui fait le plus d'honneur aux héros. On apprend la guerre, les ruses et les stratagèmes, comme on apprend le téorbe; c'est à la fois une science et un art. Quant à moi, j'aime trop mon repos, j'aime trop l'aisance et la paix de mon logis, mon bien-être, pour ne pas détester ces troubles et ces combats.

XV

M. le duc de Savoie était encore bien jeune et encore tout à son amour pour mademoiselle de Cumiana; de sorte qu'il ne me regarda point, le premier jour passé; quant à moi, je ne songeais pas à lui. Deux choses m'occupaient : mon mari d'abord, ma belle-mère ensuite.

Je dois faire un aveu sincère et bien naïf. Peut-être, si madame de Verrue eût été bonne et douce, si elle m'eût laissée aimer son fils, si elle ne fût revenue se placer entre nous avec son autorité et ses caprices, peut-être ce sentiment fût-il resté calme, sans orage et sans exagération; mais les efforts de ma belle-mère pour m'enlever la place qui m'appartenait dans le cœur et dans l'existence de M. de Verrue, furent justement ce qui me piqua au jeu et me rendit plus exigeante. Mon mari, dominé et gouverné par elle, me payait en froideur de ma tendresse. C'était une vraie lutte entre mon cœur et ses craintes. Il avait été élevé par sa mère dès le

berceau ; habitué à lui obéir en tout, à ne pas concevoir une pensée qui ne fût approuvée par elle, il n'osait pas même lever les yeux qu'elle ne le lui eût permis. Jusque dans le secret de notre appartement, il tremblait devant son souvenir.

Cependant on s'accoutume à tout, surtout dans la jeunesse ; après six mois de séjour à Turin, je m'étais ployée moi-même sous le joug. Je ne pensais point à le secouer, et, si quelquefois je le trouvais lourd, je m'efforçais de m'étourdir en me répétant que cela devait être ainsi. Nous étions de l'intimité particulière de madame Royale, qui me montrait une bonté maternelle et s'inquiétait de me voir sérieuse. Elle me disait souvent :

— Qu'avez-vous fait de votre gaieté, *contessina?*

Ce nom me resta longtemps pour me distinguer de ma belle-mère.

Je n'osais répondre à la princesse : « Hélas! madame, j'ai laissé ma gaieté avec ma liberté, qu'on m'a prise, avec mes illusions d'enfant, qu'on a détruites! Je suis bien *contessina;* mais je ne suis Jeanne d'Albert que devant Dieu et mon mari ! »

Ces dernières lignes renferment un mystère difficile

à expliquer, mais que je serai obligée d'aborder tout à l'heure. Le fait est assez curieux pour mériter qu'on le dise, malgré la délicatesse d'un pareil sujet, surtout quand j'en suis l'héroïne. Je ne suis point prude, que Dieu m'en garde! en ce pays-ci et par le temps qui court, ce serait un ridicule de la pire espèce.

Cependant il est des choses que je ne puis raconter, que je ne sais point écrire surtout. On les risque tout au plus entre deux sourires, entre deux plaisanteries pour les faire passer sous le sérieux d'une confession. Si M. de Verrue n'était pas mort, il m'en coûterait davantage de parler de lui, ainsi que je l'ai fait, et que je le ferai par la suite ; bien que ces Mémoires ne soient pas destinés à voir le jour de longtemps, j'aurais peut-être pour lui la pudeur des regrets. Il suffit que j'aie été entraînée, que j'aie été poussée même dans cette voie que je suis, et qui lui fut un outrage, pour que je respecte davantage sa mémoire. Si je suis la *dame de volupté*, c'est que je les ai toutes, même celles des délicatesses de sentiment, qui ne sont pas les moindres.

M. de Savoie était presque toujours avec nous; il

ne cherchait aucune femme, et la cour s'ennuyait qu'il ne fût pas plus galant avec les dames. Son oncle, don Gabriel, les prisait fort, et ne cessait de le plaisanter sur sa constance en lui donnant son aïeul pour modèle.

— Si mon glorieux père vous eût ressemblé, monsieur mon neveu, je ne serais pas en ce moment lieutenant général de votre cavalerie, et je n'aurais point passé les bons moments que j'ai eus en ce monde. Il est naturel d'avoir une dame et de l'aimer par-dessus tout; mais, lorsqu'elle nous laisse, on fait comme elle. Puisque madame de Saint-Sébastien a préféré ce grand bélitre à un jeune et joli prince tel que vous, elle ne vaut pas d'être regrettée. Il la faut jeter aux oubliettes. En manque-t-il d'autres à votre cour? Jamais elle ne fut si bien garnie. Ah ! si j'avais votre âge!

— Monsieur, je ne songe point à l'amour; je songe que j'ai bientôt vingt ans, que je suis majeur et hors d'âge de tutelle, et je voudrais bien commander moi-même.

— Qui vous en empêche? Vous n'avez qu'un mot à dire, la régence cessera, j'en suis garant; madame

Royale n'est point de ces ambitieuses à conserver le pouvoir malgré tout. Si vous voulez, je lui en parlerai, moi!

— Non, pas encore.

— Toujours attendre et temporiser, c'est un mauvais système.

Don Gabriel était un singulier homme. Il avait l'air d'être bossu et il ne l'était point; mais une blessure reçue dès sa jeunesse (il était fort brave) le faisait pencher d'un côté. Il avait un goût prononcé pour la musique et payait cher des violons qui lui donnaient la symphonie pendant son dîner. Son autre manie était de dresser des petits chiens. Il en faisait chercher dans tous les pays et on lui en amenait quantité chaque année, parmi lesquels il choisissait ses sujets.

Les chiens de don Gabriel étaient vraiment instruits et curieux à voir. Ils dansaient, il jouaient selon le commandement de leur maître, vêtus d'habits fort propres et munis des plus beaux noms de l'histoire : c'étaient des Césars, des Pompées, des Charlemagnes et des Bayards. Pour les femelles, c'étaient des déesses, Vénus, Junon, Flore, Pomone, Minerve, tout l'Olympe.

Chacun des personnages avait une niche élégante; le favori était Idoménée, dont la niche s'appelait l'île de Crète. Ils habitaient une grande pièce, d'où ils ne sortaient que pour visiter leur maître. La cour tout entière allait les admirer; le grand prieur, — on nommait ainsi don Gabriel, destiné à la grande croix de Malte — le grand prieur était ravi du succès de ses élèves; il remerciait et saluait comme les histrions, quand le public est content d'eux. C'était pourtant un homme d'esprit et un véritable capitaine que ce brave bâtard; il s'est battu comme un lansquenet! Il aimait mes enfants et leur en a donné des preuves à sa mort.

M. de Savoie resta huit ans encore dans ce même état, qui lui pesait pourtant. Il ne disait sa pensée à personne; mais il méditait le parti qu'il eut l'air de se faire inspirer par le prince de la Cisterne et deux ou trois jeunes cervelles qu'il dominait de toute la hauteur de son génie. Ce grand parti de gouvernement, il le prit en 1688, et nous y arrivons.

XVI

J'ai dit que mademoiselle de Cumiana avait dû cacher sous l'abri d'un prompt mariage les suites de ses amours avec le duc de Savoie. Depuis son départ de la cour, elle vivait fort isolée et fort ignorée dans un des châteaux du comte de Saint-Sébastien. On parlait peu d'elle à la cour, soit par circonspection, soit pour faire oublier le plus possible une femme qui aurait pu devenir une favorite toute-puissante.

Un jour, le duc de Savoie reçut un message secret, et il fut fort troublé des nouvelles qu'il apprit. Don Gabriel était au courant des aventures de son neveu, et il m'a raconté tout cela.

— C'est bien, dit-il à l'envoyé, j'aviserai.

L'envoyé partit, et Victor-Amédée demeura tout agité, se promenant à grands pas dans son cabinet, et formant mille projets aussitôt abandonnés que conçus.

Voici ce qui arrivait :

Il y avait à peine six mois que mademoiselle de Cumiana était devenue madame de Saint-Sébastien, et elle était sur le point de mettre au monde un fruit venu après tous les délais qu'exige la nature, et capable, par conséquent, de trahir l'époque de sa conception.

Madame de Saint-Sébastien suppliait le duc de lui venir en aide et de la sauver.

Elle aurait pu, avec l'habileté qu'elle possédait, se sauver elle-même. Mais elle n'avait garde de laisser échapper une occasion si opportune de raviver, dans le cœur de Victor-Amédée, un souvenir, un amour que le temps finit toujours par éteindre quand on n'a pas le soin de le remuer.

La lettre qu'elle avait envoyée au duc était, du reste, fort bien tournée, et bien faite pour soulever une vive émotion dans un cœur encore épris.

Elle lui disait qu'elle eût sacrifié la vie à son amour, mais qu'il y avait une chose au-dessus de son amour, c'était l'honneur. Que si autrefois, vaincue par la passion, elle avait pu aventurer sa réputation, elle ne le pouvait plus, aujourd'hui que son honneur était en même temps l'honneur de M. de Saint-Sébastien. Si

elle souffrait, c'était en expiation de sa faute; ce sacrifice rachetait sa faiblesse. Mais elle ne devait plus exposer à la honte ou au désespoir celui qui avait eu foi en elle et qui lui avait donné un nom sans tache.

« Vous me devez de me sauver, continuait-elle, à moi qui vous ai trop aimé ; vous le devez à M. de Saint-Sébastien, dont tout le dévouement a été au service de la maison de Savoie. »

Le duc était à cet âge où l'on est fertile en expédients, parce que l'on ose tout. Son plan fut donc bientôt tracé.

Il manda immédiatement à Turin M. de Saint-Sébastien, qui fut assez surpris de cet ordre de son souverain. Le vieux comte se hâta pourtant de venir à un rendez-vous secret que lui avait indiqué le duc de Savoie. Celui-ci, averti de son arrivée, se rendit seul et déguisé, le soir venu, dans une maison isolée d'un des faubourgs de Turin. M. de Saint-Sébastien l'attendait.

— Votre Altesse m'a fait appeler, dit le comte, et j'attends ses ordres, en la remerciant de s'être souvenue d'un vieux serviteur.

— Non, d'un ami dévoué, comte, et ce n'est pas un ordre, c'est une prière que j'ai à vous adresser.

— Une prière est un ordre pour moi.

— Je connais votre dévouement, et vous en remercie. Aussi n'ai-je pas hésité à vous considérer comme le gentilhomme le plus digne de remplir une mission qui intéresse la grandeur de la maison de Savoie.

— Une mission, à moi, qui vis seul, oubliant les affaires et la diplomatie ?

— C'est parce que vous vivez retiré de la cour, que vous êtes plus à même que personne de vous charger de la mission que je vous ai destinée. Je vous envoie à Venise auprès du doge; mais vous n'aurez pas de titre officiel. Supposez un voyage d'agrément pour madame de Saint-Sébastien.

— Altesse, son état ne lui permet pas d'affronter un long voyage.

— Prétextez alors des affaires d'intérêt; tout ce que vous voudrez. Voici une lettre pour le doge de la République; vous attendrez mon arrivée à Venise. J'y arriverai ostensiblement dans peu de jours pour assister aux fêtes du carnaval. Vous comprenez...

M. de Saint-Sébastien partit sans défiance, chargé des instructions de Victor-Amédée.

La comtesse de Saint-Sébastien, pleine de sollicitude pour son mari, le força d'emmener avec lui son médecin. Il pouvait lui être utile ; et il aurait pu devenir très-dangereux pour elle.

Deux jours après le départ du comte, la comtesse éprouva les premières douleurs. Le duc en fut prévenu. Il avait quitté Turin et s'était rapproché du château de madame de Saint-Sébastien.

Il envoya à la comtesse un médecin qu'il avait choisi lui-même, un homme sûr et dévoué. Madame de Saint-Sébastien accoucha d'un gros garçon de la plus belle venue. On tint secret l'accouchement pendant longtemps : le duc de Savoie eut soin de retenir le comte à Venise pendant plus de trois mois, car il n'alla pas cette année aux fêtes du carnaval, comme il l'avait annoncé, et ce ne fut que quelques jours avant son retour dans son château, que M. de Saint-Sébastien apprit qu'il était né un héritier de ses titres et de ses richesses.

La comtesse avait eu l'esprit de garder le lit ou de

se montrer peu à ses gens; une seule de ses femmes était dans le secret.

Le comte fut émerveillé du prompt rétablissement de sa femme et du rapide développement de son fils.

Cet enfant n'a que huit jours, disait-il en contemplant le beau rejeton des Saint-Sébastien; à le voir si fort, on lui donnerait trois mois!

Il ne pensait pas deviner si juste.

On dit que madame de Saint-Sébastien ne put pas réprimer un sourire que le comte prit pour un sourire de satisfaction et d'orgueil maternel.

Je n'ai pas dit que le duc de Savoie, en l'absence du comte, avait eu une entrevue secrète avec son ancienne amante.

L'entrevue fut déchirante et passionnée. J'ai parlé de la profonde habileté de mademoiselle de Cumiana. Habileté et passion jouèrent ici leur jeu le plus consommé.

Le duc rappela leur amour si fatalement brisé; il parla de ces nuits d'autrefois si remplies de charmes et de délices. Il voulut faire revivre le passé, et il se montra plus brûlant qu'autrefois.

La comtesse se montrait agitée, palpitante, outragée. Elle avait de faux élans réprimés par de subits remords. Elle s'abandonnait, éperdue, puis elle s'arrachait aux étreintes du duc, appelant à son secours Dieu, l'honneur, la vertu. Elle se jetait aux pieds du duc; elle avait des larmes, de vraies larmes, se frappant la poitrine, s'arrachant les cheveux, suppliant le duc d'avoir pitié de sa faiblesse et de sa vertu chancelante.

Le duc hésitait; mais il l'admirait de plus en plus, et elle était bien séduisante ainsi.

Il supplia à son tour et parla de ses longs tourments, de ses souffrances incessantes, de ses nuits sans sommeil depuis son abandon.

— Vous dites que vous m'aimez, soupirait le duc, et vous voulez me laisser mourir!

Elle eut alors un beau mouvement, qui certainement dût faire impression sur Victor-Amédée.

— Mourir! vous pour qui je donnerais tout mon sang, tout mon être? Eh! que m'importe la vertu pourvu que vous viviez!

— Tu m'aimes et tu es à moi!

— Oui, à toi, à toi encore une fois; mais une grâce! je te demande une grâce!

— Oh! parle! parle! Veux-tu mes États, ma vie?

— Non, non. Mais, quand j'aurai été encore à toi, voilà un poignard, tue-moi!

Elle eut un mouvement plein d'énergique résolution.

Elle vit encore.

Ainsi furent jetées les premières racines de cette confiance sans bornes que, plus tard, Victor-Amédée eut en cette nouvelle Maintenon.

XVII

Pour aujourd'hui, je ne sais pourquoi, j'ai envie de laisser là la cour et la politique, et de vous parler de ma maison à moi, de mon mari, de ces commencements de mon mariage qui eurent une si grande influence sur le reste de ma vie.

M. de Verrue était loin de se douter qu'il m'ôtait mon bonheur et qu'il travaillait à nous désunir à

jamais... Et puis ma belle-mère — je le déclare ici, et plaise à Dieu que cette déclaration tombe sous les yeux de toutes les femmes qui se placent entre leur fils et la jeune épouse qu'elles lui ont donnée! — ma belle-mère fut l'auteur direct, la cause positive de notre séparation et du tort que j'ai fait à M. de Verrue, si tant est que je lui aie fait du tort, ce dont Dieu peut être juge; quant à moi, je n'en sais rien.

J'ai dit la façon dont j'avais commencé à prendre mon parti de mon esclavage, et comment, moi, petite fille, je ne fus pas plus difficile sur l'autorité de madame de Verrue que monsieur son fils, très en âge de se conduire, et très-capable de nous conduire tous les deux. J'étais accoutumée à la soumission à l'hôtel de Luynes, mais à une soumission ornée, si je puis m'exprimer ainsi. On ne me commandait jamais qu'en ayant l'air de trouver tout simple que je fisse ce qu'on me commandait comme un devoir : je semblais faire ma volonté et cela ne me coûtait pas. Ma mère était sévère, imposante, mais bonne et affable. Madame de Verrue prenait la rigueur pour la dignité, ce qui ne se ressemble guère pourtant : elle ployait tout autour

d'elle ; d'un geste, elle se faisait obéir... Elle avait décidé que, jusqu'à un âge plus avancé, je resterais petite fille, et petite fille dans toute la force du mot.

L'abbé de la Scaglia n'était pas étranger, du reste, à cette résolution ; l'amour étrange qu'il avait conçu pour moi le poussait à écarter toute influence qui eût pu s'emparer de mon cœur et de mes sens.

Et il comprenait que j'étais encore trop jeune pour qu'il tentât une séduction. Il attendait aussi que le père d'Aubenton eût fait son œuvre sur mon cœur et sur ma raison...

Il espérait encore, en faisant la solitude, la contrainte et l'ennui autour de moi, que j'accepterais un jour toute ouverture que l'on m'offrirait pour sortir de cette situation.

De son côté, madame de Verrue craignait l'empire que l'amour devait prendre sur le cœur de son fils ; elle retardait le plus possible la lutte qu'elle prévoyait, et dans laquelle elle était sûre de ne pas avoir l'avantage ; elle espérait, en gagnant du temps, établir son empire d'une manière certaine, et se faire tellement forte, qu'elle ne pût être renversée.

J'étais un obstacle : elle me trouvait moins sotte qu'elle ne l'eût souhaité; j'étais assez jolie déjà pour annoncer ce que je deviendrais plus tard, et la tête lui tournait à l'idée de se voir, chez elle, au second rang; d'être contrainte d'accepter une vraie comtesse de Verrue, maîtresse du logis, régnante, pendant qu'elle serait réduite au métier de conseillère, méconnue bien souvent. Elle essaya donc de m'éteindre, de m'étouffer.

Elle y serait, je crois, parvenue, sans une circonstance que je ne fis point naître, j'en étais incapable, mais que l'occasion et la nature amenèrent. Il en est ainsi des desseins et des combinaisons humaines : il ne faut qu'une seconde pour les déjouer.

J'avais près de quatorze ans lorsque j'arrivai à Turin. J'y passai les deux premières années dans une contrainte qui n'allait à guère moins que me rendre idiote, et le système de ma belle-mère menaçait de réussir. Notre vie était réglée comme celle d'un couvent. Mon mari s'occupait chez lui de minéralogie, ont il avait pris le goût dès son enfance en courant les montagnes; il ne venait chez moi qu'à de certaines heures, et jamais le soir.

Nous avions deux appartements réunis par une antichambre commune. Bien que j'aimasse mon mari, mon imagination n'allait pas au delà d'une conversation assez tendre, d'un serrement de main, d'un regard échangé, enfin tous les menus profits de l'innocence. Quant à M. de Verrue, il était certainement plus instruit; mais cette instruction était comme un livre scellé et qui ne s'ouvre que suivant les ordres du maître.

Nous mangions seuls presque chaque jour, ma bellemère étant retenue par sa charge au palais. Quelquefois, nous avions des convives : l'abbé de la Scaglia, le plus souvent; le bon curé Petit, mon petit Michon, fiché derrière sa chaise ; quelques parents ou amis, et puis cette quantité d'officiers et de laquais qu'on trouve dans les grandes maisons d'Italie. — C'était donc fort solennel. — Lorsque nous n'allions point à la cour, nous recevions quantité de visites. J'apprenais à tenir un cercle, science assez rare, surtout hors de France, où le feu roi, par sa dignité et sa grandeur, avait inculqué de force un peu de ces qualités à toutes les dames.

Je m'ennuyais à périr! je vivais, si cela s'appelle vivre, dans un entourage de glace. Mes seuls bons moments étaient ceux où Michon venait, de la part de son maître, prendre de mes nouvelles ou m'apporter quelque message; j'en faisais comme de Jacqueline : je le retenais, je jouais avec lui quand on ne me voyait pas; je riais en le regardant, et avec délices, moi qui n'osais plus rire que devant mon miroir. Il m'aimait presque autant qu'il aimait le bon abbé lui-même; je crois qu'il l'eût quitté pour moi, sauf à s'en repentir ensuite.

Babette et Marion ne me reconnaissaient plus : je les faisais taire quand elles me parlaient de la France; j'avais peur de mes regrets et de la comparaison. Babette redoutait de m'interroger; elle comprenait mon malheur mieux que je ne le comprenais moi-même, car je ne le devinais pas encore.

Cependant, j'arrivais à un âge où les pensées se métamorphosent et deviennent des sentiments. J'avais seize ans, j'étais belle, j'aimais la parure, j'aimais mon visage, qui me semblait joli et de bonne humeur. J'aurais voulu l'entendre dire aux autres; ils le pensaient,

sans doute; mais le respect! On ne se soucie guère de ce mot-là, à cet âge.

Je commençai à passer plus de temps à ma toilette, à soigner mon ajustement, à en changer trois fois par jour, et à soupirer de me voir toute seule dans ma grande chambre, si gaie, pourtant, lorsque le soleil entrait par l'immense fenêtre et dorait les cheveux des beaux chevaliers croisés peints sur les murs à fresque, selon la mode de ce pays-là. Souvent je passais mes heures de solitude à examiner ces personnages et à composer leur histoire à ma fantaisie. J'avais envie de les interroger; il me semblait qu'ils allaient me répondre; — j'en faisais des amis, des compagnons, et je poussais même l'illusion jusqu'à me figurer qu'ils agissaient.

Parmi ces figures, deux surtout m'étaient particulièrement chères, bien que ce fussent peut-être les moins brillantes : deux pauvres enfants, un berger et une bergère, gardant tranquillement un troupeau, assis au pied d'un chêne, leur chien à côté d'eux. Ils se tenaient embrassés et regardaient passer le magnifique cortége de je ne sais quel roi de France, dans la suite

duquel se remarquaient trois la Scaglia, leur écusson sur la hanche et sur la poitrine. Mes amants ne se souciaient guère des cuirasses d'or ou des manteaux de brocart! — ils s'aimaient; — leurs mains, leurs lèvres se cherchaient. Ils jetaient un regard de superbe dédain sur ces grands de la terre allant quêter bien loin les honneurs et la fortune, tandis qu'ils avaient, eux, pauvres habitants d'une chaumière, les joies de l'amour en partage. Ah! qu'ils étaient plus riches! Je m'en doutais bien, je le sentais; — et, faute de pouvoir l'exprimer, je contemplais ces gens heureux; je les enviais, je leur demandais un peu de leur bonheur, sans savoir quel était ce bonheur que j'attendais si impatiemment et qui ne venait pas.

Il m'arrivait aussi, dans les belles nuits d'été, qui commencèrent de bonne heure cette année-là, d'aller songer, au clair de la lune, sous de grands arbres entourés de senteurs pénétrantes qui me parlaient à l'âme. Je me créais des chimères, des visions; je m'amusais à suivre une longue allée brillante de lumière, et puis je me retournais au bout, comme si des pas aimés eussent marché sur mes traces; j'écoutais le bruit des feuilles

et le mouvement des petits oiseaux s'agitant dans leur nid pendant que le rossignol chantait ; j'écoutais les jets d'eau des bassins et les cascades qui tombaient sur les coquilles ; j'écoutais surtout mon cœur, qui murmurait la chanson du rossignol, et j'étais seule!

Je cueillais mes fleurs favorites, j'en formais des bouquets *con amore*, et puis je les jetais loin de moi, faute de pouvoir me répondre quand je me demandais : « A qui donc cela? »

Ensuite, je rentrais. J'essayais de dormir ; je ne pouvais clore mes yeux ; ils voyaient toujours ces ombres, ces paillettes de la lune sur les eaux, ces allées sans fin où nulle voix ne se joignait à la mienne, et ces grands arbres qui gémissaient, doucement agités. Ces fantômes se mêlaient à mes rêves et me poursuivaient ensuite jusque dans mon sommeil.

Il n'était plus question de Jacqueline de Bavière, à présent!

Madame Royale devait bientôt donner une grande fête dans les jardins du palais, pour célébrer les fiançailles de son auguste fils avec notre princesse Anne-Marie d'Orléans, nièce de Louis XIV, fille de Monsieur,

par conséquent sœur de M. le régent, — mais non de la même mère, cette princesse étant sœur de la reine d'Espagne et fille, comme elle, de cette infortunée madame Henriette d'Angleterre, empoisonnée par le chevalier de Lorraine et le marquis d'Effiat.

Cette alliance comblait les vœux de tous ; elle était en même temps solide et avantageuse. Le jeune duc, sans la désirer très-vivement, l'avait acceptée, tout en se réservant d'agir suivant sa politique et ses intérêts. Il penchait pour la maison d'Autriche, et il l'a prouvé depuis cette époque.

Cependant, madame la duchesse douairière voulut donner à ce mariage tout l'éclat possible. A cette première fête où la princesse n'assistait pas encore, devaient commencer les plaisirs. A cette occasion, il fut presque ordonné de s'habiller le plus richement du monde. Ma belle-mère ne manqua pas de me prévenir que le point de Venise de la duchesse de Montbazon serait tout à fait séant ce jour-là, avec des pierreries et de belles perles que Son Altesse la régente m'avait données peu de temps auparavant. Elle voulut me faire préparer cela suivant son goût, dont je me défiais, et

avec raison. Comme il s'agissait d'être jolie, je pris du courage ; je fis un coup d'autorité, et j'allai chez la faiseuse lui bouleverser toute son ordonnance ; madame de Verrue ne me vit point habiller, étant depuis la veille près de madame la duchesse, et j'en profitai pour m'attifer à ma fantaisie.

Hélas! je m'en souviens encore. Je vois cette parure, la première que j'aie mise avec le désir de plaire, la première que j'aie portée avec la joie d'une femme débarrassée des langes de la petite fille!

C'était d'abord une jupe de gros moiré d'un blanc de neige, avec des bouquets en broché pareil. Sur cette jupe, se posait un bas de robe à queue fort longue, retroussé sur le côté, en brocart d'argent et couleur de rose, avec le beau point de Venise en draperie du haut en bas, retenu et drapé par des agrafes de diamants entourées de girandoles. Cette garniture faisait tout le tour sur plusieurs rangs. Le collier et les pendants d'oreilles étaient semblables, ainsi que les ornements de la tête. Parmi les cheveux s'égrenait un fil de perles de trente mille livres, qui semblaient semées, et qui se jouaient au milieu des brillants et des émeraudes.

Cette parure me seyait fort, me dit-on, et, lorsque j'entrai, j'entendis ce petit murmure d'approbation qui s'écoute avec joie et orgueil. Je traversai la salle pour aller jusqu'à Leurs Altesses, qui se tenaient à l'extrémité. Ma belle-mère, en m'apercevant ainsi, devint rouge de colère : elle ne me reconnaissait pas le bourrelet qu'elle avait médité, et sur lequel on devait poser en symétrie une douzaine de gros pois plus ou moins entourés, et qu'elle appelait les mazarins de la maison de Verrue, en imitation des douze mazarins sans doute. Je les avais laissés prudemment dans leur écrin.

Madame Royale fit presque une exclamation.

— Ah! que voilà bien une Française! dit-elle.

Les yeux de madame de Verrue lançaient des éclairs. Elle reçut le compliment de Leurs Altesses avec la même bonne grâce qu'un chat buvant du vinaigre sucré. M. de Savoie fit trois pas au-devant de moi et m'adressa le premier compliment qu'il eût fait à une dame depuis le départ de la marquise de Saint-Sébastien. Ce fut une rumeur à la cour.

— C'est pour s'essayer, en attendant madame sa femme, disait don Gabriel : nous en aurons donc raison

alors, et le voilà redevenu jeune homme après avoir été barbon.

Mon mari fut ébloui; il en eut la tête tournée. De toutes parts, on ne parlait que de moi; j'étais l'événement du jour. J'eus l'honneur d'être menée deux fois par Victor-Amédée, et, lorsque je lui rendis son dernier menuet, il me salua d'un air qui me fit penser. Plus tard, il m'avoua que, dès ce jour, il avait ressenti la première impression de cet amour qui a fait tant de bruit en Europe.

A dater de ce moment, il fut décidé que j'étais la plus jolie femme de la cour. On le proclama, on le répéta sur tous les tons de la gamme. Je commençai à le croire. M. de Verrue en fut étonné, il en fut charmé peut-être, et ma belle-mère commença de perdre son temps avec ses sermons et ses exigences; elle avait trouvé son maître, désormais.

Après le bal, nous rentrâmes, mais non pas seuls : madame de Verrue, rendue libre, nous accompagna; elle craignait les conséquences du triomphe. J'étais fatiguée, j'avais besoin d'être seule ; je saluai madame de Verrue, je fis un signe d'adieu à mon mari; il prit

ma main, la baisa, la retint un peu plus longtemps qu'il n'était nécessaire; puis il me suivit des yeux pendant que je retournais chez moi et que sa mère l'entraînait, sous prétexte de lui montrer une lettre importante, — à trois heures du matin!

Elle se coucha tranquille, mais de longues années la séparaient de sa première jeunesse, si jamais elle eut une première jeunesse! Elle oublia le lendemain, elle oublia qu'on fait bien du chemin en pensée et que les obstacles comptent double en amour.

Elle se leva à son heure habituelle et reprit les devoirs de sa charge auprès de Son Altesse; elle nous laissa donc libres. Il était écrit qu'elle s'en repentirait longtemps.

Marion entra dans ma chambre et ouvrit mes rideaux; les rayons du soleil me vinrent inonder dans mon lit : j'en fus toute réjouie, et le premier mot qui vint à mes lèvres fut une chanson.

— Ah! madame, qu'il fait beau! s'écria ma servante; regardez le parterre, il est tout brillant de fleurs et de rosée. Si vous êtes encore fatiguée, un tour de promenade vous rafraîchira.

— Tu as raison, Marion, et, sans mettre rien que cette coiffe de linon sur ma robe de toilette, j'irai courir un peu par les allées.

Je sautai précipitamment à bas du lit ; je m'enveloppai de la première chose venue, et je m'échappai, riant comme un oiseau qui sort de la cage.

Devant mes fenêtres, il y avait un parterre et ensuite une charmille, précédant un bois taillé et coupé suivant la mode française. J'y allai tout droit pour avoir de l'ombre et me jouer à mon aise. Comme je tournais un bosquet, je reconnus M. de Verrue, qui venait vers moi sans me voir. Je ne sais pourquoi je devins rouge malgré moi, ou plutôt sans m'en apercevoir qu'après, au feu qui brûlait mes jours.

Mon premier mouvement fut de me retirer en arrière, afin de ne pas être vue, comme si j'étais coupable et qu'il me dût réprimander.

Il s'avançait vers moi la tête baissée, les bras tombants, dans l'attitude d'un homme qui réfléchit et qui songe. Je le regardais à travers les feuilles ; le cœur me battait! Il venait lentement, mais il venait ; il allait passer près de moi. Il ne m'avait peut-être pas aperçue :

j'allongeai la main et je le touchai; il tressaillit comme s'il eût reçu un coup violent, et nos yeux se rencontrèrent. Nous rougîmes tous les deux en même temps.

— Ah! vous voilà, madame? me dit-il d'une voix tremblante.

— Oui, monsieur, et vous aussi!

Nous étions aussi bêtes qu'il est permis à des amoureux de l'être. C'est une douce et charmante bêtise que celle-là. On la regrette toujours, surtout lorsqu'on a repris l'esprit qu'elle vous ôte.

Il nous semblait nous voir pour la première fois; nous découvrions en nous des choses que nous n'y soupçonnions pas, et cela d'une façon instantanée. Il nous surgit mille idées subites; nous voulions nous parler et nous commençâmes par nous taire, parce que nous avions trop à dire. Nous marchions à côté l'un de l'autre, je comptais les grains de sable. Lui me regardait, à ce qu'il paraît, mais sans en avoir l'air.

— Madame, me dit-il tout à coup, comme un homme qui prend une résolution désespérée, vous étiez bien belle hier!

Voilà-t-il pas un grand parti, que de faire un com-

pliment à sa femme! Je lui répondis par une grande révérence et par un coup de tête qui signifiait : « Vous êtes trop bon, monsieur! »

Autre bêtise, si naturelle et si facile à commettre, que tout le monde tombe dans ce guêpier-là.

Il reprit alors :

— Mais vous êtes encore bien plus belle aujourd'hui.

Voilà pourquoi je vous ai dit qu'il me regardait, apparemment.

Pour cette fois, je ne fis pas de révérence, je ne dis pas de bêtise, je ne dis rien du tout; j'étais charmée. Il y eut un moment de silence. Ce fut encore M. de Verrue qui le rompit.

— Ma mère ne reviendra pas aujourd'hui.

Cela signifiait : « Nous sommes libres, et nous pouvons ne pas nous quitter. »

Je ne demandais pas mieux, et le plus frais de mes sourires lui en donna l'assurance.

— Vous plaît-il vous aller promener en carrosse jusqu'à la villa d'été? me demanda-t-il avec hésitation. Vous avez besoin de prendre l'air, et les bois, les jardins sont bien beaux en cette saison.

— Je le veux bien ; mais...

— Me permettrez-vous d'avoir l'honneur de vous accompagner?

— Si vous n'avez rien à faire.

— Oh! nous irons tout à l'heure, après déjeuner; je vais donner des ordres. Vous consentez, n'est-ce pas?

Je me pris à rire comme une folle, et je commis une maladresse d'enfant qui faillit tout faire manquer. Je n'avais ni l'expérience ni la finesse de savoir que, lorsque les gens oublient leur chaîne, il ne faut pas la secouer à côté d'eux : le bruit les réveille et les fait souvenir.

— Ah! m'écriai-je, si madame de Verrue apprend cette promenade-là, elle ne s'en consolera point et nous fera un beau bruit en revenant au palais !

Ce fut comme un seau de glace jeté sur la tête de M. de Verrue; il s'éloigna de moi, devint tout pâle et ne répondit point à ma plaisanterie. J'en compris la portée alors, et je me serais mordu la langue.

Il demeura ainsi quelques minutes, et cela pouvait durer longtemps encore, quand je m'avisai d'un strata-

gème. Les plus sottes et les plus innocentes ont l'instinct de la coquetterie et de la conservation de leur conquête. Je jetai adroitement le bas de mon déshabillé de linon sur une branche d'épine et je fis un pas en avant. Le linon se déchira ; je voulus le reprendre ; je me piquai la main bien légèrement sans doute, assez néanmoins pour qu'il y vînt une goutte de sang et que j'eusse le droit de pousser un cri.

Mon mari se retourna.

— Voyez, lui dis-je, je me suis blessée.

Il fallait bien qu'il me regardât. Ce regard décida notre situation et amena tout le reste ; car, lorsqu'il m'eut regardée, ses yeux ne se baissèrent plus. Il prit le doigt blessé, il le prit en tremblant, il le baisa, il le voulut entourer de son mouchoir, qu'il eût mis en pièces, si je l'eusse laissé faire.

Dès lors, sa mère fut oubliée à son tour et je devins la maîtresse absolue. Il reprit son assurance. Il devint gai, libre, amusant. Il me conduisit à mon appartement, où il me laissa très-respectueusement à ma toilette, pour s'occuper de la sienne, et donna l'ordre d'atteler les chevaux.

J'étais aussi bien folle et bien gaie, et, dès que je fus seule avec mes femmes, je me mis à battre des mains en faisant le tour de ma chambre et en disant à Marion :

— Je vais aller aux champs, seule avec M. de Verrue ; ma belle-mère ne le sait pas, elle ne le saura pas ; nous serons seuls, nous serons tranquilles. Je tâcherai d'y rester jusqu'à demain, pour qu'en arrivant, elle ne nous trouve plus et qu'elle nous fasse chercher. Vous la verrez, vous, et ce sera bien drôle. Vous me conterez cela au retour.

Je ne trouvais là qu'une niche à faire à madame de Verrue, qu'une vengeance à exercer contre elle, et cependant mon cœur se serrait, j'éprouvais une émotion inconnue et charmante ; j'avais en même temps de la joie et de la douleur, de la crainte et de l'espoir ; j'attendais... je ne sais quoi, mais j'attendais quelque chose ; je me sentais à la veille d'un changement heureux pour mon destin ; M. de Verrue me paraissait plus beau, mieux fait, plus spirituel que jamais, depuis qu'il me trouvait belle. Oh ! la douce journée que nous allions passer !...

Cependant je n'étais pas encore au bout des obsta-

cles, et un incident fâcheux vint encore nous contrecarrer.

Le ciel s'acharnait-il donc à nous désunir à jamais!

On annonça l'oncle de M. de Verrue, l'abbé de la Scaglia.

Le diable lui avait-il donc fait part de notre projet, et venait-il pour le mettre à néant?

Il s'informa de madame de Verrue ; on lui dit qu'elle était chez madame Royale, retenue toute la journée par les exigences de sa charge.

Il vit qu'on attelait et demanda qui allait sortir. On lui dit que M. de Verrue avait commandé les chevaux. Il parut satisfait de ce qu'on lui apprenait. Après quelques hésitations, il vint dans mon appartement et se fit annoncer.

On doit savoir si j'avais envie de le recevoir. Je lui fis dire que j'étais au lit, en proie à une affreuse migraine, — la migraine a toujours été la planche de salut des femmes! — et que j'avais besoin d'un repos absolu.

J'avais hâte qu'il partît. Je tremblais surtout qu'il ne rencontrât M. de Verrue. La présence de son oncle

aurait peut-être remis en mémoire à mon mari le souvenir de ma belle-mère, dont l'abbé était le digne représentant, et adieu alors mon influence et mon pouvoir! adieu surtout notre promenade aux champs et les douces et charmantes choses qu'une mystérieuse intuition me faisait entrevoir!

Je ne sais pas s'il soupçonnait une défaite dans ma réponse ; la passion vit de doutes et ne marche que sur des mystères. Toujours est-il qu'il tourna quelques instants dans mon antichambre.

Enfin il partit.

Je respirai. Mon mari n'avait pas vu l'abbé.

Nous déjeunâmes chacun chez nous, à la hâte ; je mangeai à peine et je *courus* jusqu'à la salle où m'attendait M. de Verrue. Il était en justaucorps mordoré, avec des fleurs d'arabesques bleues, une ceinture blanche à franges de perles, et la plus jolie perruque de toute la Savoie. Moi, j'étais en négligé, bleu de ciel aussi, sans que nous nous fussions donné le mot. Je m'enveloppai dans une mante fort riche pour traverser la ville dans notre carrosse à glaces transparentes. Un de mes principes, que partageait bien M. de Savoie,

c'est qu'on ne doit jamais se montrer au peuple sans représentation, pour ne pas lui donner envie de nous manquer de respect.

Otez à Jupiter son nuage doré, qui le soutiendra ?

Nous allâmes donc, comme toujours, en grand équipage. Nous traversâmes la ville, nous parlant très-peu ; trop de gens nous regardaient ; nous avions la pudeur d'un premier sentiment accoutumé à se cacher, comme s'il était coupable.

Le diable se mêle souvent des affaires des mortels : il voulut une seconde fois fourrer ses griffes en celle-ci. Au moment où nous allions franchir la porte qui conduisait à notre villa, nous vîmes un tourbillon de poussière, un grand train de chevaux et de domestiques ; le peuple cria de se ranger ; c'était Son Altesse le duc.

Mon mari pensa à sa mère, qui certainement suivait madame Royale, et le voilà tremblant de nouveau.

— Ah ! me dit-il, pensant tout haut, ma mère est là !...

— Eh bien, quel mal est-ce donc, monsieur ? Ne pouvez-vous prendre l'air sur cette route ?

Il ne répondit point, et descendit, ainsi que c'était l'ordonnance, afin d'assister au passage du prince et de le saluer. M. de Savoie en avait dispensé les dames; le carrosse passa comme un éclair près de nous, et ma belle-mère ne vit pas que nous étions là; si elle s'en fût doutée, je crois qu'elle aurait fait arrêter les gens de Leurs Altesses, pour nous morigéner à son aise sur le grand chemin.

Le bruit passé, la poussière disparue, M. de Verrue respira. Nous continuâmes notre route, et nous commençâmes à nous rapprocher l'un de l'autre. Je riais, j'avais peine à contenir ma joie d'avoir si bien joué notre argus.

Nous allions très-vite; le temps était admirable, nous parcourions un pays enchanteur; où trouver de meilleures conditions que celles-là pour être heureux?

A vingt ans, la vie est belle. Nous la voyions parée de mille charmes; elle étincelait à nos regards comme ces prismes que le soleil frappe de ses riches couleurs.

Hélas! souvent les couleurs s'effacent, le prisme se

brise; il n'en reste rien qu'une vaine image, un vain souvenir.

La maison où nous nous rendions est belle et agréable, bâtie au pied d'une montagne, sur le bord d'une rivière, entourée de bosquets touffus, d'arbres élevés et de fleurs parfumées. On y trouve une fraîcheur très-précieuse en ces climats et en cette saison de l'année. M. de Verrue avait toujours les domestiques suffisants à chacun de ses châteaux; il pouvait y arriver à toute heure sans prévenir; il n'y manquait de rien. Ce n'était pas même un embarras. Il dépensait ainsi des sommes énormes et inutilisées; mais on ne devait pas faire autrement.

Ce jour-là, je n'eus qu'à dire un mot: dîner et souper nous attendaient. Je me souviens de la moindre circonstance; car ce fut proprement mon soir de noces, et assurément un des plus heureux de ma vie.

XVIII

Notre villa, je l'ai dit, était située sur les bords de la rivière, au pied des montagnes, dans un endroit

charmant, où l'on trouvait tout à la fois une vue délicieuse, l'air adorable, le pays enchanteur. Il faisait un temps et un soleil à donner la vie au marbre. — Jamais je n'ai ressenti d'impression semblable.

Quant à M. de Verrue, je crois bien que c'était la même chose pour lui. — La nouveauté était presque la même : excepté quelques échappées pour des filles de chambre ou des suivantes, c'était la première fois qu'il se trouvait en face d'une femme jeune, belle, de qualité, d'une femme à laquelle il fallait plaire pour l'obtenir, et cette femme était la sienne depuis trois ans. — On conviendra qu'en fait d'intrigues, celle-là était piquante. Pour un commençant, c'était du bonheur.

Le dîner fut vite préparé ; — nous avons dans nos grandes maisons d'Italie des *en cas* à tous nos châteaux, comme le duc de Mazarin, en France. J'en sais même un où j'ai vu quelque chose de véritablement touchant. Le maître fut exilé par Victor-Amédée pour une conspiration, ou plutôt pour une indiscrétion envers le roi de France. Je ne le nomme point, parce que je l'ai promis au duc d'une façon toute particulière et que je n'oserais enfreindre ce serment ; ce

seigneur vit encore ; il y a là-dessous un de ces mystères qui perdent une maison sans qu'elle se relève jamais, et j'ai pour mes enfants des obligations à celle-là.

Ce seigneur donc était exilé ; et cependant, chaque jour, aux heures habituelles, le couvert était mis, le repas servi par le maître d'hôtel et les officiers. On posait les plats sur la table, on les y laissait un instant dans le plus grand silence et le plus grand respect, absolument comme si le marquis eût été présent ; on les retirait ensuite, on les distribuait aux pauvres, en leur recommandant de prier pour Son Excellence ; et, le lendemain, cela recommençait. Le fait fut raconté à M. de Savoie ; il en fut si réellement frappé, que, fort peu de temps après, il rappela l'exilé, disant qu'un si bon maître ne pouvait être pour lui un mauvais serviteur.

Je reviens à notre dîner. Nous nous promenâmes en attendant, et le comte se fit un plaisir de me montrer les beautés de sa maison, que je connaissais peu ; nous n'y étions venus qu'avec madame de Verrue, ce qui signifie que nous étions restés immobiles sur nos

siéges à recevoir des compliments après avoir fait des révérences. Elle appelait cela représenter. Je vis les tableaux, nécessité obligée de tout palais italien; je vis des meubles magnifiques; je vis des trésors d'argenterie et de joyaux; je vis surtout un appartement dont la tenture, toute en point de Hongrie sur une brocatelle rose, était encore aussi fraîche que le premier jour.

— Ah! me dit le comte en souriant, cette chambre est toute neuve, parce que mon père en a eu peur.

— Pourquoi peur, monsieur? et de quoi?

— Elle a été arrangée ainsi par mon aïeul pour ses noces avec une jeune et belle comtesse de la Spezzia, dont il était passionnément amoureux.

— Eh bien?

— Eh bien, la veille du mariage, il vint ici une femme fort vieille, qui demanda à visiter le logis et surtout la chambre nuptiale, sous le prétexte d'y réciter des prières et de composer un charme pour éloigner les mauvais esprits; mon grand-père le permit: il était trop amoureux pour ne pas être crédule. La vieille fit le tour du palais du haut en bas, conjurant, marmottant, disant je ne sais quelles paroles, jusqu'à ce qu'elle

rencontrât le fiancé joyeux et enchanté de son sort, qu'il trouvait le plus heureux du monde.

— Puisqu'il aimait tant cette belle dame, c'était tout simple.

— Oui ; mais la vieille se prit à le regarder en pitié, à faire des *hélas!* des *Dieu! est-il possible!* jusqu'à ce qu'il lui demandât à qui elle en avait.

» — C'est ce que je vois, répliqua-t-elle.

» — Et que voyez-vous de si effrayant?

» — Votre malheur, Excellence, et vous ne le méritez pas.

» — Mon malheur! du malheur pour moi, aujourd'hui? Ah! cela ne se peut point.

» — Cela ne se peut que trop! Vous n'épouserez pas la fiancée chérie, et...

» — Je n'épouserai point ma fiancée, lorsque demain je la conduis à l'autel?

» — Non : quand vous irez la chercher, vous ne la trouverez plus; et cette belle chambre...

» — Quoi! vieille maudite! cette chambre?...

» — Ne servira jamais qu'à des amours infidèles. Les femmes qui l'habiteront tromperont leur mari.

» Mon aïeul, furieux, fit jeter la vieille à la porte.

» Le lendemain, dès l'aurore, il courut chez la comtesse, qui s'était enfuie, de son côté, sous les habits d'un page, avec son cousin. Il en est résulté que ce beau lit, que cette magnifique toilette, que ces riches meubles n'ont encore servi à personne, tant mon père et mon aïeul ont eu frayeur de la prédiction. Les draps de fine batiste étendus pour l'ingrate comtesse de la Spezzia y sont encore. Tout est dans le même état que lors du mariage manqué. Voyez plutôt.

— Cela est curieux, et je désire occuper cet appartement.

— Vous, madame? répliqua-t-il tout ému.

— Oui; je ne crois pas aux présages, et, d'ailleurs, je suis assez sûre de moi et de vous pour les faire mentir.

On nous avertit en ce moment que le dîner était prêt. Nous descendîmes. Le repas fut silencieux comme un dîner de mariés; nous n'avions rien à nous dire devant tout ce monde qui nous servait; aussi, cela ne fut pas long : je me hâtai de lever le siége et de reprendre cette promenade que je trouvais si douce. Cette

fois, nous montâmes en bateau; nous étions comme des écoliers hors de leur classe qui se hâtent d'essayer de tout en l'absence de leur régent.

M. de Verrue avait une jolie voix, et ce goût pour la musique que possèdent tous les Italiens. Il commença une chanson des gondoliers de Venise, quand ils vont sur les lagunes. J'en ai entendu beaucoup dans le voyage que je fis plus tard avec Victor-Amédée, et peu d'aussi bien chantées. — Ce chant et le mouvement de la barque me berçaient.

J'appuyai ma tête sur des coussins posés tout autour, à la manière turque; mes yeux se fermèrent; une langueur s'empara de moi; je ne dormais point, mais je n'étais plus sur la terre. Cette voix qui murmurait, qui répétait le mot d'amour si tendrement et dans cette langue italienne, laquelle est elle-même tout amour et toute mélodie; ces senteurs des plantes baignées dans le fleuve, ces haies parfumées bordant la rive, ces branches d'arbre chargées de fleurs tombant en festons sur les ondes, ces insectes qui voltigeaient, bourdonnant autour de nous, ces petits oiseaux cachés dans les feuilles, jetant au hasard, entre deux som-

meils, quelques notes de leurs harmonies, la chaleur du jour qui m'accablait, tout, jusqu'au bruit de la rame fendant les vagues paisibles, tout m'enchantait, tout me transportait en des délices inconnues que je n'ai jamais retrouvées peut-être depuis que j'ai vécu dans la vie de ce monde, où tout est réel, où l'on n'a plus de ces songes éveillés que j'appellerais volontiers des révélations!

Mon mari s'approcha de moi, approcha ses lèvres de mon oreille et me dit... Quoi? Je ne sais... Mais il parla longtemps; mais les paroles entraient dans mon cœur, et le pénétraient, le vivifiaient, comme la rosée pénètre les fleurs.

Je ne répondais point, j'écoutais, j'écoutais encore. Sa main chercha la mienne et la pressa. Je m'appuyai sur lui; nos gens étaient loin, à l'autre bout de la barque; les rideaux de brocart du pavillon nous cachaient, et je reçus de lui ce premier baiser dont l'impression ne saurait s'oublier ni se renouveler jamais. De toutes les virginités, c'est la plus vite envolée, et c'est aussi la plus douce à prendre et à donner!

Je n'ai point conté celà à M. de Voltaire, il se serait

moqué de moi. Ce siècle ne comprendrait pas que nous eussions émietté notre jeunesse de la sorte. Il vit plus vite et plus largement. La régence l'a guéri des langueurs amoureuses ; M. le régent était un excellent médecin de ces sortes de maladies. A mon avis, c'est un malheur, mais je n'y saurais rien faire et ne puis rendre à ce temps ce qu'il n'a pas, c'est-à-dire le sentiment des finesses du cœur ; il ne cherche que les faits et les certitudes, et ne donnerait pas six deniers de nos rêveries. Chacun son goût. Pour moi, ces voluptés passent les autres, et des longues années de ma jeunesse, fort peu bien employées d'ailleurs, ces mièvreries-là sont ce que je regrette le plus.

La nuit était tombée ; c'était le moment de retourner à Turin, de reprendre nos habitudes guindées et nos chaînes si lourdes. M. de Verrue me regardait toujours, et, moi, je ne détournais plus les yeux. Il m'était venu en tête un projet qui tenait encore de la petite fille, une espièglerie à faire à madame de Verrue, un bonheur à nous donner aussi.

— Mon ami, dis-je (j'osais dire : *Mon ami!*), si nous restions pour souper ici ?



— Le voulez-vous bien? répliqua-t-il d'un air joyeux et embarrassé en même temps.

— J'en serai ravie! Commandez donc.

Les ordres furent promptement donnés et promptement exécutés.

Nous fûmes servis, non pas dans la salle à manger de gala, mais sous une treille en fleurs, avec des flambeaux, une musique lointaine, le Pô coulant à nos pieds et réfléchissant les lumières : c'était charmant!

Nous bûmes du vin de lacryma-christi, dans des coupes de cristal taillées au roc de nos terres, et, après le fruit, quand nous nous levâmes, il était onze heures. C'était bien tard pour retourner à Turin! Madame de Verrue serait couchée, ou bien elle resterait au palais; à quoi bon alors? Nous serions grondés ni plus ni moins. Donnons-nous ces chers moments de liberté, le plus longtemps possible.

Ces réflexions se firent *in petto,* sans rien dire; le résultat fut le même et la communication spontanée.

— Si nous restions! nous écriâmes-nous en même temps.

— Cela est-il possible? ajoutai-je.

— Vous risquez-vous à la chambre de ma grand-mère? répliqua mon mari.

— Sur-le-champ.

Ces beaux points de Hongrie, cette toilette d'or, ce lit d'ange reçurent, pour la première fois, une jeune femme, une fiancée de la maison de Verrue. — Hélas! il me le faut avouer, la prédiction de la vieille se réalisa dans toute sa vérité. — Si elle eût menti, probablement ces Mémoires n'eussent point été faits.

Qu'aurais-je eu à raconter? — Les femmes strictement vertueuses ont peu à dire sur elles-mêmes. — Elles ne peuvent s'occuper des autres que dans des circonstances particulières, dans des états ou des charges qui les mettent à même de s'initier à des secrets intéressants. Les lettres de madame de Sévigné ne seraient pas si charmantes si elle n'y parlait que d'elle et de cette madame de Grignan que je n'ai jamais pu souffrir. Heureusement, Louis XIV avait des maîtresses, les dames des amants, et elle était très au fait de tout cela.

Le lendemain, nous fûmes éveillés par un message

de ma belle-mère en furie. Elle envoyait sa première femme, laquelle avait toute sa confiance, pour s'informer de mes faits et gestes, maudissant sa charge, qui la forçait à rester près de Son Altesse, sans pouvoir s'assurer, par ses yeux, de ce qu'elle redoutait le plus. Cette fille, qui s'appelait *mamselle* Luce, et qui était Suissesse, s'était rendue digne de sa maîtresse par son caractère et son air revêches, copiés trait pour trait sur ceux de la douairière.

Marion ne la pouvait souffrir. — Dès qu'elle la vit arriver, ce matin-là, Marion, que nous avions emmenée, lui répondit qu'elle allait savoir si M. le comte et madame la comtesse étaient éveillés, afin de porter son message.

— Éveillés! reprit Luce. Se seront-ils éveillés en même temps? Cela ne leur arrive guère.

— Cela leur arrivera probablement aujourd'hui, répliqua Marion d'un air de triomphe; quand on habite le même appartement...

— M. le comte est-il donc dans le même appartement que madame la comtesse?

— N'est-il pas dans l'ordre qu'il y soit?

— C'est bien, ma mie, répondit Luce, qui se contenait mieux ; cela ne nous regarde ni l'une ni l'autre ; ce sont les affaires de nos maîtres. Voyez, je vous prie, si l'on peut me recevoir.

Marion n'eut rien à répondre. Elle se trouvait là parce que j'en faisais une sorte de demoiselle suivante, lorsque Babette, souvent malade, restait au logis. J'en avais assez, des Italiennes. Je ne les prenais que dans les circonstances d'étiquette ; elles m'ennuyaient fort ; je les croyais espions de ma belle-mère, et je ne me trompais point.

Marion, ce matin-là, ouvrit avec précaution les rideaux dorés de ce lit d'ange, et nous fit une belle révérence, en ajoutant :

— Madame la comtesse douairière envoie prendre des nouvelles de Vos Excellences. Mamselle Luce est là qui vient de sa part.

O puissance de l'amour ! mon mari n'eut pas peur, il se mit à rire.

— Faites entrer mamselle Luce, Marion, afin qu'elle puisse dire à ma mère que je ne me suis jamais mieux porté de ma vie.

Mamselle Luce entra, plus jaune que le ruban de sa cornette, et resta stupéfaite, ébahie.

— Monsieur le comte!... balbutia-t-elle, madame la comtesse !...

— *Douairière!* reprit mon mari en appuyant sur le mot, *douairière*, mamselle Luce.

— Madame la comtesse douairière, répéta la confidente d'un air de crème tournée, désire savoir si Vos Excellences ont bien passé la nuit, et pourquoi elles ne sont pas revenues hier au soir à Turin; si c'est une raison de santé?...

— C'est une raison de plaisir, mamselle Luce, pas autre chose, répondis-je. Nous nous amusions ici; nous y sommes restés, voilà tout. Assurez bien madame de Verrue de notre profond respect, et dites-lui que, d'ici à... deux ou trois jours, nous retournerons assurément à Turin.

— Cependant, madame, Son Altesse madame Royale n'est pas prévenue.

— J'enverrai un de mes gentilshommes à madame la duchesse, interrompit mon mari, dont l'absence de la douairière avait fait un comte de Verrue, dans toute

la force du mot, vous n'avez que faire de vous inquiéter, mamselle Luce.

Je me cachai le visage sous la couverture, tant j'avais envie de rire, et tant le nez allongé de mamselle Luce me divertissait. Mon mari me semblait haut de trente coudées, comme la statue de Nabuchodonosor dans l'Écriture. Mamselle Luce se retira à reculons, confondue, et se préparant à un rapport sur nous qui devait faire une révolution chez madame de Verrue. Marion l'accompagna, en ouvrant presque les deux battants, avec une cérémonie ironique et moqueuse.

Nos éclats de rire la poursuivirent et achevèrent de l'exaspérer. Nous devions le payer plus tard; mais la jeunesse calcule-t-elle?

Cette journée passa comme un songe, puis la suivante, puis une autre encore. Nous avions envoyé un gentilhomme à Leurs Altesses; madame de Verrue n'avait donc rien à dire, madame Royale ayant répondu qu'elle était charmée de nous savoir à notre villa de la Smalta, et qu'elle nous autorisait à y rester suivant notre fantaisie.

Il fallut cependant rentrer, non pas *chez moi*, mais

chez la comtesse douairière ; car l'autorité tout entière était entre ses mains.

Satisfaite d'avoir conquis mon mari, je ne songeais pas à la lui reprendre ; ce fut une grande faute. Elle n'eût point gardé le pouvoir qu'elle eut toujours, et, qui sait? M. de Verrue serait peut-être encore heureux auprès de moi, qui ne serais certainement pas la *dame de volupté*.

Ma belle-mère nous reçut comme à l'ordinaire. Son œil scrutateur épiait seulement jusqu'à nos moindres sourires ; — elle était trop fine pour démasquer ses batteries et se plaindre. Elle ne parlait que de choses générales, du mariage de Son Altesse le duc, des toilettes de la princesse, des devoirs à rendre, de tout, enfin, excepté de ce qui l'occupait. Pourtant, elle me demanda si je voudrais être dame d'honneur de la jeune duchesse.

— Je vous ferai nommer si cela vous convient. Comme la princesse est Française, elle vous aurait pour très-agréable, j'en suis sûre, et vous n'avez qu'à parler.

Je refusai net. — Les esclavages de la cour, tout dorés qu'ils sont, n'ont jamais été mon fait. Je n'aime

à servir personne, et j'aime fort qu'on me serve : deux choses incompatibles auprès des princes. M. de Savoie ne fut pour moi qu'un amant semblable aux autres pendant longtemps. Dès qu'il eut pris des airs d'autorité, je rompis les liens qui devenaient des chaînes.

Nous verrons cela plus tard. Revenons, si vous le voulez, à la cour que nous avons quittée, au mariage du prince et à tout ce qui précéda ou suivit cet événement. Il est temps de parler de Victor-Amédée, de nous occuper de son caractère, plus extraordinaire encore qu'on ne l'a dit, et que les historiens futurs ne le pourront représenter. Je l'ai connu mieux que personne, je le puis bien peindre, et je le peindrai sans partialité. J'ai été pour lui en même temps une amie et un conseil ; il m'écoutait quelquefois ; je dirai tout : s'il était encore de ce monde, il ne me pardonnerait pas.

Hélas ! il m'a précédée !...

XIX

Avant de parler du duc de Savoie, ou plutôt du premier roi de Sardaigne, il est un personnage dont nous

n'avons rien dit encore et qui, cependant, mérite une attention toute particulière par la curiosité de son caractère et de son état. Il est facile de comprendre que c'est le prince Philibert-Amédée, chef de la branche des Carignan et cousin germain de Victor-Amédée.

Le ciel lui refusa l'ouïe et la parole : le malheureux prince naquit sourd et muet ; mais il lui accorda tous les autres dons, et, sans cette infirmité, nul doute qu'il ne fût devenu un des hommes les plus éminents de ce siècle. C'était un prodige d'intelligence et de sagacité; il eut une grande part à la confiance de son cousin, qui le consultait, surtout dans sa jeunesse, pour les choses secrètes; il suffisait de lui écrire un mot, il lisait le reste dans le regard, aussitôt qu'on l'avait mis un peu au courant. Il était déjà âgé lorsque j'arrivai en Piémont, et je l'ai cependant bien connu. Son fils a épousé ma fille : ce qui nous ramènera vers eux dans la suite.

L'éducation qu'on donna à ce prince, par les ordres du prince Thomas, son père, fut si bien dirigée et tomba en terrain si fertile, qu'il comprenait presque tout à l'aide du mouvement des lèvres et de quelques

gestes. J'ai dit exprès ce peu de mots sur son compte avant d'aborder Victor-Amédée, parce qu'il se mêla à presque tous les événements du commencement de ce règne. Venons au héros principal de ces Mémoires.

Victor-Amédée, dès qu'il prit possession de la couronne, affecta de la dédaigner. Il commença, dès lors, à jouer un rôle et à cacher sa pensée, par système. C'était un prince adroit et fin jusqu'à la dissimulation; d'autres disent jusqu'à la ruse et à la perfidie; il mettait de l'orgueil à ne point être deviné, à voiler ses desseins, à jouer ses adversaires et même ses amis. Affectant une grande haine pour Louis XIV, le méprisant même en son particulier, il l'imita en toutes choses, jusque dans les moins louables. Ce ne fut pas sa faute s'il ne fit pas la cour de Turin en tout point semblable à celle de Versailles; il y tâcha sans cesse: il eut d'abord sa Montespan, ce fut moi; sa Maintenon, tout le monde la connaît. Il eut son duc du Maine, ce fut mon fils; sa duchesse d'Orléans, c'est ma fille. Il eut Monseigneur dans son fils aîné. La seule chose qu'il se soit imposée de lui-même, c'est son abdication;

et il s'en repentit plus d'une fois. Encore a-t-il pensé à Charles-Quint. Il aimait les grands modèles.

Il était assez ladre dans ses façons, bien que généreux et grand dans ses idées. Pour son compte, il ne dépensait même pas le nécessaire à son rang. Excepté lorsqu'il voulut me plaire, et qu'il se montra magnifique, il était d'une simplicité peu digne d'un si grand prince. Après mon départ, il alla jusqu'à la lésinerie. Il ne portait, et des années entières, qu'un habit couleur café, sans or ni argent, de gros souliers comme un paysan; l'hiver, des bas drapés; l'été, des bas de fil; jamais de soie, même pour les occasions d'apparat. Quant aux dentelles, il ne voulait pas en entendre parler, sous prétexte que les fabriques de ses États n'en fournissaient point, et qu'il fallait les acheter à l'étranger. Il n'entendait choisir pour ses chemises que de la forte toile de Guibert. On les garnissait de batiste plissée, comme pour les séminaristes.

Lorsque je lui faisais quelques observations à ce sujet :

— Ma santé ne s'accommode que de cela, répondait-il.

Son épée, si souvent victorieuse, était d'acier

rouillé. Il défendait qu'on la nettoyât. Encore la faisait-il garnir d'un cuir le long de la poignée, pour ne pas user les basques de l'habit.

Il ne se servait jamais que d'une canne en jonc, avec une pomme de coco ; et sa tabatière, la seule qu'il possédât, était en écaille garnie d'un cercle d'ivoire. Je lui en voulais donner quelquefois une en rondin, prétendant que celle-ci était trop belle.

La seule partie de son ajustement dont il prît soin était sa perruque et son chapeau. Sa perruque était à la brigadière, des cheveux les plus choisis et les mieux ajustés du monde. Son chapeau, de fin castor, garni de plumes et de galons, surmontait bizarrement sa toilette, avec laquelle il jurait.

Dans les promenades, il s'affublait d'un surtout bleu, pour les jours de pluie. C'était un de ces vêtements sans forme qui couvrent et ne parent point les gens.

Il ne possédait qu'une seule robe de chambre pour l'été et pour l'hiver. Elle était de taffetas vert, doublée d'ours blanc. L'hiver, l'ours était en dessous ; l'été, il était par-dessus, ce qui lui donnait une étrange

figure. Il n'était pas rare de le voir tout en nage, par les fortes chaleurs, sous ce balandran. Jamais il ne voulut le quitter, quelque gêne qu'il en éprouvât.

La dépense de sa table était fixée comme celle des petits bourgeois. A Turin, c'était dix louis par jour ; à ses maisons de campagne, c'était quinze louis, parce qu'il nourrissait les ministres, les premiers gentilshommes de sa chambre et les étrangers. Encore, pour plus d'économie, ne leur apportait-on que la desserte de son couvert, les pièces tout entamées, sans plus de vergogne. On a vu qu'elles manquaient parfois et qu'on leur ajoutait à la hâte un rôti de plus. Le roi (il l'était alors) en plaisantait ensuite avec ses commensaux.

— Je vous traite mal, messieurs ; mais je ne suis pas Louis XIV : il ne faut pas me demander au-dessus de mes forces.

Son fils aîné était loin d'avoir les mêmes goûts, et le roi régnant encore davantage. Aussi le trouvait-il très-mauvais.

— Brillerez-vous plus avec vos diamants? leur disait-il. Croyez-vous qu'un prince mesure sa grandeur à ses dépenses ? Que vos peuples soient riches,

qu'ils soient heureux, et portez l'habit de ratine des bacheliers, vous serez plus grands que les rois de l'Inde avec toutes leurs pierreries.

On assure que le roi d'aujourd'hui finit par le croire; mais son frère aîné, qui est si tristement mort, ne se fût point arrangé de ces ratines et de ces portions congrues. Il y avait en lui l'étoffe d'un grand prince, et, en le perdant, le Piémont a fait une véritable perte.

Les qualités éminentes de Victor-Amédée resplendissaient dans la paix comme dans la guerre. Il était à la fois habile administrateur, fin politique et brave général. Il tint en Europe une place que nul n'aurait occupée comme lui. Personne n'en connaissait aussi bien les cabinets et les intrigues. Il savait les caractères, les habitudes, les mœurs de tous les princes, de toutes leurs maîtresses, de tous les secrétaires d'État, de tous les personnages influents. Lorsque cette si regrettable duchesse de Bourgogne, sa fille, partit pour la France, il l'instruisit et la dressa à la mécanique de cette cour, comme s'il y eût vécu de toute éternité. Elle domina le roi, madame de Maintenon, et fut la maî

tresse en ce pays-ci, à un moment où il était si difficile à gouverner, et cela, par les conseils du roi, son père.

J'ai souvent eu des preuves de cette finesse et de cette grande connaissance des autres. Nous en serons plus instruits par la suite.

Ainsi que nous l'avons déjà vu, le prince de la Cisterne, le comte Provana, son gouverneur; don Gabriel, même le prince de Carignan, le harcelaient tous les jours pour qu'il prît les rênes de l'État. Il en avait certainement grande envie ; mais il voulait se faire violenter, afin de ne point blesser madame Royale, et d'avoir l'air d'obéir seulement aux vœux de ses sujets et aux circonstances. C'était chaque matin des conciliabules interminables, dans lesquels il leur soufflait ce qu'ils devaient lui dire pour le décider. Il élevait des objections afin qu'on les détruisît; il faisait parler sournoisement à madame sa mère, et recevait les réponses avec modestie.

Le comte de la Tour, un de ses principaux confidents, esprit ardent, courage impatient et téméraire, après une conférence de plusieurs heures avec son jeune maître, le quitta en disant au prince de la Cisterne :

— Je vois qu'il faut le forcer, je le forcerai, et, si vous voulez m'en croire, cela sera fait dès demain.

Ils allèrent ensemble à Rivoli, et rédigèrent une circulaire aux ministres d'État, aux grands de la couronne, aux généraux, aux commandants des places de guerre, pour leur notifier que, dès ce jour, il était décidé à revendiquer les droits que son âge et sa naissance lui donnaient.

Puis ils revinrent triomphants, le titre à la main, et l'apportèrent à la signature du prince. Celui-ci les attendait impatiemment; il n'en fit pas moins mille difficultés avant de se rendre.

— Et ma mère! répétait-il sans cesse, et ma mère! C'est pour elle une blessure dont je ne puis être l'auteur. Je la connais.

— N'est-ce que cela? interrompit sans cérémonie don Gabriel. Je vais trouver madame Royale, et je vous apporte le consentement; moi aussi, je la connais.

Il y courut, en effet. Madame la régente l'écouta sans sourciller; quelles que fussent les tempêtes de son cœur, elle ne lui laissa pas moins achever sa harangue.

— Mon fils souhaite de régner, dit-elle, et il n'ose

point me montrer ce désir. Ses sujets le sollicitent, et, dans la crainte de m'affliger, il se refuse à leurs prières. Vous aviez raison, monsieur; vous me connaissez mieux qu'eux, et je vais bientôt mettre tout le monde d'accord.

Elle prit une plume, et écrivit à monsieur son fils une lettre, véritable chef-d'œuvre d'adresse et de désintéressement. Je l'ai longtemps conservée ; mais M. de Savoie me l'a fait reprendre. J'en suis doublement fâchée, aujourd'hui qu'elle deviendrait un document historique. Elle la fit d'un trait de plume et sans la relire.

Elle lui disait qu'à leur âge à tous les deux, il était fait, lui, pour gouverner lui-même, et elle pour réparer sa santé détruite. Elle lui demandait instamment ce repos et le conjurait de lui permettre d'abandonner la chose publique, qu'elle avait menée si longtemps en son nom et dans l'espoir de ce jour tant souhaité.

Rien de plus tendre, de plus modeste que ses expressions ; rien de plus noble que son langage.

Don Gabriel revint triomphant. La conspiration avait réussi. Victor-Amédée entrait en possession de la couronne de ses pères.

— Vous le voulez, messieurs ; ma mère le demande, j'y consens donc. Puissé-je régner d'une façon aussi glorieuse qu'elle, et rendre mes peuples aussi heureux qu'ils l'ont été sous sa loi ! Tels sont mes vœux ; que le ciel les exauce !

J'étais déjà à Turin à cette époque. Je me souviens de l'effet produit par cette nouvelle et de l'humeur hérissonne de ma belle-mère, dont la puissance déchéait avec celle de sa maîtresse. Elle trouvait M. de Savoie très-ingrat et très-outrecuidant de venir remplacer une princesse qui, depuis tant d'années, l'entourait de sa sollicitude et de son habileté.

Elle se plaignait fortement dans nos entretiens particuliers, bien qu'elle n'en montrât rien en public.

Mon mari, encore en tutelle comme le jeune prince, n'osait rien répondre ; mais il aurait bien voulu l'imiter et secouer le joug.

Madame de Verrue eut beaucoup de peine à se consoler. L'idée surtout de voir une dame d'honneur à la future duchesse, tandis qu'elle serait reléguée avec la douairière, la mettait hors des gonds. C'est pourquoi elle désirait tant que je prisse cette place ; elle

— De quoi vous plaignez-vous, madame? lui dit-il. Je ne pourrais rien faire de plus pour ma fille.

— Non, sire ; mais vous pourriez faire davantage pour votre nièce.

Madame de Savoie était tout aussi désolée qu'elle, et plus encore, car la Savoie n'est pas l'Espagne. Je reçus ses confidences à cette époque. Elle me conjura de devenir sa dame d'honneur. Je refusai, et j'en ai été bien heureuse depuis. Ce qui s'est passé fût arrivé également, et je me regarderais comme coupable d'un abus de confiance envers celle qui eût été ma maîtresse; c'est sur la même ligne qu'un vol domestique.

La princesse n'était pas jolie comme la reine d'Espagne. Elle avait cependant pris, de la pauvre madame Henriette, une grâce charmante. Elle dansait mieux que personne; elle avait une voix touchante et douce; son accent, en italien surtout, allait au cœur. Son auguste époux ne l'aimait point, elle était trop bonne et trop simple. Elle le prenait trop droit. Lui, qui sophistiquait sans cesse, ne croyait pas à la franchise des autres. Il cherchait un sens caché aux paroles même les plus simples, et, par cette raison-là, par

mille autres aussi, le mariage ne fut pas heureux.

La princesse eut cependant six enfants. Excepté le roi actuel, jusqu'ici ils sont tous morts jeunes.

XX

Je crois avoir dit que M. de Savoie avait pour Louis XIV des sentiments bien divers. Il l'admirait malgré lui; ce qui ne l'empêcha pas de chercher à lui nuire, toutes et quantes fois cela lui fut possible; ses affections étaient pour la maison d'Autriche; il eût voulu son élévation et l'abaissement du roi de France, ce qui me fit penser souvent, je l'avoue, qu'il l'admirait jusqu'à l'envie.

J'étais, on le sait, au nombre des dames familières des deux duchesses; je rencontrais donc souvent M. de Savoie chez elles. Il n'avait point de maîtresse en ce temps-là; par conséquent, il quittait peu leur cercle. Bien qu'il ne s'occupât de personne en particulier, il avait dès lors une préférence pour moi.

Cette préférence ne s'apercevait pas encore, nul ne

s'en doutait, je ne me l'avouais point; c'était comme une manière d'instinct qui me la faisait découvrir.

On parlait des plaisirs de Venise, du carnaval, de la somptuosité des habits et de l'agrément qu'on aurait à voir cela.

— J'y compte aller, quant à moi, dit tout à coup M. de Savoie.

— Vous, mon fils? dit la duchesse avec étonnement.

— Moi-même, madame; ne m'est-il pas permis de m'amuser un peu, à mon âge?

— Je ne dis pas que cela vous soit défendu; cependant, cela est étrange; n'y verra-t-on pas un but politique?

— On voit un but politique dans toutes les actions des princes, madame; bien fou celui qui s'occuperait de ces mièvretés-là.

— Mais, mon fils, si le roi de France...

— Mais, madame, le roi de France ne saurait m'empêcher d'aller au bal; je ne l'empêche pas d'aller à confesse et de cajoler madame de Maintenon. Vous oubliez toujours que vous n'êtes plus mademoiselle de Nemours et que vous êtes la mère d'un duc de Savoie

qui espère compter en Europe. — Voyons, mesdames, lesquelles de vous se laisseront séduire par les belles promesses de la seigneurie de Venise? qui viendra avec moi?

— Moi, répondit la duchesse régnante, si vous le voulez bien.

— Vous, madame, cela va sans dire, puisque j'y suis; mais ces dames?

La duchesse se tourna vers moi.

—Madame de Verrue, m'y voulez-vous accompagner? me dit-elle.

A mon tour, je me tournai vers ma belle-mère, ce qui fit rire tout le monde, et je répondis :

— De tout mon cœur, madame; mais...

— Mais qui peut vous en empêcher, si vous en avez tant d'envie? reprit aigrement la douairière. Mon fils et moi, serions-nous assez peu séants pour ne pas sentir l'honneur que nous fait Son Altesse?

— J'irai donc, madame. Oh! bonheur!

Madame de Verrue me lança un regard foudroyant. Cette exclamation de petite fille en vacances révélait trop mon esclavage. Je n'en tins compte, et ma jour-

née se ressentit de ma joie. En rentrant, j'eus à subir un discours tout entier.

— Vous irez seule, madame; mon fils reste ici. Son Altesse ne l'a point convié à la suivre. Il vous faudra tâcher de surveiller votre conduite, et d'être ce qu'il convient à une personne de votre qualité.

Je ne répondis que par une révérence. C'était ma façon de m'en tirer toutes les fois que je ne voulais pas faire mieux. Quant à M. de Verrue, il ne répondait jamais.

Trois jours après cette conversation, nous étions en route pour Venise. Les préparatifs de M. de Savoie n'étaient jamais plus longs.

Madame la duchesse conduisit cinq ou six jeunes dames; néanmoins, cela ne menait pas grand train, et l'on n'eût jamais reconnu, dans ce pauvre équipage, un souverain allant visiter une république. Le dernier des patriciens de Venise était plus somptueux en sa suite.

La route s'égaya fort; pour moi, je fus triste. L'absence de ma belle-mère ne me compensait point celle de mon mari. Après quelques lieues cependant, le chagrin se dissipa.

Nous entrâmes à Venise par une belle matinée de février, et nous allâmes descendre chez l'ambassadeur de Son Altesse, qui nous reçut magnifiquement.

Dès le même soir, on parla d'aller en masques à la place Saint-Marc.

— Mesdames, nous dit le prince, nous sommes ici pour nous amuser, et nous nous amuserons beaucoup. Quant à moi, je compte attaquer tout le monde, et je vous engage à en faire autant. — Monsieur, ajouta-t-il en se tournant vers l'ambassadeur de France, qui s'était empressé d'accourir pour saluer la princesse, vous donnerez la main à madame la duchesse de Savoie. Je veux que chacun sache combien je suis honoré de l'alliance de Sa Majesté Louis XIV, et combien je tiens à en perpétuer les conséquences.

M. d'Avaux ne fut pas dupe de ces compliments : fin diplomate lui-même, il découvrit facilement les desseins cachés du roi; ou, du moins, il les soupçonna, et dès lors la lutte s'établit entre eux.

Nous allâmes en gondole à la place Saint-Marc, où cette foule noire et de toutes les couleurs nous étourdit bien vite, nous qui n'en avions pas l'habitude.

On était venu complimenter Son Altesse de la part du doge et de la sérénissime république; de sorte que, son arrivée étant connue, la police de l'inquisition nous entourait déjà.

Victor-Amédée resta longtemps près de la duchesse et de l'ambassadeur; puis il commença à lutiner quelques masques sans conséquence. Ils lui répondirent fort honnêtement, comme si on le connaissait. Il s'en impatienta, et il s'impatienta aussi de trouver sans cesse les yeux du comte d'Avaux fixés sur lui. Tout en folâtrant, il me prit par le bras et m'emmena plus loin.

— Madame, me dit-il, vous qui êtes Française, ne sauriez vous occuper les regards de M. d'Avaux ailleurs que de mon côté? Je ne suis point venu à Venise pour ne parler à aucune dame, et, sans manquer à la duchesse, je serais pourtant charmé de savoir si les patriciennes ont tout l'esprit qu'on leur prête.

— Qui vous en empêche, monseigneur? Le comte d'Avaux ne dirige pas votre conscience apparemment.

— Non; mais, en France, aujourd'hui, on est pointilleux à cet égard, et, s'il prenait une plaisanterie pour

des infidélités, l'illustre oncle de madame ma femme m'en pourrait réprimander. Tout cela, entre nous, madame de Verrue, et comme un service d'ami.

Les yeux du comte d'Avaux m'interrogeaient, ou plutôt cherchaient à lire dans ma pensée. Je crus être impénétrable, et je me sentais fière de la confiance du prince.

Nous restâmes ainsi toute la nuit; Victor-Amédée de plus en plus entreprenant, s'en prenant même aux colombines et aux arlequins qu'il rencontrait en route, et s'émancipant avec eux.

Vers le matin, un messager du doge vint annoncer que le médianoche de Son Altesse était prêt au palais ducal, la République ayant coutume de défrayer ses hôtes couronnés.

— Mais je n'ai point encore vu le doge, dit le prince à M. d'Avaux.

— Votre Altesse ne le verra pas non plus, monseigneur. Vous serez servi dans une chambre où vous trouverez peut-être quelque provéditeur ou bien *messire Grande,* accompagné de quelques patriciens; on vous recevra avec une magnificence royale, on veillera

à ce que vous ayez en abondance les recherches et les primeurs de tous les pays, que l'on ne peut trouver qu'à Venise; mais on ne vous importunera point. Tout se fait ici en silence et avec mystère : vous serez seul en apparence, et pourtant vingt regards épieront, vingt oreilles écouteront jusqu'à la moindre de vos paroles. Quant au doge, vous vous verrez en cérémonie, avec une étiquette et des difficultés plus nombreuses que si vous étiez chez le roi mon maître. Vous êtes ici inconnu, comme voyageur. Ainsi l'on vous recevra ce qu'ils appellent simplement. Mais quelle pompe, si vous étiez entré à Venise votre couronne en tête et vos gardes autour de vous!

— Ces nobles marchands sont donc bien riches?

— Plus nobles que les princes, plus marchands que les juifs, plus riches que les trésors de l'Inde! Il faut vivre à Venise pour la bien connaître.

— Je n'en ai malheureusement pas le temps, répliqua le prince avec regret.

M. d'Avaux le regarda de façon à lui faire comprendre qu'il ne croyait guère à ce regret-là.

Nous entrions alors dans ce magnifique et curieux

palais des doges; nous montions l'escalier des Géants, nous passions à côté des bouches de lion où l'on jette les dénonciations au conseil des Dix, ces terribles dénonciations dont la pensée seule fait trembler. Je ne puis me défendre encore d'un sentiment de terreur en songeant à cette ville terrible, où tout se sait, où l'on n'ose pas même penser, enfermé dans sa chambre. Je ne me souviens qu'en frissonnant de ces noires gondoles, hermétiquement fermées, contenant on ne sait qui, allant on ne sait où. J'entends ces cris plaintifs des bateliers à chaque canal lorsqu'ils se rencontrent, et ces sbires qui viennent vous arrêter tout à coup au bal, au milieu d'une fête, *de la part de Son Altesse le doge et de la sérénissime république ;* et ces cachots que l'on ignore toujours, et où l'on ne pénètre que pour n'en plus sortir. Cela est mortel. Malgré tous les charmes de ce pays, je ne le voudrais point habiter.

Je n'ai pas à rendre compte de notre voyage à Venise, ni de la réception que le doge et la dogaresse firent à Leurs Altesses royales. Cela serait trop long et sortirait de mon cadre. Deux choses seulement sont dignes de remarque, et je les dirai.

La première est toute politique et je la puis dévoiler aujourd'hui; les suites ne sont plus à craindre. M de Savoie y avait rendez-vous avec plusieurs membres de la ligue d'Augsbourg, qu'il parvint à joindre, malgré le double espionnage du doge et de l'ambassadeur. Le masque et le carnaval le servirent merveilleusement bien en ceci.

Je n'ai su que longtemps après le rôle involontaire que madame la duchesse et moi avions joué dans cette comédie. Un soir, nous avons occupé M. d'Avaux pendant que le duc, masqué, nous suivait sous les habits d'un laquais à sa livrée, accompagné de deux députés déguisés de la même manière; nous allâmes escortées ainsi plus de deux heures autour de tous les théâtres et de tous les fantoccini de la place Saint-Marc. Pendant ce temps, le prince de la Cisterne, enveloppé du bahuta de Son Altesse et absolument de la même taille que lui, paradait sous nos yeux avec les masques. Il ne nous parlait point et feignait de ne pas être de notre compagnie, — afin de se mieux divertir, nous avait-il annoncé en partant.

Nous y fûmes trompées, l'ambassadeur aussi. Cepen-

dant, il apprit plus tard la vérité, et l'on en verra les suites.

L'autre fait est plus étrange et plus inconnu. Je le rapporte d'abord pour ces raisons, et puis parce qu'il fera paraître le caractère de M. de Savoie sous un jour nouveau, que peu de gens ont découvert.

Ce grand esprit, ce profond politique, ce brave guerrier était crédule comme un enfant et sujet aux superstitions les plus ridicules. Il ne faisait rien le vendredi qu'il n'y fût contraint; il ne sortait jamais du pied gauche; il pâlissait devant un grain de sel répandu sur la table, et croyait aux sortiléges et aux sorciers. Dans beaucoup d'occasions de sa vie, il se laissait guider par eux.

C'est même une histoire de ce genre que je veux vous raconter. Elle est restée dans mon souvenir en dépit de moi, et je ne puis m'empêcher d'y songer encore. C'est, en effet, un singulier rapprochement.

J'ai déjà dit que le prince me marquait quelque attention; pendant le voyage, il semblait occupé d'autres idées, et, les deux premières semaines, rien n'y parut.

Un soir, nous nous étions promenés dans la gondole

découverte avec la dogaresse. Nous allions nous mettre à table lorsque le duc, que nous n'avions pas vu depuis le matin, arriva.

Il semblait préoccupé ; ses sourcils se fronçaient involontairement; il ne parla guère, et, quand le souper fut fini, il rentra chez lui sans rien dire, ce qui ne lui arrivait jamais.

— Qu'a donc monseigneur? dit assez sottement la sotte dame d'honneur de Son Altesse.

— Il se sera laissé prendre par une belle inhumaine qui se sera moquée de lui et qui l'aura abandonné au moment décisif, répondit la princesse en riant.

Elle n'était point jalouse.

— Il aura été au Ghetto ou au quai des Esclavons, reprit un jeune Contarini, le plus étourdi de tous les étourdis de Venise.

— Et quoi faire, monsieur? demanda M. d'Avaux, plongeant son regard dans cette tête de linotte.

— Ma foi, monsieur l'ambassadeur, c'est ce que le conseil des Dix et vous savez mieux que moi, car vous l'y faites suivre tous les jours.

Il y avait là de quoi déconcerter tout le monde.

Ce fut ce qui arriva.

Excepté M. d'Avaux, chacun resta béant. Celui-ci avait trop d'habitude et de présence d'esprit pour se troubler.

— En vérité, monsieur, répliqua-t-il en riant de l'air le plus naturel, j'ignore si le conseil des Dix vous a chargé de pareille mission; pour moi, je n'oserais. Vous avez trop besoin d'être espionné vous-même, à ce qu'il paraît, puisque le mot d'espionner est mis à la mode de ce pays.

— Quoi! on n'épie pas M. de Savoie au Ghetto et au quai des Esclavons? Ah! cela est un peu fort, monsieur l'ambassadeur. Mon père le disait hier en confidence à messire Grande, qui lui a fait signe de ne pas continuer, s'apercevant que j'étais là.

— Eh bien, monsieur, si je devais gager, je gagerais que cela n'est point, du moment que le seigneur votre père l'a dit à messire Grande sans s'apercevoir que vous étiez là, comme si on ne s'apercevait pas de tout à Venise!

La chose en resta sur ce point, ce qui n'empêcha pas chacun d'y penser. On se sépara peu à peu.

Comme je rentrais dans mon appartement, j'y trouvai Marion attendant d'un air de mystère. Elle mit un doigt sur ses lèvres et me pria de la suivre jusqu'à une petite chambre qu'elle habitait dans les entresols. Quand nous fûmes au seuil, elle me dit tout bas :

— Madame, Son Altesse monseigneur le duc vous attend depuis longtemps ici.

— Moi?

— Oui, madame, et il m'a ordonné de rester à la porte pour vous garder quand je vous aurais introduite. Entrez vite, je vous en prie, il est tard.

J'entrai, étonnée et interdite.

Le duc se leva à mon approche. Il était assis près d'une table, le coude appuyé et la tête dans sa main.

— Madame, me dit-il, ne trouvez point étrange ce que je vais vous demander. Je ne doute point de votre attachement pour ma maison, et j'en attends de vous une preuve. Voulez-vous me suivre demain, bien masquée et bien dissimulée, et vous laisser conduire où je désire vous mener ?

— Monseigneur, je ne sais si je comprends bien, mais il me semble...

— Ne craignez rien, madame, vous êtes en sûreté sous ma garde, et je vous donne ma foi de prince qu'il ne vous sera rien dit ni rien fait dont vous puissiez être blessée.

— En vérité, monseigneur...

— Consentez, madame, consentez : il s'agit des intérêts les plus graves, il s'agit de l'État, il s'agit de mon bonheur. Nulle personne au monde ne le saura, croyez-le.

Je me fis prier longtemps ; mais il insista, il me pressa de façon à m'obliger de promettre.

Il fut convenu que, le lendemain, je me dirais malade, que je resterais chez moi, et qu'à la nuit close, je me tiendrais toute prête et masquée à la porte de terre du palais, où il m'attendrait. Le reste le regardait.

Vous jugez que, toute la nuit, toute la journée, je fus inquiète. J'étais surtout curieuse, je l'étais beaucoup. Je n'éprouvais pour le duc aucun penchant ; mais il m'avait assez révélé le sien, et je le craignais. Nous ne nous parlâmes que selon l'accoutumée, et j'aurais oublié ma maladie préparatoire si un de ses regards ne m'eût avertie. Nous étions restés fort longtemps

dès l'aube à l'église pour un sermon et un office. Je prétextai une grande fatigue et je me dispensai de la promenade.

Victor-Amédée fut exact, et moi aussi ; il m'attendait déjà et me présenta la main ; je lui dònuai la mienne. Nous nous mîmes en chemin sans prononcer une parole, suivis d'un vieux valet de chambre du prince qui ne le quittait jamais.

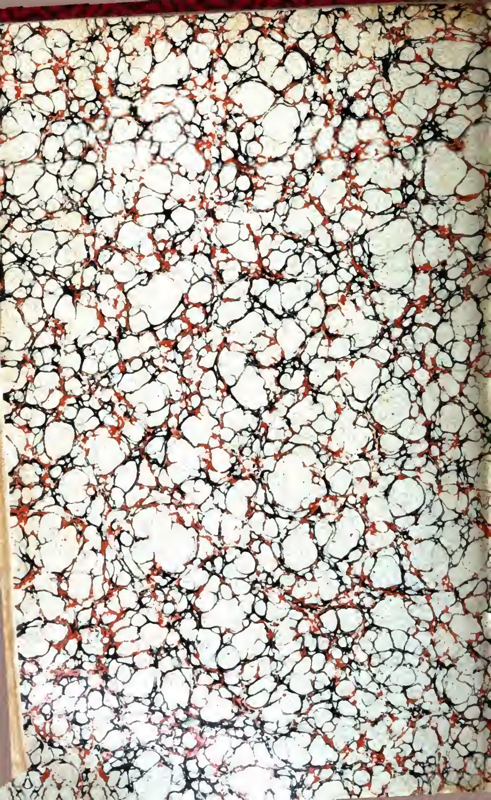
Nous traversâmes deux ou trois passages obscurs, puis nous arrivâmes à un petit canal sombre où une gondole se présenta. Nous y montâmes, toujours sans rien dire. Le prince me fit signe de m'asseoir près de lui, et bientôt nous fendîmes les eaux avec la rapidité d'une flèche perçant la nue. J'en perdais presque la respiration.

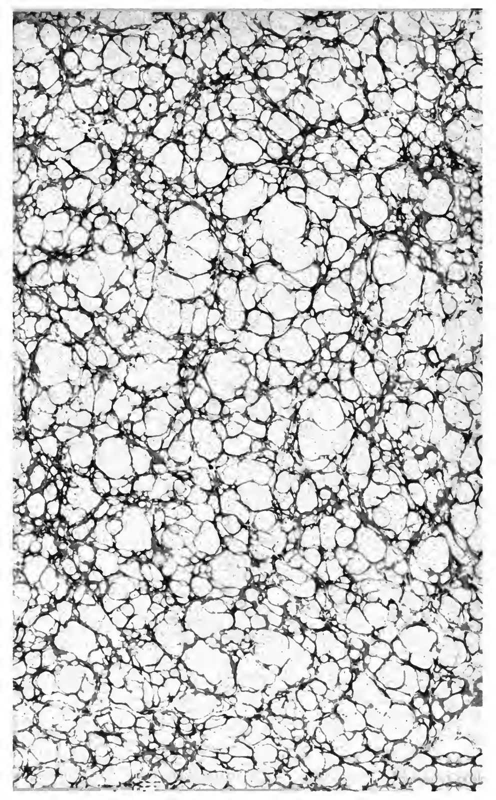
Le voyage ne dura guère ; la gondole s'arrêta, et le laquais ouvrit le rideau en disant à voix basse :

— Monseigneur, nous sommes arrivés.

FIN DU TOME PREMIER.

CLICHY. — Impr. de MAURICE LOIGNON et Cie, rue du Bac-d'Asnières, 12.







BIBLI